

N° 14

LE YARD

Décembre 1947

Magazine policier mensuel

Vous lirez dans ce numéro :

A. DERLETH

LA MORT S'INVITE AU BAL

ROMAN POLICIER COMPLET

suivi

d'une Nouvelle, d'un Récit
historique, de chroniques du
cinéma, du théâtre, des livres

60 FRS

I, Rue de Médicis
Paris VI^e

PHOTO KEYSTONE

LES INFORMATIONS

La Querelle du Roman Noir

La querelle du roman noir continue à faire couler des flots d'encre. On sait comment elle est née : c'est Thomas Narcejac qui a engagé les hostilités dans son livre *La Fin d'un bluff*. L'auteur de *L'Esthétique du roman policier* a chargé à fond de train contre le roman policier noir :

« Le roman policier classique, écrit-il, était apte à former des chercheurs. Le roman policier noir émancipe les satyres... » Et après avoir déclaré qu'un tel roman n'appartient ni au genre policier, ni à ce qu'on a coutume d'appeler le genre noir, il conclut : « Le roman policier noir avilit l'homme et est inutile pour la littérature. »

Sur ce, Marcel Duhamel précise, lui, ce qu'il entend par « roman noir » : « L'amateur d'énigme à la Sherlock Holmes n'y trouvera pas son compte... Parfois, il n'y a pas de mystère. Et quelquefois, même, pas de détective du tout. Alors, il reste de l'action, de l'angoisse, de la violence. Il y a aussi de l'amour, préférablement bestial... »

C'est net.

Cependant, il concède à Thomas Narcejac qu'il a raison sur le plan moral, et il ajoute, ce qui peut laisser un peu rêveur : « C'est assez mal porté aujourd'hui. » Nous laissons à Marcel Duhamel la responsabilité de cette curieuse affirmation.

La gent policière s'est émue et des groupes se sont formés avec leurs militants, leurs sympathisants et leurs sceptiques. Terry Stewart, l'auteur de *Je vais mourir ce soir*, encourage vigoureusement Thomas Narcejac. Celui-ci, fort de cet appui, affirme à nouveau : « En écrivant *La fin d'un bluff*, j'ai voulu défendre les droits du bon goût qui sont aussi ceux de l'art et de la morale. »

Son intention n'a pas échappé à ceux qui, justement, se préoccupent de défendre cette morale qui est si mal menée, avec tant de constance et d'application, dans la ténébreuse collection incriminée. Et la grave *Vie Catholique* ne dédaigne pas de prendre parti : « Je trouve que, dans certains cas, le roman policier atteint à la gloire d'un vrai genre littéraire. Mais il y a une espèce nouvelle de romans policiers qui commence à me porter sur les nerfs et qui est au vrai roman policier ce que le « gros rouge qui tache », mélange de teinture et d'acide, est au petit vin d'Arbois. Je veux parler du roman dit « noir ». Il y a déjà assez de noir dans le monde sans en fourrer dans la littérature et sans en truffer nos distractions!... »

Les lecteurs du *Yard* savent que tel est aussi notre point de vue. Du reste, l'engouement qu'a suscité cette nouvelle conception du roman policier n'est-il pas en train de disparaître un peu ? Le choc provoqué par son agressive entrée en scène commence de s'apaiser. On finit par tourner en rond et c'est un exercice qui engendre toujours une certaine monotonie. On s'aperçoit aussi que les réussites qui ont illustré cette série n'étaient pas forcément les œuvres qui correspondaient le mieux au manifeste tapageur qui les annonçait.

Au reste, est-ce pour nous rassurer que Marcel Duhamel annonce la naissance d'une nouvelle série, blême celle-là, qui ne sera ni « *though* » ni argotique. Aura-t-elle à son tour le pouvoir de faire rougir de colère Thomas Narcejac ? Là est la question.

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

INFORMATION, couverture	2
Le Fait du Mois : <i>Une pièce policière</i> , par Cl. Régat.....	2
<i>La Mort s'invite au Bal</i> (roman complet), par A. Derleth.....	3
<i>La Mort a une voix</i> , nouvelle, par C. B. Child.....	109
<i>L'Affaire Boccarmé</i> , par R. de Saint-Junin.....	121
LE CINÉMA : <i>Le Troisième Homme</i> de Carlo Reed, par Sammy.....	125
LES LIVRES, couverture	3

N° 14 — Magazine
policier mensuel présenté par les
ÉDITIONS DES LOISIRS, 1, rue de Médicis, PARIS

ABONNEMENTS : six mois : **360 fr.**
un an : **720 fr.**

===== LE N° 60 frs =====

LE FAIT DU MOIS

LE THÉÂTRE

UN INSPECTEUR VOUS DEMANDE

Pièce en trois actes de J. B. Priestley,
adaptation française de Michel Arnaud
(Studio des Champs-Élysées).

Une pièce distrayante et au cours de laquelle on ne s'ennuie pas un instant.

Au lever du rideau, nous assistons à un dîner de fiançailles intime entre deux enfants de gros industriels, un soir de 1912, dans une petite ville d'Angleterre. Les parents et le frère de la jeune fille entourent les fiancés. On sonne à la porte : un inspecteur de police entre, et ne quittera la scène qu'il n'ait convaincu chacun des cinq personnages d'avoir été un instrument dans le suicide d'une pauvre jeune fille.

En somme, il faut toute l'adresse, qui est grande, tout le talent de Priestley pour nous tenir en haleine, car il ne peut nous passionner vraiment par cette suite de cinq attaques du détective et de cinq effondrements. D'autant plus difficile qu'il n'y a pas d'enjeu. Cette famille ne risque rien de plus qu'un scandale. L'intérêt est donc reporté sur la psychologie des personnages. Mr. Priestley les a fort adroitement différenciés : le père égoïste, vaniteux, sans l'ombre d'imagination ; la mère, toute faite de bêtise, de préjugés, et d'entêtement ; le fiancé, égoïste et léger, non pas sans cœur, mais sans profondeur ; le frère, ivrogne, jeune, plein de bons sentiments, mais assez faible pour être capable de voler dans la caisse de son père, et enfin la jeune fiancée, le seul personnage sympathique, le seul dont le repentir survive au petit coup de théâtre (un peu gratuit) qui arrange, pour un moment, toute l'affaire. Or ces personnages n'ont pas assez de vérité profonde pour faire de cette pièce une pièce de grande

(Voir suite p. 127.)

LA MORT S'INVITE AU BAL

(The Narracong Riddle)

**Roman complet par
A. Derleth**

(Adaptation de F. Darmont).

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON DE STATE STREET

Miss Wilberforce était fort loin d'être le parfait majordome, mais il ne se faisait pas d'illusions. Il avait l'œil triste et languissant et d'une couleur indécise et une bouche lugubre qui aurait pu faire honneur à un individu bien plus morose que lui. Il menait une vie crépusculaire dans la vieille maison de State Street où il se trouvait depuis des années, remâchant sans trêve les avanies qu'on lui avait infligées pendant cette période. Et l'une des plus amères c'était ce surnom de « Miss Wilberforce ». Dix ans auparavant ç'avait été « le lapin blanc ». Puis quelqu'un l'avait baptisé Silas Marner et Cardinal Vaini. Mais seul « Miss Wilberforce » était vraiment cuisant. Il y avait en effet une ressemblance gênante entre cette buveuse de nepenthès et Thomas Scarttersall — c'est ainsi que s'appelait de son vrai nom le butler des Narracongs. Et ce nom-là en valait bien un autre, mais Van Vliet Narracong n'avait jamais appris à respecter aucune institution.

Par cette soirée d'été, Miss Wilberforce allait et venait dans le grand salon obscur de Narracong House donnant sur State Street quand il vit la vieille dame. Elle était debout devant la fenêtre, surveillant quelque chose qui se passait dans la rue, les rideaux écartés, sans souci de l'opinion publique et des regards qui l'épiaient du dehors. Miss Wilberforce s'arrêta. Mrs Welply Narracong avait quelque chose. Miss Wilberforce l'avait vu à mille petits faits pendant la journée; l'air absorbé de la vieille dame

à son dîner, la façon nerveuse dont elle marchait de long en large, la vague expression combattive dont se nuançait, depuis vingt-quatre heures, son regard pénétrant étaient là pour en témoigner. Et il pressentait quelque drame derrière l'appel téléphonique que la vieille dame avait lancé peu de temps avant à Sac Prairie. Vivant depuis si longtemps dans la maison, Miss Wilberforce était sensible aux moindres changements d'atmosphère.

Au-dessus, Van Vliet Narracong, le cynique Van Vliet Narracong, gisait en attendant d'être enterré le lendemain. Sur le moment, sa sœur n'avait pas manifesté de trouble, mais aujourd'hui, la veille de l'enterrement, il s'était passé quelque chose qui avait eu raison de son calme. Elle avait réprimandé deux fois Miss Wilberforce et, qui plus est, avait bousculé l'aimable et sereine Kay Narracong, sa nièce préférée. Et, maintenant, elle était attentive derrière la fenêtre dont il ne lui était presque jamais arrivé de soulever le rideau. Son ombre s'allongeait démesurément derrière elle sur le parquet; sa longue robe raide accentuait encore son air de dignité; elle portait fièrement la tête haute. Ses cheveux étaient relevés royalement en une double tresse sur le sommet de sa tête. Elle portait de chaque côté du visage de lourdes boucles d'oreilles sombres et, de sa personne, émanait une délicate odeur de lilas.

Miss Wilberforce aurait voulu voir le visage de la vieille dame.

Mais elle lui tournait le dos. Il ne pouvait rien lire dans son regard perçant; il ne pouvait voir sa bouche dédaigneuse, son nez patricien, sur son visage à la peau unie où se dessinait à peine une imperceptible patte d'oie. Seul, lui apparaissait le bout de ses oreilles ornées de boucles sombres, mais cela ne pouvait rien lui dire. Miss Wilberforce était un peu indigné. Après tout, n'était-ce pas son droit de savoir ?

Il avança en silence et regarda derrière Mrs Welpy Narracong. Un autobus passait. La hauteur du mur ne permettait pas de se rendre compte tout de suite. Miss Wilberforce s'était souvent demandé pourquoi la maison avait été bâtie à dix pieds au-dessus de la rue, sinon pour défier le progrès. Elle se dressait là avec ses deux étages et les pignons de sa toiture, près du quartier universitaire de la ville, entourée, de tous côtés, par des maisons de commerce et environnée d'arbres. Un mur massif se dressait derrière.

Ce n'était pas seulement la vieille dame qui lui bouchait la vue, mais aussi les arbres à l'extérieur. Soudain, Miss Wilberforce distingua un taxi arrêté devant le perron et un gentleman, qui venait certainement d'en descendre, se tenait debout dans l'allée menant à l'entrée de la maison. Par un réflexe automatique, Miss Wilberforce bannit de son esprit le mot de *gentleman* en découvrant l'accoutrement de l'inconnu. C'était un homme âgé et Miss

Wilberforce fut instantanément révolté par sa mise. Ce n'était pas la tenue convenant à un gentleman entrant dans une maison mortuaire. Le vieil homme était coiffé d'un chapeau de forme démodée ayant au moins l'âge de la maison que Miss Wilberforce prétendait détester de tout son cœur; il portait une longue lévite remontant à une période définitivement oubliée; et, bien qu'il n'y eût pas un nuage au ciel et ni le moindre signe avant-coureur de pluie, il tenait, à la main, un parapluie fort ancien à en juger par ses dimensions. Cependant, une longue et parfois amère expérience avait appris à Miss Wilberforce qu'il ne fallait pas se fier aux prophètes locaux pour prédire le temps avec quelque certitude. Et il semblait réellement que ce vieux birbe sentait venir la pluie. A la réflexion, Miss Wilberforce retira *vieux birbe*, s'apercevant qu'après tout l'homme n'était pas si vieux que cela.

Il s'avavançait doucement, après avoir payé le chauffeur et en jetant des regards curieux autour de lui.

Sans se retourner, Mrs Welply Narracong dit d'une voix douce :

— Quand vous vous serez suffisamment rendu compte, Thomas, vous pourrez aller répondre à la porte.

— Très bien, madame.

Miss Wilberforce savait apprécier les distances, et particulièrement lorsqu'il se rendait compte qu'il les avait outrepassées.

Mrs Welply Narracong laissa retomber les rideaux et se retourna vers la pièce que le crépuscule commençait à envahir. Derrière elle, dans la rue, les lumières s'allumaient pâles et jaunâtres dans l'obscurité. La porte d'entrée s'ouvrit et se ferma. L'odeur des seringas pénétra dans le petit hall et dans le parloir.

Mrs Welply Narracong ferma les yeux et aspira profondément ce parfum. Elle sourit.

Miss Wilberforce réapparut, l'air digne mais modeste. Derrière lui, sur le seuil, se tenait le vieil homme, dont le regard aigu parcourut la pièce et s'arrêta sur la vieille dame tandis que sur ses lèvres austères se dessinait un léger sourire.

— Le juge Ephraïm Peabody Peck, annonça Miss Wilberforce.

Le vieil homme dit seulement :

— Hello, Gisela.

Elle fit un signe de tête, sourit encore et s'avança :

— Ephraïm. Vous êtes bien bon d'être venu.

— Vous savez que je serais venu de toutes façons. J'ai appris la mort de Van Vliet seulement quelques heures avant votre appel.

Mrs Welply Narracong l'arrêta d'un geste :

— Epargnez-moi des condoléances, Ephraïm. J'en ai par-dessus la tête. Un vaurien, un débauché, pire que cela parfois et, dans de rares occasions, quelques bons mouvements — voilà ce qu'était Van Vliet. Quelle qu'elle soit, il est allé recevoir sa juste récom-

pense. Mais, même mort, il faut qu'il m'en soit encore à charge. C'est à cause de lui que je vous ai téléphoné.

— Alors, je suis son obligé, dit le juge en souriant.

— Vous n'êtes pas honteux d'une pareille flatterie à nos âges, répliqua la vieille dame en souriant aussi.

— Sérieusement, Gisela, il y a quelque chose qui vous tracasse ?

Miss Wilberforce, qui, avec beaucoup de dignité, faisait semblant de balayer une poussière entièrement imaginaire, tendait l'oreille et se mettait l'esprit à la torture pour chercher à préciser ce qu'évoquait pour lui ce vieil homme, qu'il lui semblait bien maintenant avoir déjà vu quelque part; il avait le sentiment d'avoir commis un faux pas en se montrant trop cavalier avec lui, comme le jour inoubliable où il avait fait entrer le gouverneur par la porte des cuisines. Dieu le garde de récidiver! Mrs Narracong se tourna vers lui :

— Vous pouvez vous retirer, Thomas.

Il partit en soupirant. Il se consola en pensant que, quelque jour, Mrs Welply Narracong se laisserait aller à l'appeler Miss Wilberforce. Il pouvait tolérer cela de tout le monde, excepté d'elle. Ce jour-là, il était fermement résolu à donner sa démission. Cette pensée le reconfortait, encore que l'événement fût bien problématique.

Dans l'antichambre, il tomba sur Miss Kay Narracong, une jeune fille d'une trentaine d'années. Elle était en train de se débarrasser de son costume d'amazone. Il embrassa, d'un regard, ses épais cheveux noirs, son teint bruni, ses petits yeux bruns, sa bouche aux lèvres rouges et bien dessinées. En lui-même, il critiqua sa tenue de cheval. Oncle mort ou non, il fallait que Miss Kay donnât libre cours à son goût pour l'équitation.

S'étant finalement aperçue de sa présence, elle dit :

— Tante Gisela ne serait certainement pas très contente, n'est-ce pas, Miss Wilberforce ?

— Non, reconnut-il. J'en suis tout à fait sûr.

Il la regarda avec embarras, détourna les yeux et dit d'un ton qu'il tâcha de rendre indifférent :

— Elle a une visite de l'extérieur.

— Qui ?

— Le juge Ephraïm Peadoby Peck. Un vieux gentleman.

Pendant une brève seconde, Kay Narracong parut en proie à l'hésitation. Cette nuance n'échappa pas aux yeux de Miss Wilberforce.

— Bien, dit-elle.

Il attendait, mais il ne vint rien de plus.

— Est-ce que c'est un juge ? demanda-t-il.

— Il l'a été, répondit-elle. Il vient de Sac Prairie, l'ancienne

résidence de tante Gisela. Je crois qu'il est maintenant une sorte de détective.

— Un détective, dit Miss Wilberforce abasourdi. Qu'a-t-on à faire avec un détective ici ?

— Oh ! c'est un vieil ami de tante Gisela, dit Kay occupée à s'examiner dans une glace.

— Probablement, dit le vieil homme. Et il prit le parti de se retirer dans sa chambre.

L'ombre s'épaississait dans la pièce; les derniers rayons du jour s'accrochaient aux vases colorés et aux glaces tandis que le clavier du piano ouvert tranchait par sa blancheur sur les ténèbres envahissantes.

Mrs Welply Narracong et le juge étaient assis côte à côte.

— Oh, oui, j'ai un ennui, oui, vraiment, dit-elle. Sans cela, je ne vous aurais pas appelé dans un pareil moment. Sais-je même si je tiens toujours à votre présence !

— Je partirai, si vous voulez.

— Non, non, votre présence m'est utile. Mais je ne sais vraiment plus si c'est pour la même chose ou non. Je ne l'ai jamais bien su, à vrai dire. J'ai tellement balancé à vous appeler que, à la fin, je me suis décidée tout d'un coup sans plus me donner le temps de réfléchir. Maintenant, c'en est fait, je m'abandonne.

— A quoi ?

— A vous, Ephraïm. Evidemment, il s'agit de Van Vliet.

— Je m'en doutais. De quoi est-il mort ?

— Le cœur, disent les docteurs. Apparemment, une attaque. Quelle merveille que la science ! En voilà bien la preuve : être capable d'établir si vite la cause de la mort de Van Vliet. Je pensais que le vieux réprouvé aurait pu se saouler jusqu'à la mort avant que son cœur l'emporte. Il paraît que je me trompais.

— Les maladies de cœur sont très souvent cause de la mort chez les personnes d'âge, dit le juge.

— Ah ! maintenant, vous battez les buissons, dit-elle. Voulez-vous voir Van Vliet ?

— Quand vous voudrez, oui.

— Il est là-haut dans sa chambre. Dieu sait qu'il y a assez de monde dans la maison sans embarrasser encore le rez-de-chaussée d'un corps. J'ai refusé les fleurs. Van Vliet n'en aurait pas voulu. Deux de ses camarades de débauche ont envoyé des bouteilles de whisky pour la veillée. Ma parole, je crois qu'ils s'attendaient à nous voir verser le whisky dans la gorge de Van Vliet. C'était du bon whisky, ajouta-t-elle après réflexion.

Elle se leva et guida son hôte à travers le hall et le long du grand escalier jusqu'au second étage. Van Vliet était dans son cercueil au milieu de la chambre. Son visage était empreint d'une

dignité qui lui avait été profondément étrangère de son vivant. Le rictus sardonique de sa lèvre inférieure s'était effacé, ses yeux railleurs étaient clos, son nez imposant, si volontiers dédaigneux, était immobile. Et la bouche, si volontiers ironique, était maintenant fermée pour toujours. Son épaisse chevelure blanche était massée derrière son cou. Même dans la mort, Van Vliet commandait l'attention.

Mrs Welply Narracong sortit un mouchoir de dentelles de sa manche et le porta délicatement à ses narines.

— Il faut le faire, dit-elle.

Elle avança vers le cercueil, se pencha et plongea ses longs doigts effilés dans la masse des cheveux blancs. Sa main, tremblant un peu, descendit jusqu'à la base du crâne et elle regarda le juge Peck d'un air interrogateur.

— Là, dit-elle. Exactement là. A la base du crâne. Fort adroitement fait, il me semble.

Elle s'écarta et le juge Peck s'avança. Il tâta le crâne : la masse des cheveux blancs s'écarta, donnant passage à ses doigts habiles et il découvrit ce qui tourmentait Mrs Welply Narracong. C'était un petit objet d'aspect grossier. Il se tourna vers l'indomptable vieille dame :

— Voulez-vous lui lever la tête, Gisela ?

Elle eut un haut-le-corps mais saisit la tête de Van Vliet Narracong dans ses deux mains et la tint levée. Le juge Peck souleva les cheveux et examina la chair à la base du crâne.

— Ce n'est pas un clou, dit-il. C'est un petit morceau d'acier, peut-être un fragment d'alène ou quelque chose de ce genre. Il semble avoir été brisé après qu'on l'a eu enfoncé.

Il se releva et elle remit la tête du défunt en place, se dirigeant aussitôt vers une table de toilette pour prendre un peigne en vue d'arranger les cheveux.

— C'est ce que je faisais ce matin, dit-elle. Ses cheveux étaient en désordre et je voulais les arranger en une masse compacte. Le peigne a heurté le métal à cet endroit. J'ai cru d'abord que c'était un effet de mon imagination, mais, de nouveau, je regardai et je vis ce qui en était. C'est évidemment un meurtre — un vilain mot et qui entraîne des suites qu'on voudrait éviter. Comment notre coroner s'y est-il trompé ?

Le juge Peck sourit et inclina la tête :

— Oh ! c'est bien simple. La raideur cadavérique a poussé l'instrument à l'extérieur. Sans aucun doute, lorsque le coroner a vu Van Vliet, le fer était encore sous la peau. Le meurtrier avait pris ses précautions pour cela, oubliant de faire entrer en ligne de compte la raideur cadavérique et ses conséquences. La che-

velure épaisse devait masquer la blessure et il n'y avait pas trace de sang.

La vieille dame secoua la tête pensivement, ses boucles d'oreilles battant doucement son cou, elle posa sa main sur ses lèvres.

— Il faut éviter le scandale, dit-elle. Voilà l'élément important.

Le juge Peck haussa les épaules :

— Malheureusement il faut qu'il y ait une enquête. Mais, certainement, il est possible qu'elle soit conduite avec le plus grand secret et que ce secret soit gardé pendant un certain temps. Est-ce que vous l'enterrez dans un caveau ?

— Oui, dans le caveau de famille de Narracong, à Forresthill.

— Ah ! bon, alors je verrai le docteur Phetteplace et lui parlerai d'une enquête à conduire demain, de nuit, après les funérailles. Cela nous donnera une certaine marge.

La vieille dame fit un signe d'assentiment :

— Oui, cela sera utile à deux points de vue : arrêter la publicité et, en même temps, donner au meurtrier une fausse sensation de sécurité pendant que vous le rechercherez.

— Juste. Mais le coroner est obligé de faire part de ses investigations à la police. Jusqu'à quel point le secret sera-t-il gardé de ce côté ? C'est chose problématique. Vous voulez, sans doute, que je prenne la chose en main ?

— C'est évident, Ephraïm. Vous allez vous installer ici.

— Alors le mieux est de commencer tout de suite. Je voudrais savoir tout ce qui a rapport à la mort de Van Vliet.

— Mais pas ici. Je vais commander mon auto et nous ferons une promenade en ville. Il y a trop d'oreilles dans la maison.

CHAPITRE II

UNE PROMENADE DANS LA NUIT

L'auto de Narracong s'arrêta devant la maison, Guilder au voyant, le moteur battant à petits coups. Mrs. Welply Narracong, en manteau de chinchilla, un petit chapeau noir sur la tête et des lunettes noires sur les yeux, sortit de sa demeure. Elle tenait, à la main, une canne. Derrière elle, venait le juge Peck, son vieux chapeau droit sur sa tête, son haut collet blanc se détachant sur les lumières de la nuit.

Les regards des voisins se portaient curieusement sur eux sans que la vieille dame daignât y prendre garde. Guilder blond, jeune,

courtois, tint la portière ouverte puis la referma avec précision dès qu'ils furent entrés. Le juge Peck abaissa un peu une des glaces. La vieille dame ferma celle qui communiquait avec le chauffeur. Guilder attendait patiemment les ordres.

— Allons ! dit la vieille dame à travers le tube acoustique.

Guilder s'inclina et, un instant après, l'auto roulait silencieusement le long de State Street, dépassait la bibliothèque et l'université, escaladait la colline de Basconhall pour se diriger finalement vers le lac.

Le juge Peck attendait, les yeux fixés sur les derniers rayons du soleil couchant à travers les brumes. Mrs Welply Narracong ôta son chapeau et passa légèrement ses beaux doigts effilés sur ses cheveux.

— Maintenant, dit-elle alors, nous pouvons parler sans crainte d'être entendus. Par où commencerai-je ?

— De préférence, à la mort de Van Vliet. Comment est-elle arrivée ? Était-il malade ? Se plaignait-il ? De quoi ?

— Il était un peu souffrant, oui. Mais cela ne l'empêchait pas, semble-t-il, de s'agiter. Il est mort pendant ou après une soirée donnée à la maison par Kay la nuit d'avant le quatre juin.

— Voilà qui élargit le champ des suspects, n'est-ce pas ?

— Oui, apparemment.

— Sur qui dois-je porter mes investigations dans la maison, mis à part vous, votre butler, Guilder et votre nièce ?

— Ce mauvais sujet de Mordecai Narracong, mon neveu, pour commencer. Il a été présent, tout le temps, pendant la fête et s'est gorgée de vodka. Vaslau Lachanski l'avait apportée et la distribuait à la ronde. Boisson infecte.

— Donnez-moi, de temps en temps, un bon whisky ou un respectable *higball*, à la bonne heure ! Mais Dieu me préserve de la vodka !

— Quant au frère de mon défunt mari, qui est en même temps mon cousin, Michaël Narracong, personne ne peut dire à quel moment précis il est entré à la maison ce soir-là. Il était à une réunion de l'Université — une cohue — et se trouvait là quand on a découvert le corps, c'est-à-dire après le départ des invités.

— Et où a-t-on trouvé Van Vliet.

— Dans la chambre de l'attique. Il semble qu'il s'était installé dans un cabinet pour compulsier des papiers et c'est là, apparemment, qu'il a été attaqué et qu'il a trouvé la mort.

Le juge Peck réfléchit un moment :

— Il y a un escalier qui conduit à l'attique ? On n'y monte pas par une échelle ?

— Si, il y a un escalier. L'attique est meublé, bien aéré, c'est un endroit agréable, entouré de verdure, avec les arbres tout près.

— Bon, fit le juge. Continuez, je vous prie, Gisela. Qui dois-je suspecter encore ?

— Ma nièce, Floy : la sœur de Mordecai. Une jeune étourdie, une enfant irresponsable.

— Est-elle jeune ?

— Oh ! pas du tout ! Pas dans ce sens. A vingt-six ans, on n'est pas vieux, mais on peut assumer une certaine dose de responsabilité. Elle n'en a aucune. Mordecai non plus, d'ailleurs.

— Ah ! et puis, pour finir, il y a mon demi-frère, Lovien Narracong. Il est un peu original mais tout à fait charmant quand il veut. Il radote un peu par moments, que voulez-vous ? Mais l'âge ne l'a pas épargné.

— Avec Mrs Henson, votre cuisinière, cela fait neuf personnes dans la maison. Nous étions dix.

La voiture tourna dans l'avenue des peupliers à l'ouest de la cité, ralentissant pour permettre d'admirer les derniers reflets du soleil sur le lac. Quelque part sur l'eau un quatuor chantait *Listen to mocking bird*.

La chanson s'imposait avec une insistance nostalgique par-dessus le ronflement assourdi et monotone du moteur. Très loin à l'horizon, un couple de voiles blanches s'empourpraient des lueurs du couchant.

L'avenue dépassée, la voiture commença à contourner le lac.

— Et les invités ? dit alors le juge Peck, ils doivent entrer en ligne de compte, je suppose. Tous connaissaient Van Vliet ?

Mrs Welply acquiesça gravement. Sa bouche prit, pendant un instant, une expression mêlée de perplexité et de dédain.

— Oui, je suppose qu'il faut vous les faire connaître. Un lot de jeunes mais, Dieu merci, pas poseurs. Harriet Mellomer : écrit un peu, écoute beaucoup plus, espère plus encore. Mince et souple. Paraît avoir de l'argent, très porté à rendre service à tout le monde, mais plutôt du mauvais côté.

Et Vaslau Lachanski. Je l'ai déjà mentionné : ce jeune homme qui a apporté la vodka. Je ne puis pas comprendre comment lui ou n'importe qui peut boire cela ! Drogue tout à fait impossible. Il est employé du gouvernement, aux Eaux et Forêts, je crois. Il en a l'air — il a ce regard des forestiers, sain, net. Sa marotte pour le moment, ce sont les avions. Il vole.

Malda Lachanski, sa femme. L'air étranger. Assez bien, avec une jolie figure. Elle peint parfois de belles choses, parfois des esquisses seulement, mais elle a de l'étoffe. Elle manque pourtant un peu de vigueur.

Fran Whitman, encore un écrivain. Elle peut faire toute espèce de choses. Aspect très masculin : culottes, cheveux coupés, souliers et costumes d'homme. Mais comme beaucoup de ses pareilles,

elle est tout ce qu'il y a de plus femme et souhaite ce que toutes les femmes désirent, les hommages des hommes. Elle s'imagine les attirer plus facilement ainsi, en diminuant la distance.

Hester Fettows, bien, vous devez la connaître si vous lisez ses chroniques. Elle a des yeux intimidants quand on l'approche de près. Mais cela n'arrive guère. Elle n'exagère pas pourtant sa réserve. Comme beaucoup de femmes à qui leur position assure l'indépendance, elle montre une assurance un peu agressive — pas trop pourtant. Paraît très jeune mais a eu déjà deux enfants. Elle a des difficultés avec son mari, elle prétend qu'il s'immisce dans sa carrière.

— Sa carrière ? interrogea le juge Peck surpris.

— Oui, elle occupe un des premiers rangs parmi les chroniqueurs dans la presse de Madison, dit la vieille dame avec un sourire moqueur. De plus, elle a toujours trouvé difficile de dire « nous ». Elle ne peut pas prendre cela sur elle. Elle ne connaît que « je ».

— Vous n'avez pas l'air de l'aimer ?

— Au contraire, elle me plaît, elle est franche. Et puis, il y avait son mari, Harry Fellows, un jeune homme tout à fait sympathique, de ceux qui, dans une soirée, savent se rendre agréables à tout le monde, quoique la difficulté de ménager l'envahissant égocentrisme de son épouse l'ait rendu, cette nuit, un peu moins animé que de coutume.

Ann Holby, une autre de nos jeunes écrivains. Elle a une large fortune personnelle, ce qui n'empêche pas qu'elle ait écrit de petits contes que, dans son clan, on a baptisé *Histoires condensées*. Encore, je crois, une autre femme qui attend trop des hommes. Mais elle ne s'arrête pas à examiner les jugements; elle est trop occupée à considérer les choses; tout bien compté, elle a du fond.

Elle s'arrêta un instant, fronçant les sourcils, cherchant visiblement à rappeler ses souvenirs :

— Laissez-moi voir, il y avait encore quatre autres, je crois.

Elle s'arrêta encore regardant du coin de l'œil le lac dont le bleu se faisait de plus en plus profond dans l'envahissante obscurité. Guider accélérait maintenant un peu plus l'allure.

— Oui, le docteur Grandison. Un homme grand, imposant. Anthropologiste à l'Université de Wisconsin. Il parlait cette nuit des Jivaros dans l'Amérique du Sud et d'une façon fort intéressante. Fait preuve d'une capacité illimitée pour la vodka et le caviar.

— Les deux frères Vasti. Antonin est le violoniste dont les journaux parlent tout le temps. Tout à fait satisfaisant pour briller dans une petite ville mais vise plus haut. Son frère Vadim joue du

piano. Il rentrait justement d'un voyage en Europe et tous deux passèrent leur temps à parler en polonais en échangeant des plaisanteries dans cette langue — un passe-temps fascinant sans nul doute. Tous deux, jeunes gens accomplis d'ailleurs, avec une sorte de grâce effervescente.

— Et probablement ce jeune écrivain de votre Sac Prairie dont je vous ai déjà parlé.

— Hugh Drogeur. Lui aussi ?

— Oui. Vous le connaissez certainement. Il paraît avoir un grand talent et une vitalité frémissante, mais un peu du genre orange sans jus. Il ne boit pas de vodka. Ni rien d'autre du reste. Il ne fume pas. Il regarde toutes choses au point de vue de la page imprimée. Je ne serais pas surprise de nous retrouver tous dans un de ses livres. Il décide avec un grand air d'autorité sur toutes sortes de questions, mais je doute qu'il tombe toujours juste. Affaire de principe pour moi. Il est trop jeune.

— Bon, certainement il ne tuerait personne, murmura le juge.

— Il est sanguinaire dans ses écrits, dit Mrs Welply Narracong. Et maintenant, quelle est votre impression sur ce groupe ?

— Il y a de la variété à tout le moins. Cela embrouille un peu l'affaire. Je suppose qu'ils étaient à la réunion pendant que Van Vliet se trouvait dans l'attique ?

— Il semble que oui, dit la vieille dame prudemment. On ne peut pas en être sûr. La réunion prit fin à minuit. Drageur devant rentrer à Sac Prairie, ce qui explique qu'on se soit séparé relativement de bonne heure. Mais on peut assurer que Van Vliet était dans l'attique pendant la dernière moitié de la soirée.

— Il a été présent un certain temps ?

— Mais bien sûr. Il a mis tout le monde à l'aise à l'exception du docteur Grandisson. Celui-ci a imaginé de lui décrire l'effet que ferait sa tête coupée et plantée sur une des perches de ces jivaros. A cette allusion directe, Van Vliet a rassemblé tout ce qu'il pouvait avoir de dignité et s'est retiré.

— Et que faisait-il dans l'attique ?

— Il examinait des documents et des papiers.

— Quels documents et quels papiers ?

— Ah ! je n'y ai jamais jeté de coup d'œil. C'est sans importance. De vieux papiers de famille. Je les ai ramassés et les ai remis dans le cabinet où il les avait pris.

— Je voudrais les voir si possible.

— Certainement, vous le pouvez, mais je doute que cela serve à rien éclaircir.

— Quelqu'un avait-il intérêt à tuer Van Vliet ?

— Connaissez-vous cette histoire d'un maçon qui, monté sur une échelle, posait des briques et qu'un jeune étourdi pressé

appelait d'urgence pour autre chose ? Il lui envoya une brique sur le nez. C'était exactement la même chose pour Van Vliet. J'ai eu, moi-même, des démangeaisons de le tuer. Je suppose que quelqu'un a finalement succombé à la tentation.

— Cela n'amènera pas de l'eau au moulin, dit le juge en secouant la tête. Nous ne sommes pas du tout en présence d'un meurtre de ce genre. Quelqu'un d'impulsif aurait pu s'armer d'une hâche et lui fendre la tête, ou lui donner un coup de couteau, ou encore tirer sur lui — mais non pas se donner la peine d'enfoncer dans sa tête un morceau de fer comme celui dont il s'agit et le couper ensuite si adroitement que le meurtre n'a été découvert que par accident. Non. Cela implique la préméditation, et une préméditation apparemment très étudiée. Probablement, sa présence dans l'attique était la seule chose qui n'ait pas été prévue dans le plan.

— Cela suppose un motif sérieux, dit Mrs Welply Narracong.

— Oui et c'est à nous de le découvrir.

Maintenant, des nuages de pourpre aux bords colorés de safran remplissaient l'horizon à l'ouest; sur le ciel, se profilaient les ombres des oiseaux de proie montant et descendant tandis que dans le lointain tourbillonnaient des vols de martinets. La voiture s'approchait graduellement de la rive ouest et Madison surgissait, comme une cité fabuleuse, de l'eau et du ciel nocturne.

— Des motifs, dit rêveusement la vieille dame. Pourquoi les gens tuent-ils ?

— Pourquoi on tue ? Par vengeance, par convenance, pour le gain ou pour un motif passionnel : haine ou amour.

— Ce sont là des mobiles primitifs, objecta Mrs Welply Narracong, en faisant une moue.

— Le meurtre en lui-même est chose primitive, dit le juge Peck. Mais ce n'est pas le moment de nous perdre dans les généralités. Considérons le motif du meurtre de Van Vliet.

— Je suis embarrassée.

— Pourquoi ?

— Je n'en imagine aucun.

— Quelqu'un le haïssait peut-être.

— Oui, peut-être, admit-elle sans conviction. L'amour est hors de cause. On pourrait penser à une vengeance mais je ne sais pas à quel propos. A l'intérêt ? Je ne connais pas bien ses affaires, ni quelles dispositions il a prises par son testament, ni même s'il en a fait un.

— Avait-il à disposer d'une fortune importante ?

— Une fortune ? dit la vieille dame dédaigneusement. Un bon million, pour le moins. Une somme fabuleuse pour certains, pour beaucoup de gens. Je ne lui connais pas de propriétés immobi-

lières et il n'était pas non plus intéressé dans les affaires commerciales.

— Pas de spéculations financières ?

— Non.

— Que faisait-il de ce million ?

— Il voyageait un peu, à l'occasion. Il était assez coureur, je crois.

— On pourrait trouver un motif de ce côté, suggéra le juge Peck.

— Dieu nous en préserve ! Je ne souhaite pas un scandale dans la famille. Cette écervelée de Floy nous en menace bien assez et Mordecai aussi. Non. Je préfère chercher un motif ailleurs.

Le juge Peck haussa les épaules, sourit et tapota ses doigts avec une irritation compressée.

— Il nous faut prendre les motifs où ils sont, dit-il, en accentuant son sourire. Même s'ils sont fâcheux.

— Ah ! quelle platitude, Ephraïm. Ce n'est pas digne de vous.

— Mais si, nous devons prendre les faits comme ils sont. Mais il ne semble pas pourtant qu'il s'agisse d'une femme. Le fait qu'il a été assassiné pendant une soirée, ne nous oriente pas de ce côté. Est-ce qu'il flirtait ?

— En tous cas ce n'était avec aucune des personnes présentes.

— Très bien. Pour le moment, nous chercherons d'un autre côté. Je vais faire la connaissance de vos parents et je voudrais être mis en rapport avec les hôtes de votre soirée.

— On pourra s'arranger pour cela, oui. Quant à faire connaissance avec mes parents, vous le pourrez facilement puisque vous serez à la maison.

Un moment de silence suivit. Le juge Peck fixait le ciel, maintenant assombri, de ses étranges yeux opaques et restait pensif, tapotant son menton de l'index de sa main droite.

— Comment a-t-on découvert le corps de Van Vliet ? demanda-t-il.

— Thomas a vu la porte de l'attique ouverte et a voulu la fermer. C'est lui qui l'a découvert.

— Dans quelle position ?

— Etendu au milieu de ses papiers. Les papiers en désordre naturellement. C'était comme s'il s'était senti pris d'une attaque, avait essayé de se lever et était tombé. Je suppose que quelqu'un qu'il connaissait, de qui il n'avait pas à se méfier, est venu derrière lui et l'a frappé avec ce que nous avons trouvé dans sa tête.

— Il n'y avait pas trace de lutte ?

— Rien du tout, Ephraïm, tout paraissait naturel, absolument naturel, et c'est à peine encore si je puis croire à ce qui est réellement arrivé.

— Je vois.

La voiture, maintenant, rentrait en ville. Les pâles lueurs jaunâtres de la rue luttaienent avec les derniers reflets du soleil couchant, maintenant perdu au coin à l'ouest. La circulation nocturne grouillait autour d'eux dans la demi-obscurité. Guilder contourna la capitale, évita le square par une manœuvre précise et enfla State Street où, finalement, il s'arrêta, sans bruit, devant la maison noyée maintenant dans l'ombre des grands arbres.

— Pourriez-vous mettre Guilder avec la voiture à ma disposition ? demanda le juge Peck.

— A propos de quoi ?

— Il faut que je voie le docteur Phetterplace au sujet de la conduite de l'enquête.

— Très bien, je vais lui donner des ordres.

Guilder, immaculé dans son modeste uniforme, mit pied à terre et ouvrit la portière à Mrs Welply Narracong.

CHAPITRE III

LES REMOUS S'ÉTENDENT

Floy, aux cheveux dorés, avec ses yeux aux reflets verts dont l'expression rappelait celle d'un chat, regardait par la fenêtre de la chambre de Kay. Les cheveux dénoués, son corps svelte enveloppé d'une robe de chambre, une cigarette aux doigts, elle venait de voir arriver la voiture; ses lèvres s'agitèrent nerveusement, elle fronça les sourcils.

Kay, la brune Kay, était debout derrière elle.

— Les voilà, dit Floy.

— Je vois, dit Kay.

Elles virent descendre Mrs Welply Narracong, mais non le juge Peck. Guilder ferma la portière sous le réverbère placé devant les marches qui donnaient accès au jardin devant la maison, remonta sur son siège et repartit avec le vieil homme. Mrs Welply Narracong s'arrêta un moment pour le suivre du regard puis elle se retourna doucement et s'avança vers la maison d'un pas tranquille.

Floy dit :

— C'est la première fois que je la vois permettre à quelqu'un de se servir de sa voiture sans elle.

— Oui, dit Kay, je pense bien que c'est la première fois.

— Que pensez-vous qui soit arrivé ? Vous m'avez bien dit que c'était un détective ?

Kay hésita, franchement troublée, ne sachant que dire.

— Mais c'est aussi un bon ami de tante Gisela. Ils sont de la même ville. Sac Prairie.

— Mais un détective !

— Chacun doit vivre, Floy : Il n'y a rien de mal à cela, il me semble.

La vieille dame était entrée dans la maison et Floy se détourna de la fenêtre et regarda Kay Narracong en face, avec une expression de mépris dans ses yeux verts :

— Ne battez pas les buissons. Pourquoi est-il ici ? Que vient-il y faire ? La nuit qui précède l'enterrement de l'oncle Van Vliet, nous voyons arriver cet hôte étranger dans la maison. Je n'arrive pas à comprendre pareille chose ; un tel manque de tact chez tante Gisela est tout à fait inexcusable.

Kay la regarda avec douceur, fixant sur elle le regard de ses yeux bruns avec une indifférence étudiée :

— C'est un détective, répéta-t-elle, en appuyant sur le mot. Cela peut-il vous aider ?

Floy tressaillit... Un détective, répéta-t-elle d'une voix soudain changée... Mais, un détective ?... Elle s'avança vers Kay, se pencha vers elle et murmura :

— Kay, vous ne supposez pas...

— Laissez-le supposer, dit Kay.

Au rez-de-chaussée, Miss Wilberforce ouvrit la porte à la vieille dame et la ferma derrière elle. Elle s'arrêta pour se débarrasser de son manteau tandis que son esprit était occupé à considérer les remous sur la surface tremblante de l'eau qu'elle avait agitée. Quelqu'un dans la maison, un meurtrier ? Ou bien était-ce un des hôtes de la soirée ? Elle suivit le regard de Miss Wilberforce, vit qu'il avait quelque chose à dire et l'encouragea d'un signe.

— Le gouverneur et sa femme sont venus, dit Miss Wilberforce. Une Miss Dorothy Peck a téléphoné de Sac Prairie pour demander si le juge était ici. J'ai pris la liberté de répondre que oui.

— Très bien, Thomas. Il séjourne ici. Il occupera la chambre de devant, près de Mordecai.

Miss Wilberforce prit le manteau de la vieille dame et se retira. Celle-ci revint dans la pièce, maintenant profondément envahie par l'ombre, où le juge Peck l'avait trouvée mais cette fois ce fut pour se dissimuler, dans le coin obscur, près de la fenêtre, de manière à pouvoir voir dans la rue sans être vue. Elle resta là tandis que la nuit tombait, écoutant, dans le silence de la maison, les bruits qui montaient de la rue. Un autobus stoppa près de la maison et elle reconnut le seul voyageur qui en descendait :

Mordecai, grand, mince, fringant, vêtu de clair et balançant une élégante badine. Il se disposait à monter les marches, trois par trois, quand il fut arrêté juste sous le réverbère par un petit homme barbu qui avait tout l'air de l'avoir attendu dans l'ombre du mur et lui saisit le bras tandis que ses lèvres s'agitaient avec volubilité.

Mordecai, sur la face duquel la lumière tombait maintenant à plein, repoussa la main qui lui tenait le bras. Il prononça quelques paroles brèves, d'un air rogue, la bouche impertinente sous sa mince moustache cirée. Sa figure bronzée prit une expression de mécontentement et le petit homme fit un pas en arrière. Mordecai s'avança, le dépassa et se retourna; il revint ensuite doucement en arrière et le petit homme apparut de nouveau en pleine lumière. Mordecai avait passé sa canne sous son bras, il fouilla dans sa poche, en tira son portefeuille et remit au petit homme quelque chose qui avait l'air d'être de l'argent.

Après quoi, à pas lents cette fois, il entra dans la maison.

Mrs Welply Narracong changea nonchalamment de place et appela doucement :

— Mordecai.

Il resta debout sur le seuil.

— Est-ce tante Gisela ? demanda-t-il à travers l'obscurité.

L'obscurité répondit :

— Je suis ici, oui, venez, je vous prie.

Il entra à tâtons dans le salon, maugréant contre l'obscurité, à quoi elle répondit qu'elle n'avait pas besoin de faire de lumière et qu'il n'avait qu'à se guider sur sa voix. Il était, maintenant, devant elle et la lueur vague, qui venait de la rue à travers le feuillage des arbres, tachetait sa rude figure d'ombres et de lumières alternées.

— Vous me demandiez, tante Gisela ?

Elle saisit son regard qui cherchait à l'éviter.

— Quel était cet homme ?

— Quel homme ?

Le ton de sa voix trahissait un certain embarras.

— Le petit homme barbu. Je vous ai vu lui donner de l'argent.

Elle sentit qu'il était maintenant sur ses gardes et son regard froid et dur croisa directement le sien. Il s'inclina légèrement, presque respectueusement, et la vieille dame eut de nouveau une impression de malaise quand sa voix résonna dans la pièce silencieuse :

— C'est un bookmaker.

— Un bookmaker ?

— Oui, un homme qui s'occupe des paris aux courses.

Elle allait dire :

— Ah ! vous vous êtes mis encore à parier, malgré tout ce qu'on vous a dit. Mais elle s'arrêta à temps.

— Pas besoin de me dire que je n'ai pas à m'en mêler; vous êtes assez grand pour vous conduire et il est inutile de vous faire la morale. Mais, à parler net, ces paris, est-ce que c'est ou non une affaire ?

— Certainement, tante Gisela.

— Alors pourquoi cet homme était-il là à vous attendre ? Pourquoi ne pas frapper à la porte ? Ou croyez-vous qu'il était gêné — un appel à un vieux sens de décence — en voyant les tentures de deuil ?

Il resta un moment sans répondre, les yeux fixés sur la vieille dame, calculant la portée de ses paroles.

— Vous savez, dans ce milieu, ils ont des façons un peu particulières.

— Je le sais maintenant, oui. Vous lui deviez de l'argent ?

— Oui.

Ce fut à son tour de le regarder d'un œil scrutateur en tapotant ses doigts l'un contre l'autre dans l'obscurité. Puis elle ferma les yeux, s'allongea sur son fauteuil et croisa les jambes.

— Ceci ne doit plus se produire.

— Probablement non.

— Maintenant, autre chose, reprit-elle. Nous avons ici un hôte : mon ami le juge Ephraïm Peck, de Sac Prairie.

— Il est venu pour l'enterrement ?

— Pour une visite. Pour l'enterrement aussi, naturellement.

— Il faudra le voir ?

— Oui. Il va rester assez longtemps.

Il lui jeta un long regard en silence puis, se retourna tout d'un coup et disparut sans bruit dans le hall. Mrs Welply Narracong l'entendit monter l'étroit escalier. Elle poussa un soupir et se laissa aller sur son fauteuil. Elle avait le sentiment qu'autour d'elle le monde se désagrégeait insidieusement et elle se sentait envahie par une vague terreur de l'inconnu.

Mordecai Narracong entra dans sa chambre. jeta sa canne sur son lit et traversa le hall du premier étage pour aller frapper à la porte de la chambre où se trouvaient encore Floy et Kay. Invité à entrer, il les trouva, Kay devant sa coiffeuse, Floy assise à côté sur un coussin, toutes deux les coudes sur les genoux contemplant d'un air maussade leur image dans le miroir.

— Est-ce que c'est au sujet de cet hôte ? demanda-t-il agressivement.

— Nous espérons que vous pourriez nous renseigner, dit Floy. Kay se tourna vers lui en souriant :

— Il doit vous intéresser. C'est un détective.

— Un détective, répéta-t-il, incrédule. Et il se mit à rire. Un détective de Sac Prairie ! Ce doit être un phénix. Que diable vient-il faire ici ?

— C'est un ami de tante Gisela, hasarda Floy.

— C'est ce que je pensais. Pourquoi ne l'a-t-elle pas renvoyé dans un moment pareil ? L'enterrement est pour demain.

— C'est ce qui m'intrigue, dit Floy.

Kay ne dit rien. Ses yeux noirs restaient impénétrables, mais un sourire errait sur ses lèvres.

Mordecai, le dos appuyé à la porte, laissait aller son regard de l'une à l'autre et finit par dire :

— La vieille dame a découvert que j'avais joué encore.

Un frisson passa sur la lèvre inférieure de Kay et ses sourcils se froncèrent.

— Joué ? répéta Kay.

— Les chevaux ! dit Mordecai ironiquement.

Kay le regarda sans sourire et dit simplement : « Oh ! » en jouant avec sa brosse à cheveux.

En bas, Mrs Hentson qui, à l'entendre, vivait dans les tribulations, balayait sa cuisine. Large, avenante, une montagne de cheveux sur sa tête germanique, elle nettoyait méthodiquement le parquet ; son large nez et ses épais sourcils se plissaient, à chaque instant, de colère à propos de bagatelle, mais ses yeux étaient prêts à rire.

La porte donnant sur la rue s'ouvrit et Michaël Narracong parut sur le seuil. Elle ne se retourna pas, l'ayant reconnu à sa démarche traînante et dit simplement :

— Bonjour, Mr Michaël.

— Bonjour, Mrs Hentson.

Il entra alors dans la cuisine, s'assit, saisit vigoureusement son soulier droit de sa main droite. D'une taille démesurée, la bouche mince, les sourcils noblement arqués sous un front bombé en voûte, la face encadrée de favoris, il portait, sur son aristocratique visage, la marque d'une certaine contrariété.

— Mes souliers me blessent, dit-il en s'adressant au dos impassible de Mrs Hentson.

— J'achète toujours mes souliers avec une pointure ou deux au-dessus, prononça-t-elle d'une voix qui portait condamnation de sa coquetterie.

Il jeta discrètement un regard sur ses pieds. Elle était, estimait-il, de moitié au-dessous de la vérité.

— Y a-t-il quelqu'un à la maison ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, dit Mrs Hentson.

Mais Miss Wilberforce entrant dans la cuisine à ce moment avait entendu et répondit à la question de Michaël Narracong :

— Tout le monde, sauf Mr Lovien, dit-il.

— Ah ! famille modèle ! observa Michaël avec une exclamation d'irritation. Il délaça ses souliers, les ôta.

— Les pieds me font mal, expliqua-t-il à Miss Wilberforce qui fit un geste d'acquiescement sympathique.

— Irai-je vous chercher vos pantoufles, Mr Michaël ? demanda-t-il.

— Si vous voulez bien, Thomas.

Miss Wilberforce sortit de la cuisine et Michaël Narracong se mit à caresser ses pieds meurtris.

— Je crois que j'ai attrapé une ampoule au talon, dit-il à Mrs Hentson.

Mrs Hentson fit entendre un grognement :

— Mettez quelque chose dessus, conseilla-t-elle.

— Que me conseillez-vous ?

— Ma mère me conseillait toujours d'y mettre un petit morceau de chiffon bien propre avec peut-être un peu de vaseline.

— Ah ! merci, Mrs Hentson, dit-il gravement.

Miss Wilberforce rentra discrètement et tendit à Michaël Narracong ses pantoufles.

L'ayant remercié, Michaël en enfila une et commença à délayer son autre soulier.

— La voiture de Gissy n'est pas là, remarqua-t-il, et je crois l'avoir vu rouler il y a un moment, du côté du Capitole. Il ne m'a pas semblé que Gissy y fut mais il y avait quelqu'un dedans.

— C'était le juge Peck, dit Miss Wilberforce.

— Qui ? dit Michaël d'un ton incrédule.

— Le juge Peck, un ami de Mrs Narracong, de Sac Prairie.

Michaël enleva son second soulier, enfila la pantoufle correspondante et fronça le sourcil, la mémoire lui revenant.

— Ce doit être Ephraïm Peck. Oui, je dois le connaître.

— C'est un détective, dit Miss Wilberforce.

— Oui, j'ai lu quelque chose à ce sujet, je crois bien, dit Michaël. Oui, certainement, je me souviens. C'est bizarre qu'elle lui ait prêté sa voiture.

Miss Wilberforce eut une toux discrète pour suggérer qu'il était de cet avis, chose qu'il n'eût pas été convenable d'exprimer explicitement.

— Il demeure ici, dit-il.

— Ici ?

Miss Wilberforce fit avec sérénité un signe affirmatif. Il éprouvait un certain plaisir à annoncer les événements surprenants aux membres de la maisonnée qui n'en étaient pas encore informés.

— Il occupe, dit-il, la chambre qui était celle de Mr Welpy Narracong.

Une légère expression d'incrédulité se peignit sur la figure distinguée de Michaël Narracong et il resta silencieux, digérant ces informations. Pendant quelque temps, on n'entendit, dans la cuisine, que le bruit du travail méthodique de Mrs Henson dont le balai allait et venait d'un mouvement qui semblait éternel. Puis, Michaël caressa, d'une main prudente, ses rares cheveux blancs, se leva et quitta la cuisine avec un bref sourire à l'adresse de Miss Wilberforce.

Il traversa le hall obscur, guidé par le halo de lumière qui émanait de la porte d'entrée, et entra dans le salon qui était plongé dans l'obscurité. Il tourna le commutateur pour allumer le plafonnier et il vit Mrs Welply Narracong qui le regardait, en portant la main à ses yeux éblouis par la lumière subite.

— Ah ! Michaël, dit-elle.

— Bonsoir, Gisela. Si cette lumière vous fatigue, je pourrais allumer la lampe près du piano.

— Je préférerais, Michaël.

Il ferma le commutateur et alluma la lampe à pied.

La lumière égale et douce qui tombait du plafond fit place à un éclairage verdâtre projetant des ombres bizarres dans la pièce. Il vit alors, en examinant sa cousine, ce que Miss Wilberforce avait discerné déjà dans la journée, la trace presque imperceptible d'un trouble qui échappait à sa rigide maîtrise d'elle-même et qui n'était visible que pour qui la connaissait à fond. D'une main, elle froissait nerveusement son mouchoir, elle laissait aller l'autre sur le bras de son fauteuil.

— J'ai vu votre voiture tout à l'heure, j'ai cru que vous y étiez, mais il y a apparence que non, puisqu'elle n'est pas rentrée et que vous êtes là, dit-il pour amener une explication.

— J'ai invité le juge Ephraïm Peck, de Sac Prairie, à la maison pour quelque temps.

— Pour combien ?

— Indéfiniment.

Elle répondait brièvement. Autant elle s'était montrée d'abord prompt à la suspicion, autant elle était, maintenant, en proie à la crainte de trouver un meurtrier dans un de ses hôtes.

— Il est étrange que ce vieux monsieur vienne juste au moment des funérailles de Van Vliet.

— Cela m'arrangeait, dit-elle d'un ton péremptoire.

Il n'insista pas et se rabattit sur les funérailles et les arrangements de circonstance, pour prendre congé aussitôt qu'il put le faire décemment.

Dans l'obscurité du hall, il rencontra Lovien Narracong. Lovien, qui n'était pas un vrai Narracong, était court de taille, avec une figure rubiconde, respirant la santé, les yeux pétillants d'intelli-

gence, une moustache conquérante et des cheveux blancs flottants. Il se tenait à l'écoute dans l'obscurité, une main dans sa poche, l'autre appuyée contre le mur.

— Ah ! Une visite, dit-il brièvement. J'ai entendu. C'est tout à fait indécemment.

— C'est un détective, dit Michaël.

— Oh ! La voix de Lovien se fit grave dans l'obscurité, il saisit brusquement Michaël par le bras.

— Un détective, répéta Michaël.

— Gisela ne loge pas un vulgaire détective chez elle, dit-il d'un ton qui réclamait une confirmation.

— Mais si, dit doucement Michaël. Un vieil ami à elle.

— Pourquoi est-il ici ?

— Elle l'a invité, je suppose.

— Mais répondez-moi donc. Je vous demande *pourquoi* il est ici. Gisela ne lui aurait pas demandé de venir à un pareil moment, s'il n'y avait pas quelque chose qui cloche.

— Je n'en sais rien, dit Michaël.

— Van Vliet, murmura Lovien à voix basse. Croyez-moi, c'est quelque chose au sujet de Van Vliet.

— Peut-être, dit Michaël sans grande conviction.

La vieille dame apparut sur le seuil du salon, s'appuyant, d'un bras levé, au chambranle de la porte et un mouchoir à la main. Elle jeta un regard sévère vers le groupe indistinct qu'ils formaient dans l'obscurité.

— Je n'aime pas ces parlottes dans le noir, dit-elle. Qui est-ce ? Vous, Michaël et Lovien, sans doute ? Oui ?

Lovien abandonna le bras de Michaël et s'avança d'un air agressif :

— Que me raconte Michaël au sujet de Peck ? demanda-t-il.

Elle le regarda froidement.

— C'est vrai.

— Et c'est sur votre invitation ?

— Sur mon invitation.

— Je crois que vous nous devez à tous une explication, Gisela.

— A tous ou seulement à vous ? Personne autre ne m'en a demandé. Je m'expliquerai quand je voudrai et si je le juge à propos.

Là-dessus, elle tourna le dos et se retira de nouveau dans le salon.

Lovien resta immobile un moment, déconcerté.

Miss Wilberforce émergea dans le noir, à l'autre bout du hall, et avança silencieusement :

— Il arrive, dit-il à voix basse.

— Qui ? demanda Michaël.

— Le juge Peck, dit Miss Wilberforce, Guilder l'a accompagné, il va être ici.

— Ah ! s'écria Lovien, je vais trouver Guilder. Le juge attendra demain pour me voir.

Michaël remonta pensivement l'escalier. Lovien disparut dans la cuisine et Miss Wilberforce alla prendre sa garde devant la porte d'entrée.

En fait, Guilder entra dans la maison avant le juge Peck. Il se trouva en face de Lovien Narracong qui le chambra aussitôt.

— Eh bien, Guilder, dit Lovien, nous avons des hôtes, n'est-ce pas ? Où êtes-vous allé ?

Guilder hésita. L'embarras se peignit sur sa bonne figure franche :

— Je ne sais pas si je puis vous le dire, Monsieur Lovien.

— Mais c'est absurde. Ce n'est pas par curiosité. Je veux savoir si Mrs Narracong a une raison pour inviter cet homme. Comment est-il ?

— Un peu singulier, mais c'est un gentleman.

— Ha ! Et où avez-vous été ?

— En promenade.

— Rien qu'en promenade ?

Guilder ne répondit pas.

— Où vous êtes-vous arrêté ?

— Chez le docteur Phetteplace, dit Guilder capitulant.

— Oh ! et c'est tout ?

— Oui, le docteur semble bien connaître le juge.

Lovien haussa les épaules, murmura quelque chose à part lui et congédia Guilder. Il se dirigea, ensuite, vers la chambre de Michaël qui se préparait tranquillement à se mettre au lit.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? commença-t-il. Cela a rapport à Van Vliet. Je le soupçonnais. Quelque chose ne va pas quelque part. Ce juge Peck vient de voir le docteur Phetteplace.

— C'est une connaissance à lui probablement, dit Michaël.

— Ha ! Probablement oui. Mais c'est plus qu'une coïncidence qu'il arrive ici, juste après la mort soudaine de Van Vliet et même avant qu'il soit enterré, et que la première chose qu'il fasse soit d'aller voir le coroner du district.

Michaël le regarda pensivement.

— Hum ! Est-ce que vous n'allez pas un peu vite. S'il est allé le voir, c'est peut-être pour une autre affaire — et puis, il peut bien connaître personnellement le coroner en dehors de ses fonctions.

— Ha ! vieux sceptique, dit Lovien. Retenez bien ce que je vous dis. Il y a quelque chose qui ne va pas dans la maison,

Il le quitta là-dessus.

Le juge Peck, ayant laissé la voiture au garage avec Guilder, passa de Langdon Street à côté de la maison dans Shati Street où il s'arrêta, plongé dans ses réflexions, sous le bouquet d'arbres devant la maison. Son regard erra sur les hautes murailles qui entouraient le domaine des deux côtés et il admira la manière dont la vieille demeure, tout en ayant vue sur le trafic animé de la rue, en était cependant isolée, comme par un mur de verre. En franchissant les degrés qui la séparaient de la rue, on se trouvait instantanément transporté dans un autre monde, dans lequel ne pénétrait ni le bruit des automobiles, des omnibus ni même le pas des passants.

Il se retourna et examina la maison qui se dessinait fantomatiquement dans la vague lueur jaunâtre des réverbères tamisée par la verdure des arbres. Son rez-de-chaussée surélevé lui donnait l'apparence d'une construction à trois étages, avec le grand attique qui ajoutait encore à l'impression de hauteur. Ses hautes fenêtres étroites évoquaient, derrière elle, des pièces avec de hauts plafonds, à la manière ancienne, tandis que les pignons et les petits balcons donnaient l'idée d'un labyrinthe intérieur.

Il soupira et se demanda si Dorothée avait téléphoné et quelle réponse lui avait été faite et par qui.

Miss Wilberforce, vexé d'avoir monté la garde si longtemps, l'accueillit avec un air de désapprobation marquée. Mrs Welply Narracong l'ayant vu à la porte lui avait donné la consigne de conduire le juge au salon dès qu'il rentrerait.

— Mrs Narracong voudrait vous voir! prononça-t-il gravement.

— Très bien, dit le juge.

Miss Wilberforce s'avança jusqu'au seuil du salon : « Le juge Peck est ici, Mrs Narracong. »

Le juge entra et alla s'asseoir auprès de la vieille dame.

Elle fit signe à Miss Wilberforce de se retirer en fermant la porte derrière lui et alors seulement se retira vers le juge.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Tout a été arrangé, dit le juge Peck.

Le docteur Phetteplace a choisi six hommes auxquels on peut se fier pour garder le secret, au moins pendant le temps nécessaire, et l'on procédera à l'enquête dans le caveau mortuaire, la nuit prochaine. Tout cela est parfaitement irrégulier mais il fallait le faire. Je n'ai pas eu de difficulté car le docteur Phetteplace se croit mon débiteur à cause d'un petit service que je lui ai rendu, il y a quelque temps.

— J'espère que nous n'avons pas besoin d'être tous là?

— Vous et votre butler, dit le juge. Personne d'autre. Mais j'y serai, bien entendu.

— C'est parfait, dit-elle avec satisfaction... Maintenant, vous

rencontrerez les autres ici demain matin; ils savent que vous êtes là, je leur en ai parlé à tous. Je crois que Lovien soupçonne quelque chose. Pour Kay, je ne sais pas, elle est très fine quand elle s'y met. Mordecai est très occupé en ce moment d'un petit homme barbu qui le tracasse pour de l'argent. Mordecai prétend qu'il s'agit de pertes aux courses de chevaux. C'est un mensonge maladroit. J'aurais pu le croire s'il s'agissait de combats de coqs ou bien de pertes aux cartes. Mais de courses de chevaux, non.

— Je tâcherai de les rencontrer.

— Votre nièce a téléphoné. On lui a dit que vous étiez installé ici.

— Bien. Justement, je me le demandais.

Il se leva.

— Maintenant, je voudrais aller me coucher, si Thomas veut me montrer ma chambre.

La vieille dame se leva:

— C'est moi qui vais vous y conduire, dit-elle.

CHAPITRE IV

EPISODE NOCTURNE

La nuit était profonde lorsque le juge Peck s'éveilla au son lointain des vagues du lac Mendota agitées, le long du rivage et contre la jetée, par un vent qui s'était levé dans la soirée. Le vieil homme resta un moment étendu, se demandant quel bruit imperceptible l'avait plongé dans cet état de demi-conscience qui précède ordinairement le réveil. Il prit, peu à peu conscience du grand lit où il était couché, des meubles anciens qui l'entouraient, de la grande porte étroite, d'une foule de choses, certaines trop noyées dans le noir pour se laisser voir distinctement, d'autres faiblement éclairées par le reflet des lumières de State Street sur le plafond. Il resta un moment à écouter, conscient à la fois d'une vague de sons monotones au rez-de-chaussée et d'un criquet qui émettait des sons stridents quelque part dans l'ombre massive des arbres. Puis, le son s'accrut. C'était quelqu'un qui chantait à voix distincte, d'une façon singulière. Les paroles montaient claires, quoique faiblement articulées.

« Et le vilain la poursuivait encore,

Et le vilain la poursuivait encore

Après vingt-cinq milles sur un dur chemin.

Oh! quelle angoisse indicible!

Et le vilain la poursuivait encore

Oui, mes amis...

Le vilain la poursuivait encore. »

Le juge Peck se leva sans bruit, vint à la porte et l'ouvrit. Dans le hall faiblement éclairé, il vit un homme à moitié nu et qui n'avait pas l'air d'en être gêné. Il lui fallut quelques minutes pour identifier cette apparition avec le si digne Thomas Scattersall. Il n'eut besoin que d'une fraction de seconde pour comprendre que le butler était somnambule.

Feu Van Vliet avait découvert la chose quelque temps avant qu'il eut surnommé Thomas « Miss Wilberforce » et, comme ce surnom avait, cette fois, une base sérieuse, il était resté. La première fois que le fait s'était produit, Van Vliet avait méchamment attaché Thomas à la balustrade où celui-ci se retrouva, le lendemain matin, dans une situation aussi contraire que possible à la respectabilité. La vieille Mrs Welply Narracong n'en avait rien su jusqu'au moment où elle tomba, une nuit, sur le noctambule. Entre parenthèses, Thomas chantait une chanson des plus inconvenantes parmi celles à la mode. Mais la vieille dame comprit la situation tout de suite et, après avoir reconduit Thomas dans son lit, ferma sa porte de l'extérieur. Elle aurait préféré pouvoir mettre la chose sur le compte de la boisson, mais Thomas était d'une stricte abstinence. Il n'y avait qu'à passer l'éponge, ce qu'elle fit, étant assez sensée pour admettre la nécessité d'un certain compromis avec les faits.

Le juge Peck considéra un moment le vieil homme avec un peu d'amusement et non sans quelque compassion en pensant aux conséquences possibles de ces habitudes nocturnes. Il lui vint alors à l'esprit qu'il s'offrait une opportunité de le questionner à propos de la découverte du corps de Van Vliet. Réprimant son scepticisme naturel, il pénétra dans le hall, prit doucement Miss Wilberforce par la main et le conduisit dans sa chambre.

Miss Wilberforce obéit docilement, mais sans s'arrêter de chanter pour cela.

Le juge Peck l'assit sur une chaise et en approcha une autre pour lui-même.

— Thomas, dit-il gentiment, et encore — Thomas!

Le vieil homme s'arrêta de chanter et secoua la tête comme pour chasser cette intrusion dans son subconscient. Le juge Peck lui parla encore tandis qu'il se levait pour chercher sa robe de chambre au cas où Thomas s'éveillerait.

C'est ce que le butler fit à ce moment, regardant avec un étonnement croissant autour de lui tandis que le sentiment de sa dignité compromise ressuscitait peu à peu en lui. Il prit la robe

de chambre que le juge Peck lui tendait et l'endossa. Alors, il regarda le juge d'un air soupçonneux.

— Comment est-ce que je suis ici, interrogea-t-il avec toute la dignité qu'il fut capable de rassembler en la circonstance.

— Je vous ai trouvé dans le hall, dit le juge en souriant pour le mettre à l'aise, et je vous ai amené ici.

— Encore! soupira le vieil homme.

— Oui, et vous chantiez, mais pas très haut.

— Quelle heure est-il?

— Entre deux et trois.

Miss Wilberforce se dressa.

— Il faut que j'aille me coucher.

— Non, restez un petit moment, dit le juge. Je voulais vous poser quelques questions et autant vaut le faire maintenant où nous ne risquons pas d'être dérangés.

Miss Wilberforce, à présent bien éveillé, le regarda avec surprise. Il se laissa aller sur sa chaise et attendit. Son attitude marquait une certaine nervosité, mais pas de crainte.

— Mrs Narracong m'a dit que c'était vous qui aviez trouvé Van Vliet, dit le juge. Voulez-vous me raconter comment?

Le vieil homme se drapa plus strictement dans la robe de chambre et parut embarrassé.

— Il n'y a rien de particulier à dire. Par hasard, j'ai vu la porte de la chambre de l'attique ouverte. J'allais la fermer quand j'ai vu Mr Van Vliet. J'ai cru qu'il avait eu un malaise, mais, quand je me suis approché, j'ai vu qu'il était mort.

— Savez-vous quelle heure il était à peu près?

— Il pouvait être minuit un quart.

Le docteur Phetteplace l'a examiné, il a dû donner son avis sur l'heure du décès?

— Je n'en suis pas sûr.

— Il pense que la mort a dû survenir une heure avant que vous trouviez le corps. Van Vliet serait mort entre dix heures trente et onze heures. Etiez-vous à l'étage durant tout ce temps?

— Vous voulez dire à cet étage?

— Oui.

— Je crois que oui.

— Avez-vous remarqué si la porte était ouverte pendant ce temps?

— Je crois qu'elle l'était, mais je n'en suis pas sûr.

— Pensez-vous qu'elle pouvait l'être?

— Oh! oui, certainement. Il fait très sombre là. Je puis ne pas l'avoir vue. C'est, par hasard, que j'ai regardé dans cette direction.

— Je vois. Maintenant, venons à la réunion. Combien restait-il de personnes au moment où vous avez découvert le corps?

— Il n'en manquait que six. Mr et Mrs Fellows et Miss Kay avaient accompagné Miss Whitman et Miss Mellemer chez elle et étaient, ensuite, partis reconduire Mr Drogeur à Sac Prairie. Les autres sont partis presque aussitôt que j'ai annoncé à Mrs Narracong la mort de son frère.

— Pouvez-vous affirmer qu'aucun d'eux n'est monté au cours de la soirée, notamment entre dix et onze? demanda le juge Peck après un moment de réflexion.

— Ce n'est pas mon affaire d'épier les hôtes, dit Miss Wilberforce avec une certaine froideur.

— Quelqu'un est-il monté? insista le juge imperturbable.

— C'est tout à fait possible. Miss Kay avait mis les affaires des dames dans sa chambre et il est probable que certaines d'entre elles ont eu l'occasion, dans la soirée, d'aller se poudrer ou se mettre du rouge.

— Vous ne pouvez pas l'affirmer?

— Non.

Le juge Peck sentit que Miss Wilberforce devenait réticent. Il arrêta son interrogatoire et dit:

— Je suppose que personne ne veille Van Vliet?

— Certainement non, dit Miss Wilberforce comme si cette idée était inconvenante.

— C'est tout, Thomas.

— Je vais vous rapporter votre robe de chambre tout de suite, dit Thomas, et il quitta la pièce d'une allure à la fois déférente et digne.

Un instant après, il était de retour, revêtu de sa propre robe de chambre et tendait au juge Peck la sienne soigneusement pliée.

— Je vous remercie beaucoup, dit-il. Je vous serais bien obligé si vous ne parliez à personne de ce fâcheux incident.

— Voulez-vous que nous fassions un marché, Thomas? dit le juge Peck. Personne n'en saura rien pourvu que, de votre côté, vous ne parliez à personne de mes questions.

— Entendu, monsieur, dit Thomas.

Le butler descendit dans sa chambre. Le juge Peck hésita un moment. Puis, se décidant, il traversa le hall et arriva à la porte de la chambre de Van Vliet. Il tâta le loquet, constata que la porte ne fermait pas à clé et entra.

Une odeur de mort. L'obscurité était complète, mais, en tâtonnant, il découvrit le commutateur et le tourna. La lumière jaillit de deux globes électriques, montrant le cercueil de Van Vliet au milieu de la pièce.

Le juge le contempla, ne sachant plus très bien pourquoi il était venu. Il n'y avait pas de lit : on l'avait probablement démonté et enlevé après la mort de Van Vliet, pour donner plus de place

au cercueil. Les chaises étaient massives, bien rembourrées; il y avait une petite table décorée à l'orientale et des rayons chargés de livres volumineux. Cette chambre aurait pu être celle d'un sybarite. Van Vliet était peut-être bien près d'en réaliser le type.

Il s'avança à l'intérieur et, évitant les draperies au bord du cercueil, se dirigea vers les casiers chargés de livres. Il examina les titres: il y avait des ouvrages en latin, en français, quelques-uns en allemand, des livres de médecine, quelques traités sur les sciences occultes et quelques romans. Dans un coin, sur une petite table à côté de laquelle se trouvait une chaise longue, il vit un roman policier à bon marché: *Trouble à Bellona-Club*.

Puis, il porta son attention sur un petit réduit attenant à la chambre. Il ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y avait rien que des costumes, des souliers, et d'autres articles vestimentaires. Rien qui parut intéressant. Il lui revint à l'esprit que le soudain intérêt de Van Vliet pour certains papiers et documents pouvait bien avoir un rapport avec sa mort. Peut-être, le fait qu'il avait été tué précisément dans la chambre de l'attique n'était-il pas indifférent. Il ferma la porte du réduit et se retourna vers la table où il se mit méthodiquement à vider un tiroir après l'autre dans l'espoir de trouver un papier ou un document qui pourrait lui fournir un indice.

Mais il ne trouva rien.

Il revint vers le cercueil et regarda à travers la vitre ménagée dans le couvercle le visage immobile de Van Vliet qui avait été soustrait aux agitations de ce bas monde. C'était une assez vilaine figure, le juge dut en convenir et les spécialistes des pompes funèbres chargés de la toilette mortuaire, encore qu'ils aient fait de leur mieux, n'avaient pas réussi à en adoucir tout à fait l'expression déplaisante.

Il revint, alors, au livre posé sur la petite table. Cette fois, il le prit en main et ouvrit la couverture. Il s'attendait à voir le nom de Van Vliet Narracong inscrit au dos, mais il n'y avait que ses initiales V.V.N. Il allait refermer le livre quand son attention fut attirée par quelques mots hâtivement griffonnés au dos de la couverture. Il regarda de plus près et déchiffra:

« La marque en forme de fraise. »

Il fronça les sourcils, cherchant ce que cela pouvait signifier. Comme il était là à réfléchir, le livre à la main, la porte s'ouvrit. Il leva les yeux, surpris.

Mrs Welply Narracong était là. Son visage chargé d'inquiétude s'éclaira à la vue du juge Peck. Elle ferma la porte et s'avança vers lui, s'arrêtant juste devant le cercueil.

— Oh! c'est vous, dit-elle. Est-il arrivé quelque chose?

— Non. J'ai eu l'idée d'examiner la chambre de Van Vliet, mais malheureusement, je n'ai rien trouvé.

— Je ne puis pas tenir en place, dit la vieille dame. Maintenant que je sais qu'il a été tué, je cherche par qui et pourquoi et ne puis arriver à me l'imaginer, ne sachant sur quoi faire fond.

Le juge Peck désigna du geste les rayonnages.

— Il semble qu'autrefois Van Vliet a été un grand lecteur, et de choses diablement sérieuses.

— Oui, autrefois. Mais il y avait longtemps que ses goûts avaient changé. Il ne lisait guère plus autre chose que des romans policiers.

— Celui-ci, par exemple, dit-il, en lui tendant le livre.

— Oui, il était en train de le lire ces derniers temps.

— C'est ce que j'ai pensé, voyant qu'il y avait un signet à l'intérieur. J'ai regardé à la page de garde et j'ai trouvé cette légende.

Elle la déchiffra assez facilement et parut réfléchir. Ensuite, elle lui tendit le livre en disant :

— Cela évoque quelque chose dans ma mémoire, mais je ne puis dire quoi. Il faut que ce soit quelque chose de très ancien, autrement je me le rappellerais.

Le juge Peck haussa les épaules :

— Peut-être n'est-ce rien. Pourtant, l'écriture est récente et cela signifie peut-être quelque chose. Si vous avez le temps, pensez-y !

Mrs Welply Narracong eut un sourire désabusé.

— J'ai réfléchi tout le jour et une partie de la nuit et n'arrive à rien. J'ai convoqué Mr Hilgard, ici, demain, immédiatement après les obsèques, et nous entendrons la lecture du testament de Van Vliet.

— Il y a un testament ?

— C'est ce que dit Hilgard.

— Cela donnera peut-être quelque chose, hasarda le juge Peck, sans grande conviction.

— Je n'en attends pas grand'chose, dit la vieille dame.

— Par parenthèse, il faut mettre Thomas au courant de ce que nous savons, il le saura, de toute façon, à l'enquête; il faut l'avertir d'avoir à tenir sa langue.

— Je lui parlerai ce matin même.

— Bien, je retourne à mon lit.

La vieille dame l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre plongée dans un silence profond.

— Le vent s'est levé, dit-elle. Nous pouvons avoir de la pluie.

— Il me semblait la sentir dans l'air, dit le juge. Mais c'est,

sans doute, le lac auquel je ne suis pas habitué. A propos, c'est bien Quinez Adam Hilgard, Gisela?

— Oui. Le connaissez-vous?

Le juge Peck fit un signe affirmatif.

— Il a instrumenté pour Gravis Senesson, à Sac Prairie, au moment de sa mort.

— Il s'occupe de nos affaires depuis des années, dit-elle et elle ajouta brusquement :

— Ah! je suis lasse de penser. C'est votre affaire. Vous êtes là pour ça.

Et souriant, elle lui souhaita bonne nuit pour la seconde fois.

CHAPITRE V

Le Révérend William Hartwell en chaire fit une magistrale oraison funèbre où il évita toute allusion aux côtés de la vie de feu Van Vliet Narracong qui pouvaient prêter à quelques critiques. Cela lui laissait un champ assez étroit, mais il savait se servir de la parole. Par miracle, personne ne broncha et il s'en tira même si bien que le gouverneur de Wisconsin, présent, nota au vol une excellente phrase pour la placer dans un de ses propres discours. Mais la plus grande partie de cette éloquence fut perdue pour le juge Peck qui avait, pour la première fois, l'occasion de voir ensemble tous les habitants de la maison de State Street, ainsi que ceux qui s'étaient trouvés à la réunion dans cette nuit fatale à Van Vliet Narracong, dont les restes mortels allaient être conduits à leur dernière demeure sous ce flot d'éloquence.

Le juge Peck avait pris contact avec les Narracong ce matin au breakfast, et il n'avait surpris, chez eux, le moindre signe de malaise ou de trouble, ce qui l'avait vraiment déçu. Lui et Mrs Narracong avaient été les premiers levés et s'étaient assis à table pour les voir arriver un à un.

Kay Narracong fut la première. Elle envisagea leur présentation mutuelle très sérieusement, prenant la mesure du juge aussi délibérément qu'il prenait la sienne. Il se rendit compte de l'énergie qu'elle cachait sous un air de douceur; mais perçut aussi, chez elle, une réserve, une attitude défensive. Il lui parut qu'elle n'était disposée à rien admettre qu'après sérieux contrôle; on ne la prendrait pas au piège. Il ne put se rendre compte si elle était en possession de quelque renseignement valable pour son enquête mais eut l'impression qu'elle soupçonnait la raison de sa présence.

Pour Michaël, il ne lui sembla pas possible de le considérer autrement que comme un vieil homme sympathique, d'une conversation agréable. Michaël avait acquis au cours de sa longue existence une élocution savoureuse et collectionné une grande variété d'anecdotes dont il n'était pas avare.

Lovien ne lui parut pas tout à fait de force à se mesurer avec lui-même, mais il le jugea plus favorablement que Michaël. Il reconnut, en lui, ce genre d'hommes capables de s'en tenir à ce qu'ils considèrent, à tort ou à raison, comme leur droit, en dépit des pires obstacles. Tel était Lovien Narracong. Il accueillit le juge avec un dédain visible et se montra fort réservé avec lui, mais le juge n'y attacha pas d'importance, convaincu que cette impression changerait.

De Mordecai, qui vint ensuite, il ne put rien dire. Evidemment, c'était un gentleman, mais il y avait, dans son attitude, un élément antipathique dont le juge ne put définir la nature précise. Sa moustache, ce matin-là, était soigneusement cirée; il était irréprochablement vêtu de noir, jusqu'à sa cravate inclusivement et sa figure brune était si bien rasée qu'on aurait pu la croire glabre de nature. Le juge Peck ne put rien lire dans ses yeux noirs impénétrables et dénués de toute courtoisie.

Floy, aux cheveux dorés. Cette sœur de Mordecai Narracong ne lui ressemblait en rien; elle blonde, lui brun, elle avait des yeux aux reflets vert-gris, lui avait des yeux noirs, elle avec un teint blanc et un petit nez, tandis que son teint à lui était basané et son nez long et large. Il n'y avait aucun rapport entre eux. Il les examinait alternativement autant qu'il pouvait le faire sans attirer l'attention et il se dit, à la fin, qu'aucun des deux n'était particulièrement Narracong, ce qui lui fut confirmé par un entretien qu'il eut avec Mrs Welply Narracong lorsqu'ils furent seuls. Celle-ci lui apprit qu'ils n'étaient que demi-frère et sœur et qu'elle était seule à être du sang des Narracong, étant la fille de feu Holman Day Narracong, qui était mort pratiquement sans le sou, par suite du crack des chemins de fer de l'ouest. Une ironie du sort avait voulu que sa mort fût causée, par un accident, sur la ligne de Santa-Fé.

Le juge inquiétait Floy; il s'en rendit compte. Elle l'examinait, du coin de l'œil, et souriait trop à propos quand elle venait à rencontrer son regard. Ses mains s'agitaient, elle parlait avec un entrain forcé et ne resta à table que juste le temps nécessaire. Mais tout cela pouvait très bien être une gêne naturelle encore que le juge se rappelât que la vieille dame l'avait qualifiée d'étourdie.

Il s'agissait, maintenant, pensait le juge Peck, d'étudier les hôtes de la fameuse soirée qui se trouvaient tous rassemblés devant

lui, à l'exception de Hugh Drogeur, mais celui-là il le connaissait. Dans l'ensemble, le juge les divisa en deux groupes : ceux qui pouvaient être susceptibles de commettre un meurtre et les autres.

Dans la première catégorie, il rangea Harriet Mellomer avec sa longue et sérieuse figure, ses yeux dissimulés sous des lunettes d'écaille, son aspect général de saule pleureur; Harry Fellow, lourd et carré, essentiellement conventionnel, calme et posé; Vas-lau Lachanski, image de la virilité, bon sportif, courtois, capable, peut-être, d'un geste violent sous l'empire de la colère, mais rien de plus; Iren Whitman, misanthrope en surface seulement, avec ses gros yeux et sa large bouche, était capable de bâtir un crime sur le papier mais nullement de le commettre; Ann Holby, agréable, avec un regard franc, un peu ennuyée peut-être, encore qu'elle ne voulût pas le reconnaître, mais beaucoup trop prudente; Antonin Vasti, nature d'artiste un peu féminine, avec de mauvais yeux à en juger par les verres qu'il portait, des cheveux noirs et des yeux bleus.

Mais la vaine et égoïste Hester Fellows, en dépit de son apparence tranquille, était capable des pires colères pouvant aller jusqu'au crime, l'occasion s'en présentant; Hugh Drogeur, avec sa figure à la mâchoire carrée, sa bouche sensuelle, sa nature impulsive, avait lui-même dans le temps déclaré au juge Peck qu'il serait capable de tuer s'il croyait avoir un motif légitime (il faisait allusion au cas de chantage, disant qu'il n'hésiterait pas à tuer quiconque voudrait prendre avantage de sa faiblesse pour l'affaiblir davantage); Maida Lachanska, charmante avec ses yeux de prune, toute livrée à ses impressions, était toujours sur le bord de la violence, conséquence de sa nature slave. Et le docteur Grandison, le parfait savant, froid, dur, estimant peu la vie humaine; Vasim Vasti, solidement bâti, brun et slave lui aussi, ayant toute la vigueur dont manquait son frère et peu entraîné à dompter ses émotions, tous ceux-là pouvaient être considérés comme d'éventuels meurtriers.

Le juge Peck sourit lui-même un peu de l'arbitraire de son classement.

Le docteur Hartwell termina enfin son éloge funèbre. Les porteurs s'avancèrent et Van Vliet commença son dernier voyage. Le juge Peck s'esquiva par une porte de côté et gagna la sortie pour rencontrer Mrs Welply Narracong enveloppée dans ses voiles de deuil.

— Vous m'excuserez, Gisela, je ne viendrai pas jusqu'au cimetière.

— Hilgard va bientôt arriver à la maison, murmura-t-elle à voix basse. Restez et occupez-vous de lui.

Quincy Adams Hilgard, un homme de la vieille école, mince, d'aspect ascétique, au visage fièrement aristocratique, était debout devant la fenêtre du salon, les mains croisées derrière le dos, examinant le temps, qui avait tourné à la pluie.

Entendant le pas du juge Peck, il se tourna vers le seuil. Sa figure s'illumina en le reconnaissant.

— Hello Ephraïm! c'est une surprise de vous rencontrer ici!

— Comment allez-vous, Quincy? Vous vous disposez à lire le testament, je suppose?

— Mais oui. Il le regarda soudain les sourcils froncés.

— Il n'y a rien de fâcheux ici?

— J'espère que non.

— Ce n'est pas compromettant, murmura Hilgard. Vous n'avez pas besoin de parler si vous ne le jugez pas à propos. J'espère que nous n'allons pas tomber sur une nouvelle affaire Senecassen.

— Amen.

Hilgard sourit.

— Maintenant, il s'agit de ce testament. Il faut que j'en donne la lecture, c'est une formalité, mais la plupart d'entre vous ont trop d'argent. C'est chose malsaine à mon avis.

— Les termes du testament?

— Tout revient à Kay Narracong, sans conditions.

— Bon.

— Et le montant approximatif du legs?

— Au moins un million et plus, très probablement.

— Hum! Je trouve que c'est beaucoup trop d'argent pour une jeune fille, dit le juge Peck.

— Ah! vous êtes vieux jeu, Ephraïm. Que feraient les romanciers de nos jours s'il n'y avait pas de jeunes héritières rêvant d'épouser des porteurs de titres ronflants de l'autre côté de l'eau? Après tout, les amours idylliques finissent par lasser leurs lecteurs, pour avoir trop servi.

La remarque fit rire le juge.

— Combien de temps ça leur prendra l'enterrement? demanda Hilgard.

— Une demi-heure au plus, à mon avis, dit le juge. Vous connaissiez Van Vliet, certainement. Qu'est-ce que vous en pensez? Hilgard le regarda, un peu étonné.

— Comme homme ou comme homme d'affaires? Ou à quel point de vue?

— Oui, comme homme.

— Hum! Il aurait pu être pire. Un peu trop coureur.

— Allez toujours.

— Aucun respect pour la tradition et passablement mal embouché, quand il s'y mettait. Il n'avait pas de plus grand plaisir que

d'être désagréable envers les gens et je crois que la seule raison pour laquelle il a fait sa nièce son héritière est qu'elle ne se laissait pas faire et avait le cran de le payer de sa propre monnaie. Ce qu'il admirait naturellement. Chacun se plaît à trouver, en autrui, l'écho de ses propres sentiments. Comme homme d'affaires, il était tout à fait à la hauteur. Il avait l'esprit juste et pénétrant quand il voulait s'en donner la peine. Il aurait pu faire un bon avocat et je crois qu'il aurait balayé rapidement les objections de l'adversaire et emporté ses causes de haute lutte.

Cela vous satisfait?

— C'est intéressant, oui.

— Mais où l'avez-vous connu déjà, à Sac Prairie?

— Pas aussi bien que je connais Gisela. Après tout il était jeune quand il est parti.

Ils restèrent un moment silencieux jusqu'au moment où le juge vit arriver devant la porte la voiture de la vieille dame suivie d'une autre plus petite où se trouvaient Floy, Mordecai et Lovien. Michaël venait ensuite seul dans sa Fackard et Kay était avec sa tante.

Il se leva alors disant :

— Je vais me retirer pendant la lecture du testament, bien que je sois curieux de savoir comment Kay Narracong va prendre cela.

— Elle sera surprise sans doute. Mais, déjà, elle n'était pas pauvre.

Le juge Peck s'arrêta sur le seuil :

— Pas pauvre? répéta-t-il. Qu'appellez-vous pas pauvre?

— Elle a déjà environ cent mille dollars hérités de son père!

Le juge Peck sourit. Il s'avança vers Mrs Welply Narracong qui venait d'entrer :

— Je vais dans ma chambre, dit-il, et il se disposait à sortir.

Elle l'arrêta en disant :

— Mais le testament?

— Mr Hilgard est prêt à en donner lecture. Ce n'est pas mon affaire, dit-il de façon à être entendu par les autres qui venaient derrière la vieille dame.

Celle-ci comprit et lui fit un signe d'intelligence. Il monta l'escalier.

Rentré dans sa chambre, il médita sur ce qu'il venait d'apprendre: les dispositions testamentaires de Van Vliet offraient un mobile de premier ordre pour sa mort mais qui perdait sa force du fait que l'héritière était Kay Narracong. Déjà riche de cent mille dollars, était-il vraisemblable qu'elle eût tué pour un million? Il l'évoquait telle qu'il l'avait observée le matin au breakfast, se rappelait l'énergie peinte dans son regard, ce fond de

réserve, cette attitude de défense. Retournant tout cela dans son esprit, il se posa la question : est-elle capable de meurtre ? Il en vint à cette conclusion qu'elle en était extrêmement capable en y mettant de la dissimulation : il était dans sa nature de dissimuler ses sentiments, ce qui faisait sa force. Son caractère secret devait la mener à tirer des plans, à se créer une armure de défense contre le monde, l'extérieur froid et étudié masquant la personnalité profonde, émotive et troublée.

Sa méditation fut interrompue par l'arrivée de la personne qui en était le sujet, qui montait l'escalier, traversait le hall et se dirigeait vers sa chambre. Il se leva et alla délibérément frapper à sa porte.

— Qui est-ce ? Sa voix était cassante.

— Le juge Peck.

Il y eut une seconde d'hésitation puis elle dit :

— Entrez !

Il ouvrit la porte et pénétra dans la chambre. Kay Narracong était assise devant sa table de toilette, la tête dans les mains, les coudes sur la table. Elle s'était tournée légèrement à son entrée. Ses yeux étaient troubles et, à sa vue, elle fronça les sourcils comme si elle regrettait de l'avoir invité à entrer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Mr Hilgard a eu à peine le temps de lire le testament de votre oncle, dit-il. Pourquoi cette soudaine retraite ?

Elle détourna de lui son visage pour le regarder dans le miroir : lui aussi tourna son regard. Ses yeux la considérèrent un moment puis, sa bouche se détendit et elle décroisa lentement ses mains.

— Retraite ?... répéta-t-elle pour gagner du temps. D'abord, je suis ici pour changer de costume.

— Et, ensuite ?

Elle se tourna de nouveau vers lui et prenant l'offensive :

— Vous connaissiez le testament ?

Il fit signe que oui.

— Comment se fait-il que Mr Hilgard vous ait mis au courant avant toutes les personnes de la maison même avant tante Gisela ? Non, vous ne pouvez pas l'expliquer. Qu'est-ce qui ne va pas, ici ? Est-ce à propos de l'oncle Van Vliet ? Après tout, est-il mort de mort naturelle ?

— Qu'en pensez-vous ?

Cette fois-ci, c'était lui qui cherchait à gagner du temps, se demandant s'il devait parler ou non, sachant que, finalement, elle serait informée avec le reste de la maison.

— Je ne pense pas, rétorqua-t-elle. Le docteur Pickering a dit que c'était une maladie de cœur. Le docteur Phetteplace l'a examiné et il a dit que le docteur Pickering avait, sans doute,

raison. Mais, tout à coup, vous arrivez ici à un moment aussi inopportun que possible et rien que votre présence me fait penser à votre profession.

— A ma vocation, plutôt.

— Comme vous voudrez, dit-elle en s'animant. Il est certain que votre présence ici a une raison. Le plus mal élevé des hommes n'aurait pas imposé sa présence à un pareil moment. Non, vous avez été appelé ici, probablement, par tante Gisela pour certaines raisons précises. Je suppose que l'oncle Van Vliet y est pour quelque chose, non seulement à cause de sa mort, mais de son testament dont vous connaissez les termes. Cherchez-vous un motif? Si vous y tenez, vous en avez un. J'hérite d'un solide million sans charges d'aucune sorte. Je vais même vous confier autre chose : je me doutais que c'est à moi qu'échouerait cette fortune par quelques allusions qu'il avait faites, et que j'écartais de mon mieux. Vous avez votre motif.

Le juge Peck sourit devant la rapidité et la vigueur de cette déclaration.

— Je puis difficilement appeler cela un motif. Même s'il y avait des indices contre vous, il serait difficile de convaincre un homme de bon sens qu'une jeune personne, dont la fortune personnelle s'élève déjà à cent mille dollars, aille gâcher une existence comparativement satisfaisante par un meurtre.

— Je n'ai pas cent mille dollars, dit-elle d'un ton de défi, Mr Hilgard vous l'a dit, je vois. Il croit que je les ai. Les autres aussi. Mais je ne les ai pas. J'ai perdu quelque chose comme soixante-cinq mille dollars dans un mauvais placement.

— Eh bien, même trente-cinq mille dollars représentent quelque chose, dit le juge.

Elle le fixa attentivement d'un regard sérieux, mais avec une ombre de sourire sur les lèvres.

— Il me semble que vous vous êtes avancé plus que vous ne vouliez, dit-elle, et elle éclata franchement de rire, découvrant des dents admirables de blancheur. En convenez-vous?

— Dois-je en convenir?

— Allons, allons, inutile de vous débattre, juge Peck. Vous avez admis qu'il y avait quelque chose d'étrange dans la mort de Van Vliet.

— Et si j'en conviens?

— Alors vous avez à payer mon silence.

— Mais, c'est du chantage, une chose que la loi punit de peines très graves, jeune fille!

— Je n'en ai pas peur, répliqua-t-elle en souriant.

— Quelles sont vos conditions?

— Que vous me laisserez vous aider.

— Cela dépend de ce que vous entendez par là. S'il s'agit de tenir vos yeux et vos oreilles ouverts et de clore votre bouche, je serai porté à dire oui. Mais, sous toutes réserves, vous comprenez ?

— Vous êtes de la vieille école, dit-elle en riant maintenant franchement. Naturellement, je ne m'attends pas à ce que vous me disiez tout ce que vous savez. Mais vous pouvez me donner un point de départ. Au sujet de l'oncle Van Vliet, par exemple. A-t-il ?... Ou n'a-t-il pas ?...

Le juge Peck la regarda sans pouvoir deviner ce qu'elle pensait exactement. Sans doute, ne savait-elle rien, mais elle soupçonnait quelque chose. Il se décida :

— Votre oncle Van Vliet a été assassiné pendant votre réunion.

— Je m'en suis doutée depuis que Miss Wilberforce m'a prévenue de votre présence ici.

— Miss Wilberforce, répéta le juge. Qui est cette personne ?

— Ce n'est pas une femme. C'est Thomas qui a l'habitude de circuler la nuit dans des accès de somnambulisme.

Elle fit une pause pour se rappeler où elle en était restée et demanda :

— Comment cela est-il arrivé ?

— Une alène a été enfoncée dans son crâne et a été cassée ensuite à la hauteur de la blessure. Votre tante Gisela l'a découverte et, après bien des hésitations, m'a envoyé chercher.

— Cela a dû être terrible pour elle.

— Pas du tout.

On entendit le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait. De la fenêtre, le juge Peck vit Quincy Adams Hilgard descendre dans la rue et gagner une auto, tandis que d'en bas on entendait un bruit confus.

— Ils viennent, maintenant, dit Kay, et tante Gisela voudra vous voir.

Le juge Peck la regarda :

— Je vous fais confiance, mais, peut-être, m'en repentirai-je.

— Peut-être, dit-elle en hochant la tête d'un air grave.

Il descendit dans sa chambre où, quelques instants après, Mrs Welply Narracong vint le rejoindre.

— Eh ! bien, qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle debout contre la porte.

— Au sujet du testament ? demanda le juge Peck. Il n'y a pas là un motif.

— C'est ce que je pensais. Je confesse que, si j'avais pensé que Kay puisse être mise en cause d'une façon quelconque, j'aurais regretté vivement d'avoir permis cette enquête. J'aurais préféré rester dans le doute. Mais je ne le crois pas.

— Ni moi non plus. En dépit des apparences, cette possibilité de gain n'est pas suffisante pour la mettre en casue.

— Alors, où en sommes-nous ?

— Il faut admettre que nous ne sommes pas plus avancés qu'avant, dit le juge. Il faut chercher le mobile. Incidemment, Hilgard m'a dit que Van Vliet avait tourné à la misogynie dans ses dernières années.

— Vraiment ?

— Ceci paraît écarter l'idée qu'il ait été tué à propos d'une femme.

— J'en suis heureuse. Comme je vous l'ai dit, je voudrais bien qu'il n'y ait pas de scandale dans la maison quoique le cœur me défaille à l'idée que, tôt ou tard, le meurtrier finira par être connu. Le docteur Phetteplace ne pourra pas garder le silence longtemps.

— Non. Mais il faut qu'il soit couvert au point de vue légal. J'ai l'intention de voir Roger Parwell cette après-midi.

La vieille dame parut alarmée.

— Vous n'avez pas l'intention de dire quelque chose à l'attorney du district ?

— Pas du tout. Mon intention est de le couvrir ainsi que le docteur Phetteplace en faisant venir John Carr, shérif de Sac Prairie, et de le faire agréer comme chargé spécialement de l'enquête avec des pouvoirs illimités et toute liberté pour mener l'affaire à sa guise.

— Si Roger Parwell accepte, c'est que vous êtes un sorcier, dit aigrement la vieille dame. Il est pointilleux en matière de formalités. Il trouvera toujours dans votre coopération quelque chose à critiquer.

— Je l'obtiendrai pourtant, dit le juge.

La vieille dame sourit :

— Rien ne vous arrête, Ephraïm. Bonne chance. Si je n'avais pas peur des rhumatismes, je lèverais le bras pour vous donner ma bénédiction.

Le juge Peck se mit à rire.

Il sortit de la maison quelques minutes plus tard et se mit en devoir d'aller de State Street au Square, insoucieux des ricanelements que provoquaient, chez les étudiants de l'université, l'étrange aspect de son costume archaïque, de son vieux chapeau, de son faux-col et de son parapluie inutile en ce moment car la pluie avait cessé et le soleil brillait à travers les nuages. Il s'arrêta, un moment, au coin de la maison des Narracong, ayant vu dans la glace d'un magasin une auto devant la maison. Au bout d'un moment, il reconnut la Packard de Lovien et poursuivit sa route,

Il venait de franchir un bloc de maisons dans la direction du Capitole, avait acheté un journal et se disposait à traverser la rue quand son attention fut éveillée par le vigoureux appel d'une trompe d'automobile tandis qu'une voix sonore l'appelait :

— Juge Peck !

Il se retourna. C'était Lovien Narracong. Il sourit, abandonna son projet de traverser le square et se dirigea vers la voiture. Le chauffeur de Lovien lui était inconnu, mais il réfléchit qu'apparemment cet homme était logé quelque part en ville et certainement pas dans la maison des Narracong, car il n'y avait là que trois voitures, celle de la vieille dame, celle de Kay et une petite auto appartenant à Mordecai.

Il entra dans la voiture et Lovien donna le signal du départ. Il se tourna, alors, vers le juge Peck, les sourcils froncés, la lèvre agressive, une main relevant nerveusement sa moustache.

— Je n'ai pas l'habitude de battre les buissons, monsieur, dit-il d'une voix tonnante qui contrastait étonnamment avec sa petite taille. Je voudrais savoir ce que diable vous venez faire chez nous.

— Une invitation de votre belle-sœur, répondit doucement le juge Peck. Mais ma présence ici paraît avoir soulevé une grande émotion.

— Singulière idée de venir à un pareil moment. Mais d'un autre côté, je suppose qu'on ne peut pas empêcher Gisela d'agir à sa tête. Maintenant, qu'y a-t-il au fond ?

— Faut-il qu'il y ait quelque chose ?

— Ah ! certainement, vous vous moquez de moi, monsieur.

La voiture stoppa devant un arrêt.

— Le diable emporte les signaux lumineux, gronda le vieux gentleman. C'est une peste.

— Il y a des gens qui ont besoin de traverser, observa doucement le juge Peck.

— Certainement. Certainement. Mais il y a trop d'arrêts, pourtant. Je ne puis aller à Madison ou en revenir sans être arrêté une douzaine de fois. Probablement une conspiration de ces animaux de la Chambre de Commerce.

La voiture se remit en marche, passant de State Street au square, où le trafic, dans cette fin d'après-midi, était particulièrement intense. Il était nécessaire de ralentir l'allure.

— Vous n'avez pas l'intention de satisfaire ma curiosité, je vois, grommela Lovien... Très indiscrete, n'est-ce pas ?

Mais, en disant cela, il souriait.

— J'ose dire que vous serez fixé en temps utile.

— A propos, où voulez-vous que je vous dépose ? J'ai oublié de vous le demander, dévoré que j'étais de curiosité.

— Si votre chauffeur veut bien me déposer ici, je crois que ce sera pour le mieux.

Lovien Narracong se dressa et donna l'ordre de stopper.

S'étant rassis, il eut un regard singulier vers le juge Peck, mais il ne dit rien jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant le trottoir.

— District Attorney. Office, certainement, dit-il alors. Hum!

Le juge Peck descendit de voiture en remerciant le vieux gentleman et s'en alla. En jetant un coup d'œil en arrière, il vit Lovien Narracong qui l'observait, ses petits yeux noirs dardés sur lui et sa moustache blanche fièrement retroussée.

CHAPITRE VI

ENQUÊTE

L'obscurité enveloppait de nouveau la maison, la nuit était tombée plus tôt à cause de la pluie. Il y avait une détente chez ses occupants, maintenant que Van Vliet n'était plus au milieu d'eux, encore qu'il subsistât quelque incertitude à propos du juge Peck. Mais c'était peu de chose et la routine reprenait ses droits, chacun des Narracong rentrant dans son train ordinaire de vie maintenant que le trouble occasionné par la mort était définitivement entré dans le passé.

Le docteur Phetteplace téléphona au juge Peck à neuf heures et quart et, dix minutes après, le juge, Mrs Welply Narracong et Miss Wilberforce, ce dernier quelque peu éberlué, montaient dans la voiture à destination de Forest Hile Cemetery.

Le coroner les attendait piétinant d'impatience devant le tombeau des Narracong, ses six assistants formaient, non loin de lui, un groupe chuchotant. Le docteur Phetteplace était un petit homme rondouillard au teint hâlé. Il était vêtu avec recherche et s'était muni d'un parapluie, le temps paraissant incertain. Il avait les yeux noirs avec un regard pénétrant et portait une petite barbiche. Il eut un froid sourire d'accueil et leur souhaita brièvement le bonjour.

— Terriblement irrégulier, Ephraïm, murmura-t-il. Qui a la clé de ce monument ?

Il jeta un coup d'œil circulaire sur les arrivants.

Mrs Welply Narracong dit :

— Je l'ai apportée, docteur.

Miss Wilberforce s'avança obséquieusement, prit la clé des mains de la vieille dame et la remit au coroner. Le docteur Phetteplace s'avança vers le tombeau et ouvrit les lourdes portes. Une odeur de moisi, mêlé au parfum des fleurs fanées, se répandit dans la nuit.

L'un des jurés s'agita en disant :

— Quelqu'un arrive !

Tout le monde se retourna vers une silhouette indistincte qui s'approchait à travers les arbres et les massifs d'arbustes.

— L'entrepreneur des pompes funèbres ? suggéra le juge Peck.

— Non, dit le coroner, je me suis entendu avec lui.

— C'est une femme, dit Mrs Welply Narracong, et elle ajouta :

— Oui, c'est Kay !

C'était Kay Narracong. Elle vint à eux joyeusement, sans se soucier de leur étonnement.

— Tante Gisela, dit-elle avec un étonnement moqueur, et Miss Wilberforce.

Puis, se tournant vers le juge Peck :

— Est-ce que c'est du jeu ?

Le juge Peck regarda en souriant Mrs Welply Narracong chez qui la colère montait.

— C'est bien. Miss Narracong sait.

Le docteur Phetteplace gronda :

— Tout le monde ici a l'air de savoir, excepté moi, dit-il. Mais nous y allons porter remède.

Sa lampe électrique jeta des rayons à l'intérieur du tombeau et il s'avança dans l'ombre. Des cercueils de générations de Narracong entassés là, se dégageait une atmosphère de catacombes qui les saisit à la gorge. Le coroner trouva le cercueil de Van Vliet Narracong à sa place, brisa le sceaux et, avec l'aide de deux jurés, l'ouvrit. Van Vliet Narracong apparut. A l'entrée, Mrs Welply Narracong s'agitait, mal à l'aise.

— Il me semble qu'il vaudrait mieux faire l'enquête dehors. Après tout, il est seulement nécessaire de jeter un coup d'œil sur le corps, ne croyez-vous pas, messieurs ?

Le coroner se tourna :

— Oui, c'est mon avis.

— La blessure est à la base du crâne, dit le juge Peck. Rien n'a été dérangé et l'arme est encore dans la plaie.

— Nous allons la voir, dit le docteur Phetteplace qui déjà écartait la masse des cheveux blancs. Ah ! la voici.

Il se tourna vers les six jurés :

— Maintenant, messieurs, l'un après l'autre veuillez examiner la blessure soigneusement.

Les jurés s'avancèrent. La lumière placée à l'intérieur du cercueil projetait grotesquement son ombre sur le plafond du caveau mortuaire en même temps qu'elle donnait à leurs visages un aspect fantomatique. Un par un, et non sans répugnance, ils palpèrent l'instrument du meurtre sur la tête sans vie de Van Vliet.

Mrs Welply Narracong s'était reculée mais Kay, brûlant de curiosité, s'avança avec les jurés, regarda sans émotion le corps de son oncle et ne s'écarta pas, même quand le docteur Phetteplace la heurta sans façon au passage. Mais le coroner, sans faire attention à elle, ayant enveloppé sa main d'un mouchoir, arracha l'arme de la tête de Van Vliet Narracong. Elle n'eut, à cette vue, qu'un léger sursaut d'émotion à la surprise du coroner et à la silencieuse approbation du juge Peck.

Le cercueil refermé, scellé et remis en place, et le tombeau de nouveau verrouillé, le docteur Phetteplace ouvrit brusquement l'enquête officielle en demandant à Miss Wilberforce d'expliquer exactement ce qu'il avait vu la nuit de la mort de Van Vliet.

Miss Wilberforce s'exécuta, sans hésitation.

— Très bien, dit le coroner quand Thomas eut terminé. Vous dites que vous l'avez trouvé étendu au milieu de papiers et de documents à côté du placard. Près du mur ou plus près du milieu de la pièce ?

— Près du mur de l'est, répondit Miss Wilberforce.

— Bon. Il n'y avait près de lui rien sur quoi il aurait pu heurter ? En supposant, par exemple, qu'il ait eu une défaillance et qu'il soit tombé sur cet objet (il montrait l'arme tachée de sang et Mrs Welply Narracong frissonna un peu) aurait-il pu se l'enfoncer dans la tête et le briser ?

Miss Wilberforce secoua la tête négativement :

— Non, rien, dit-il, il n'y a pas de clou dans le mur, ni rien de semblable.

— Hum ! il faut écarter l'idée d'un accident, il me semble. Avez-vous vu quelqu'un aller dans la chambre de l'attique cette nuit ?

— Non, monsieur.

— Pas même Mr Narracong ?

— Non, monsieur. Il est resté à la réunion, pendant un certain temps, et, ensuite, est allé dans sa chambre. Après quoi, je ne l'ai pas revu jusqu'au moment où je l'ai trouvé mort.

— Parfait, Mr Scattersall. Vous pouvez vous retirer. Mrs Narracong, s'il vous plaît ?

Mrs Welply Narracong s'avança et prit la place du butler.

— C'est Thomas Scattersall qui vous a appris la mort de votre frère ?

— Oui, vers onze heures quarante-cinq, cette nuit.

— C'était la nuit de mardi quatre juin ?

— Oui.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Je suis allée voir ce qui en était. Ayant trouvé Van Vliet mort, comme l'avait dit Thomas, j'appelai Michaël et Lovien pour le porter dans sa chambre. Je fis venir, ensuite, le docteur Pickerling qui diagnostiqua que la mort était due à une crise cardiaque.

— Il souffrait du cœur ?

— Oui. Angine de poitrine, je crois.

— Avait-il eu une crise déjà ?

— Oui, mais rien de grave. Il avait seulement besoin de ménagements.

— De sorte que le diagnostic du docteur Pickerling avait une base.

— Je le crois, oui.

— Le moment du décès a été fixé une heure avant la découverte du corps, ce qui a été aussi mon avis. Cela place la mort à environ dix heures et demie ou dix heures trois quarts, soit en gros entre dix heures et demie et onze heures. A-t-on cherché à reconstituer l'emploi du temps du défunt depuis qu'il avait quitté la réunion ?

— Cela est entre les mains du juge Peck.

— Bon.

Le docteur Phetteplace n'insista pas davantage et n'appela pas le juge Peck.

Il souleva l'arme du meurtre enveloppée dans son mouchoir et l'examina.

— Quelqu'un peut-il me dire ce que c'est ? demanda-t-il.

— Cela a l'air du bout d'une alène de cordonnier, dit le juge.

— En effet, dit le coroner. Il apparaît qu'elle aura été projetée avec force pour pénétrer dans le crâne et, ensuite, sectionnée. Le fait qu'elle était sous la peau et dans la blessure ne permettait pas de la découvrir et le sang ne pouvait couler parce que la blessure se trouvait hermétiquement fermée.

— C'est évident, dit le juge.

— C'est tout ce que nous pouvons faire, je crois, conclut alors le docteur Phetteplace.

Il se tourna vers les jurés :

— Messieurs, je ne pense pas que votre verdict puisse faire question, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas, répondit le chef du jury.

— Mort par les mains d'une ou plusieurs personnes, dit le docteur Phetteplace. Il n'y a pas d'opposition ?

— Aucune.

— Alors, vous pouvez vous retirer, messieurs. Je vous demande d'observer le plus parfait silence jusqu'à ce que vous soyez appelés officiellement à le rompre.

Les jurés revinrent à leurs voitures et le docteur Phetteplace tendit l'arme du meurtre au juge :

— Voulez-vous la prendre, Ephraïm ?

— Si je puis emprunter votre mouchoir, oui.

— Inutile de salir un des vôtres, dit le coroner. Oui, prenez le mien.

Mrs Welply Narracong s'en retourna vers sa voiture, escortée respectueusement par Miss Wilberforce. Kay Narracong resta à côté du juge Peck.

— A propos, Ephraïm, j'espère que vous me couvrirez du côté de Farwell, dit le docteur Phetteplace.

— Oui, j'ai appelé un des hommes de Mayer, de Sace Country, et je le ferai assermenter comme assistant spécial de Farwell, ce matin. Cela couvrira mes démarches.

Le docteur Phetteplace approuva :

— Oui. Maintenant, je vais faire un petit somme. Dieu sait si j'en ai besoin. J'ai passé la moitié de la nuit dernière pour un constat de suicide. Pourquoi diable les gens ne se tuent-ils pas de jour et non de nuit à toutes les heures ? C'est absurde.

Il ramassa une petite valise dont il n'avait pas eu l'occasion de se servir et fila rapidement.

— Je n'en puis plus, dit-il. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Phetteplace, dit le juge.

Kay se tenait toujours à son côté.

— Eh bien, lui dit-il, vous savez maintenant ce que votre tante savait hier.

Elle fit signe que oui tandis qu'un léger pli se creusait sur son front.

— Oui, je le suppose. Tout le temps, j'ai pensé à cette alène de cordonnier. Vous comprenez, il y a une boutique de cordonnier tout près de la maison. N'est-ce pas une coïncidence intéressante ?

— Peut-être, dit le juge Peck. Si la supposition est exacte, nous pourrions suivre une piste. Mais, à tout prendre, nous n'en sommes pas certains. Il y a apparence, je l'admets, mais ce n'est pas démontré.

— Non et j'y ai pensé. Mais c'est toujours un point à étudier et une présomption vaut mieux que rien, n'est-ce pas ?

— Cela vaudrait mieux en effet, répliqua-t-il en souriant. Maintenant, retournons, votre tante attend.

— Voulez-vous que je vous ramène avec moi ?

— Au risque de me casser le cou ? Un accident viendrait trop à propos si, tout compte fait, vous étiez l'auteur du crime, dit-il malicieusement.

— J'avoue n'y avoir pas pensé, mais c'est une idée.

— Non, décidément, merci, ma chère amie, mais je crois que votre tante n'aimerait pas du tout cela.

Elle rit et tous deux se dirigèrent vers la limousine où Guilder attendait avec la vieille dame et Thomas dans le tonneau. Le juge Peck monta et Kay Narracong gagna sa propre voiture.

— Maintenant, voilà ces formalités terminées, dit la vieille dame. Qu'est-ce que Kay venait faire ici ?

— Elle était curieuse de savoir ce qui se passait, sans aucun doute.

— Elle était au courant de l'enquête ?

— C'est peu probable. Elle nous a suivis tout simplement.

— Quelle imprudence !

— J'incline à penser qu'elle peut m'aider dans mes recherches.

Mrs Welply Narracong leva les yeux au ciel et regarda le juge Peck d'un air de compassion amusé.

L'auto sortit du cimetière et se dirigea vers la ville, passant d'abord par l'avenue, ensuite par Park Street pour aboutir finalement à State Street sous la conduite impeccable de Guilder. Un feu de joie devant l'université l'obligea à manœuvrer avec une extrême prudence au milieu de la foule compacte des étudiants qui avaient envahi la rue mais, à la fin, ils arrivèrent devant la maison. Les lumières étaient allumées et le porche éclairé. Kay les avait précédés car son auto stationnait devant la maison.

Miss Wilberforce descendit avec une hâte plutôt indécente, trouvant que sa place n'aurait pas dû être dans le tonneau mais sur le siège à côté de Guilder, tandis que celui-ci préférerait être seul au volant.

Kay les accueillit à la porte.

— Je crois que votre homme est arrivé, dit-elle au juge.

— Ah ! Carr ? Où est-il ?

Le député-sheriff, John Carr, l'œil vif, l'air ouvert, était commodément étendu dans un fauteuil à côté de la lampe à pied du salon ; son épaisse chevelure noire était noyée dans l'ombre tandis que la lumière voilée descendant de la lampe faisait ressortir la blancheur de ses mains fines et nerveuses.

— Hello, juge, dit-il en faisant le geste de se lever.

Le juge Peck l'arrêta et s'installa lui-même sur une chaise à son côté.

— Soyons sur nos gardes, dit le juge, il est possible que quel-qu'un nous écoute.

— De quoi s'agit-il ?

Le juge Peck sortit de sa poche le morceau d'alène brisé et le montra à Carr.

— Voici l'instrument du crime. Enfoncé dans le crâne si adroitement qu'il n'a été découvert que par un pur hasard.

— Qu'est-ce que c'est ? On dirait une alène de cordonnier.

— Oui, c'est ce que nous pensons. La lame a trois pouces de long. En supposant qu'elle en ait eu quatre, il était possible de la couper et de l'enfoncer de telle sorte qu'elle bouchât complètement la petite blessure ne fût pas remarquée. Voici la situation.

Il fit à Carr un bref résumé de ce qu'il savait.

— Pourquoi m'a-t-on appelé ? demanda carrément le député-sheriff.

— J'ai besoin de vous. Toute cette enquête est menée secrètement en dehors du District Attorney Office. Je me suis entendu avec Farwell pour vous faire assermenter comme assistant spécial et vous donner carte blanche pour agir à votre guise. Théoriquement, je serai sous vos ordres.

Carr hocha la tête pensivement :

— Quand verrai-je Farwell ?

— Nous irons le voir incessamment. Il est juste dix heures.

— Okay. Et où me tiendrai-je ?

— Vous trouverez à louer une chambre, à quelque distance d'ici, dans la rue ou du côté de North Frances. Je voudrais que vous soyez aussi près que possible et inaperçu. Il peut être nécessaire de faire un peu de filature à l'ancienne. Par exemple, je voudrais bien savoir exactement ce que c'est que le petit homme barbu qui a arrêté Mordecai la nuit dernière.

— Je vois.

— Vous connaissez la situation à présent. Qu'en pensez-vous ?

— Il y a trop de suspects pour mon goût, dit Carr aussitôt.

— Certains sont faciles à éliminer, répliqua le juge. Mais tant que nous ne connaissons pas le mobile du crime, nous serons accrochés. Les suspects se partagent naturellement en deux groupes, les invités à la réunion et ceux qui vivent sous ce toit, ces derniers étant logiquement plus suspects. Pour le moment, impossible d'aller plus loin.

— Et la jeune personne qui a hérité du défunt ?

— Vous venez de la voir. Elle s'est offerte pour m'assister.

Carr fit claquer sa langue.

Le juge Peck sourit.

— Venez, nous allons prendre une voiture et nous rendre chez Farwell.

CHAPITRE VII

INTERMÈDE NOCTURNE

Les murs entourant la résidence des Narracong avaient beau être invisibles la nuit, ils n'en séparaient pas moins définitivement la vieille maison et ses alentours de la rue et de son agitation au nord et au sud, tandis qu'à l'est et à l'ouest, ils l'isolaient des grands bâtiments commerciaux. Ils s'élevaient comme une barrière de verre, invisibles, formant un bouclier contre le monde extérieur. L'éclairage de la rue ne pénétrait pas dans cette obscurité à part une touche de lumière jaunâtre par-ci par-là et c'était seulement par clair de lune qu'on pouvait distinguer le sommet de la toiture.

Cette nuit-là, à deux heures, State Street était tranquille à part, de temps en temps, le roulement d'un taxi ou d'un autobus attardé. Il n'y avait aucun passant, pas même le vieil original qui passait ses nuits à examiner une boutique après l'autre en recommençant perpétuellement le trajet du bout de la rue au square. La nuit était claire, les étoiles brillaient et une lune couleur de cire répandait une pâle lueur qui se perdait dans le halo de lumière qui émanait de l'éclairage nocturne de la ville.

Près de là, à Frances Street, Carr dormait d'un sommeil agité.

Dans la maison des Narracong, toute l'agitation du jour était tombée. Par cette nuit de juin, l'étrange vieille maison où ne régnait plus la troublante atmosphère de la mort, était silencieuse, fermée au monde. Le sommeil planait lourdement sur elle, mais il y avait quelqu'un dans la maison qui ne dormait pas.

Michaël Narracong était couché en proie à l'insomnie et une kyrielle de noms défilaient dans son esprit. La faute en était au juge Peck; il avait demandé à Gisela d'établir le degré de parenté de tous les hôtes de la maison et lui-même avait passé une heure à étudier un arbre généalogique avant que le sommeil le gagnât. Mais cette circonstance avait frappé l'esprit de Michaël qui était envahi par ses souvenirs de famille et cherchait vainement le sommeil.

Il était couché dans l'obscurité sans autre bruit que le tic tac d'une horloge et, venant du dehors, le cri strident des grillons. Successivement, défilaient dans sa mémoire son grand-père, le vieux patriarche sévère Pieter van Daam Narracong avec sa grand'mère Marsala et leurs deux enfants : van Daamen, son propre père, et Hendrick, son oncle, ses frères aujourd'hui défunts,

sans enfants, et Holman Day, père de Floy, beau-père de Mor-decai. Puis, venaient des cousins : Gisela qui avait épousé Welply, Van Vliet qui était resté célibataire et Lucas le père de Kay mort depuis longtemps. La fortune des Narracong venait d'une importante affaire de bois de charpente et également d'exploitations ferroviaires.

Quoique calme et pondéré de nature, Michaël se trouvait sous le coup d'une excitation particulière, quelque chose comme le pressentiment d'un danger. Cette impression lui était venue à la suite de la mort de Van Vliet et du doute qui s'était élevé dans son esprit à son sujet, doute promptement transformé en certitude. S'il y avait eu meurtre, il fallait qu'il y eût un meurtrier dans le cercle de ses connaissances. Cette pensée n'avait rien d'agréable. Il ne pouvait s'empêcher de se demander comment Van Daanem Narracong aurait pris la chose. Aurait-il subrepticement fermé sa porte à clef cette nuit ? Serait-il resté à réfléchir ou plutôt à s'inquiéter ?

Peut-être, non. Michaël Narracong évoquait, l'un après l'autre, ses ancêtres du fond de sa mémoire. Si Van Vliet avait été assassiné, pourquoi ? Et par qui ? Il ne doutait pas que le juge Peck ne se posât les mêmes questions. Il ne pouvait que faire des suppositions quant au résultat qu'il pouvait avoir obtenu. La brune Kay pourrait lui dire, demain matin, à lui, Michaël, de quelle façon Van Vliet était mort car elle avait certainement été avec le juge et celui-ci avec le docteur Phetteplace. En effet, c'était bien la voix impatiente du coroner qu'il avait entendue au téléphone demandant si le juge et Mrs Welply Narracong s'étaient mis en route.

Il se tourna et se retourna sur son lit, au milieu de l'obscurité. Il se mit à faire le compte de la fortune des Narracong. Trente-cinq millions amassés par le vieux Pieter et, après lui, par Van Daamen et Henrich et divisée également entre sept. Une bonne partie se trouvait maintenant perdue, mais il restait encore une somme substantielle. Il se retraçait les phases de cette décadence.

Holman avait été le premier à en perdre une partie et justement dans les chemins de fer et les mines. Il y avait de l'ironie dans ce retournement du sort puisque c'était dans cette même branche que leur fortune était née. Lovien avait fait de mauvais placements immobiliers et spéculé, encore plus mal à propos, sur les valeurs sud-américaines. Il devait lui rester une centaine de mille de dollars, estima Michaël. Quant à Lucas, à sa mort, il avait laissé à peu près la même somme à sa fille.

Van Vliet avait dissipé trois millions sur quatre. Gisela et Welply avaient prospéré : la fortune de Gisela devait se chiffrer par six ou huit millions. Lui-même avait été plus favorisé que la

plupart des autres — était-ce un effet de la frugalité (on lui avait souvent vanté la frugalité de sa mère) — il avait encore près de trois millions, sans compter sa maison dans le Wisconsin et ses propriétés de Virginie.

Une demie sonna à l'horloge de la maison et l'écho s'en prolongea dans le silence. Michaël Narracong resta un moment à se demander si c'était la demie de deux heures ou trois heures. Mais il comprit, au bout d'un moment, qu'il était plus tôt. Il revint alors aux Narracong. Mais, à ce moment, un autre bruit frappa ses oreilles.

Il écouta.

C'était, à ne pas s'y tromper, le bruit des pas de quelqu'un marchant avec précaution dans le hall. Tout de suite alerté, Michaël se leva silencieusement et s'enveloppa de sa robe de chambre, pensant, au premier moment, qu'il s'agissait certainement d'une escapade de Miss Wilberforce, Mais, à mi-chemin de la porte, il hésita. Thomas n'aurait pas été si discret. Et, à ce moment, il entendit que les pas s'arrêtaient tout à coup presque devant sa porte. Lui-même demeura immobile, retenant sa respiration, de peur de se trahir et resta aux aguets.

Il lui sembla qu'il attendait une éternité. L'obscurité de la chambre l'enveloppait, il sentait sur ses jambes nues la fraîcheur de l'air humide depuis les dernières pluies et qui entrait par sa fenêtre entr'ouverte. Par instant, lui parvenait le cri strident des grillons et le faible tic tac de l'horloge, puis le silence de la nuit retombait.

Il y eut un faible mouvement derrière la porte. Michaël était sur le point de s'élancer, une main sur le loquet, quand ce loquet se mit à tourner doucement. Un instant, Michaël se sentit glacé de terreur avant de se rappeler qu'il avait fermé la porte à clef. Il ressentit, d'abord, à cette idée, un immense soulagement, puis, inexplicablement, la vague de terreur l'envahit de nouveau.

Et, soudain, la cause cachée de cette terreur surgit du fond de sa mémoire : ce bref entretien avec Van Vliet l'après-midi qui avait précédé sa mort.

A ce moment, Van Vliet l'avait regardé d'une façon si bizarre qu'il n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— Qu'y a-t-il ? Vous me regardez comme si j'étais un cadavre.

Van Vliet avait hoché la tête avec un sourire sardonique et une lueur mauvaise dans les yeux, en sorte qu'il était difficile de comprendre la portée qu'il donnait à ses paroles. Et il avait dit :

— Si vous ne l'êtes pas encore, vous pourriez l'être bientôt.

Maintenant, au milieu de la nuit, cette obscure prophétie venait de surgir subitement dans sa mémoire. Devant ses yeux, le loquet tourna encore dans un sens et dans l'autre et on appuya douce-

ment sur la porte. Un peu de moiteur vint aux tempes de Michaël et il attendit.

Il sentit, plutôt qu'il ne perçut, la disparition du mystérieux visiteur. En une seconde, il s'était évanoui, un léger bruit trahissant sa fuite et puis, plus rien. Alors, il entendit le bruit d'une porte qu'on ouvrait avec précaution et il comprit que quelqu'un avait également entendu et cherchait à se rendre compte. Il alluma l'électricité et ouvrit la porte.

Il regarda dans le hall, non sans émotion, et vit le juge Peck debout devant la porte éclairée d'une chambre.

— Ce n'était pas vous qui étiez dans le hall ? demanda-t-il.

Le juge Peck hocha la tête.

— Non. Et pas vous non plus certainement. Et je ne puis croire que ce soit Thomas.

— Ce n'était pas Thomas, dit Michaël. Pouvez-vous venir dans ma chambre ?

Le juge Peck ferma sa porte derrière lui et traversa le hall.

— Je ne dors jamais que d'un œil et d'une oreille, expliqua-t-il. J'ai entendu marcher, je me suis éveillé et j'ai entendu des pas à nouveau. Mais, probablement, j'avais dû faire du bruit, moi aussi, car l'inconnu a pris peur et a disparu.

— Je le crois, dit Michaël.

Il avait fermé et verrouillé la porte derrière lui et il était maintenant dans sa chambre en compagnie de cet étrange vieil homme aux yeux opaques, si calme mais si fort.

— Où était-il quand vous l'avez entendu ?

— Il essayait d'ouvrir ma porte.

Le juge eut une moue de surprise. Il demanda :

— Pourquoi ? En avez-vous idée ?

Michaël haussa les épaules :

— Non, je n'ai rien de précieux sur moi, je suis un homme simple. Une montre, peut-être, pas autre chose, et quelque argent de poche. Mais personne dans cette maison...

— C'est une maison pleine de paradoxes, dit le juge en souriant.

Michaël s'assit sur le bord de son lit et le juge, en face, dans un fauteuil.

— Je n'ai pas pu trouver le sommeil cette nuit, dit Michaël, à cause d'un certain mot que Van Vliet me dit le jour de sa mort.

— Et ce mot ?

Michaël le lui répéta.

— Qu'est-ce que cela signifiait ? demanda le juge Peck.

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas prêté attention sur le moment. Mais, maintenant, il m'est revenu à cause de sa mort certainement. A-t-il été tué, vraiment ?

Le juge Peck le regarda :

— Tôt au tard, vous l'auriez su. Qu'en pensez-vous ?

Michaël eut un geste de découragement.

— Je ne puis rien en penser. Après ce qu'il m'a dit, j'ai peur de penser.

— N'y pensez plus, dit le juge. C'est, pour le moins, obscur et peut-être cela ne signifiait rien.

— Peut-être.

Il regarda la pendule et dit :

— Cette nuit me paraît longue, plus longue encore que celles où nous gardions le corps à la maison et elles l'étaient passablement.

Il jeta un regard pénétrant sur le juge et mis décidément en confiance il demanda :

— Jouez-vous aux échecs ?

— Oui, à l'occasion.

— Pourriez-vous me consacrer une heure ou deux ? demanda Michaël. Je suis trop énervé pour dormir.

— Je serai charmé de faire une partie, dit le juge. Il y a longtemps que je n'ai pas joué.

— Il n'y a rien de tel pour remettre l'esprit d'aplomb, dit Michaël.

Il approcha une table à jeu en marqueterie et sortit d'un tiroir une boîte contenant les pièces d'un échiquier sculptées en ivoire et en ébène. Il les mit en place soigneusement, avec des gestes caressants, comme si c'étaient des choses vivantes.

— Voulez-vous prendre les noirs ou les blancs ? demanda-t-il.

— Toujours les noirs, répondit le juge, les blancs ayant droit au premier coup me laissent toujours sur la défensive.

Michaël eut un sourire :

— Mais la défense peut passer facilement à l'attaque, n'est-ce pas ?

Michaël commença.

— Ruy Lopez, dit le juge Peck.

— Je vous demande pardon pour la banalité de l'attaque, dit Michaël, c'est celle que je préfère.

— Vous n'essayez pas le gambil de la tour ? demanda le juge Peck. Et, sur la réponse négative :

— J'ai un ami, à Sac Prairie, qui persiste à l'employer souvent. Chaque fois, il perd la partie.

Ils jouèrent un moment en silence. Tout d'un coup, le juge Peck, se détournant un instant de la partie pour suivre une pensée intérieure, fit cette observation :

— Mais si ces mots vous ont frappé à ce point, il doit y avoir une raison ?

Michaël réfléchit à son tour sans répondre, mais, quand il eut déplacé sa pièce, il dit :

— Oui. Van Vliet me dit cela et il est mort cette nuit même. Pourquoi a-t-il prononcé cette phrase ? Cela ne lui ressemble pas ; s'il avait dit que je serais gratifié du repos éternel ou quelque chose de semblable, je l'aurais compris venant de lui. Il a dit cela, tout d'un coup, sans que je puisse voir par quelle association d'idées. Et, là-dessus, il meurt. Si réellement sa mort n'est pas naturelle, qu'est-ce qui l'a provoquée ? Le sens de ces mots n'était-il pas celui-ci : « Je sais quelque chose que vous ne savez pas et votre ignorance peut être la cause de votre mort ? » Toute son attitude disait cela. C'était l'essence de ses paroles.

Le juge Peck allongea ses jambes et regarda pensivement Michaël Narracong.

— Il y a là quelque chose. J'y penserai. Il n'est pas impossible que ce soit précisément cette chose qu'il savait qui ait été la cause de sa mort.

— C'est bien ce que je suppose, dit Michaël, mais sans pouvoir trouver le mot de l'énigme.

Ils revinrent au jeu et le juge Peck perdit le fou du roi contre le cavalier de la reine de Michaël. Pour un moment, il s'appliqua à son jeu, mais ses pensées étaient ailleurs et il reprit bientôt :

— Je crois que je possède bien la géographie de cette étrange maison, mais je ne sais pas si quelqu'un occupe la petite chambre à l'extrémité du hall. Est-ce une chambre à coucher ?

Michaël leva les yeux :

— Non, nous l'appelons la chambre close.

— Elle est fermée à clef, alors ?

— La plupart du temps, oui. On s'en sert comme d'un débarras. C'était du moins ainsi lors de mon dernier séjour.

— Vous ne résidez pas ici de façon permanente ?

— Non, ni Lovien non plus, d'ailleurs, mais, de temps en temps, nous nous réunissons. Vieille habitude de famille. J'habite en Virginie, Lovien dans le Michigan. Même Kay a un appartement quelque part à Madison où elle travaille.

— Elle travaille ?

— Elle écrit. Il y a un article d'elle dans le dernier numéro d'*American Home*. Je me suis souvent demandé si elle était capable de mettre en pratique ce qu'elle enseigne. Certains de ces professeurs de cuisine, de couture, etc., sont absolument parfaits en théorie, mais ne valent pas un grain de sel dans la pratique.

— Elle me semble une personne capable.

— Elle l'est, en effet.

— Mais si c'est un embarras, qu'est-ce qu'on y entrepose ? demanda le juge, revenant à la chambre du bout du hall.

— Oh ! un tas de choses. Gissy a l'habitude de conserver toutes sortes d'objets qui ont pour elle une valeur sentimentale. Mais, moi-même, je me suis laissé aller y déposer certaines choses.

— J'aimerais y jeter un coup d'œil. Pourriez-vous mettre la main sur la clef ?

— Non, dit en riant Michaël. Mais la première clef venue est bonne pour cette porte. Et je crois que vous pourrez bientôt satisfaire votre curiosité car vous êtes en train de perdre votre reine.

La reine prise, comme l'avait annoncé Michaël, le juge Peck étudia le jeu, se rendit compte du désavantage de sa position et renonça. Il regarda la pendule et constata qu'une heure était passée. Les aiguilles marquaient près de quatre heures.

Michaël remit les échecs dans la boîte, la boîte dans le tiroir et la table à sa place. Puis, il s'adressa au juge Peck :

— Allons-nous voir la chambre ? proposa-t-il.

— Si vous voulez bien.

Michaël Narracong se dirigea vers la chambre dont il ouvrit facilement la porte. Il tourna le commutateur et ils purent contempler un tas d'objets hétéroclites, chaises, malles, valises, cartons et même une tête de daim empaillée. Le juge Peck vit tout cela d'un coup d'œil, mais son regard se posa sur le plancher de la chambre et s'y arrêta.

— Ah ! dit-il doucement. Apparemment, je ne suis pas seul à avoir eu cette idée.

La poussière, si faible qu'elle fût, portait la trace évidente de pas.

Le juge Peck se mit à genoux sans souci de son vêtement de nuit et examina soigneusement les légères empreintes. Il se tourna et fit un signe d'intelligence à Michaël qui le regardait faire avec intérêt.

— Cela ne date pas de loin. De la nuit dernière.

— Est-ce que Thomas ne se promenait pas cette nuit ?

— Mais pas ici, sûrement.

— Peut-être, non. Mais c'est chose bien connue qu'il circule un peu partout à la grande horreur de Gisela.

— Mais, certainement, ces empreintes ne sont pas de lui, parce que ses pas seraient irréguliers et sans but. Or, ceux-là ne sont pas sans but. Voyez, on s'est arrêté là pour délibérer et on est allé à cette petite malle, ici, voyez-vous ? Et, tenez, on a fracturé les serrures.

Il désignait l'objet du doigt.

— Par le ciel, s'écria Michaël. Mais c'est *ma* malle.

— Coïncidence ! Et qu'y a-t-il dedans, ou que devrait-il y avoir ?

— Rien d'important, dit Michaël, et, s'avancant, il se pencha pour ouvrir la malle. Seulement des papiers et quelques objets.

— Ah ! s'exclama vivement le juge Peck. C'est la seconde fois qu'il est question de papiers. Au moment de sa mort, Van Vliet était en train d'examiner des papiers.

— Oui, dit négligemment Michaël.

Il fouillait l'intérieur de la malle.

— Manque-t-il quelque chose ? demanda le juge en s'approchant de lui.

— Un moment. Laissez-moi voir. Voici ma correspondance au sujet du puits de Tarkley. Ici, un récit de voyage de Welply en Europe. Il y a beaucoup de lettres, vous voyez. Ah ! oui, voici le dossier de ma maison de Virginie et ici un petit paquet de lettres de mon père. Non, je ne crois pas — mais, attendez ! — oui, il y a un paquet qui a disparu.

— Lequel ? Je suppose que c'étaient des lettres aussi.

Michaël hocha la tête pensivement.

— Oui, mais sans signification. Tout juste un paquet de lettres de différentes personnes.

— De qui ?

Michaël eut un geste d'insouciance.

— Oh ! de Gissy en Europe. De Van Vliet. Quelques-unes de Lucas et un certain nombre de mon frère Holman, le père de Floy.

Le juge Peck fronça les sourcils. Il s'assit sur une malle à côté, laissant errer son regard sur le monceau de papier et de lettres entassés dans la malle de Michaël.

— Des lettres ! répéta-t-il d'un ton méditatif. Si nous pouvions savoir ce qu'elles contenaient.

— Mais rien, dit vivement Michaël, rien que de très banal, je puis vous l'assurer. Les étapes d'un voyage en Europe. La naissance de la fille d'Holman. Les pertes de Lucas sur le marché. Le crack d'Holman et ses malheureuses spéculations sur le pétrole.

— Pourtant, c'est étrange, dit le juge. C'est plus qu'un hasard puisque la chose s'est répétée. Si ce n'était pas que Van Vliet a été tué au milieu de ses papiers, j'en jugerais autrement.

Michaël referma la malle, grondant contre le vandalisme et se redressa.

— Mais, dans cette correspondance, ne se trouvait-il pas un détail connu seulement de Van Vliet et de vous ? insista le juge.

Il parlait d'une voix très basse, maintenant qu'ils avaient fermé la porte et se trouvaient dans le hall.

— Oh ! des masses de choses, oui, dit Michaël, étonné. Mais rien, je vous le répète, qui ait de l'intérêt pour personne, rien

d'important, aucune information confidentielle... Non, non, ajouta-t-il en hochant la tête. Je n'y comprends rien.

— Bien, laissons cela pour le moment et venons à autre chose, dit le juge Peck en s'arrêtant avec Michaël à la porte de celui-ci. Voulez-vous me dire si, en cherchant au fond de votre mémoire, vous trouvez une signification quelconque attachée à une marque en forme de fraise ?

— Une marque en forme de fraise ? répéta Michaël. Attendez... mais oui. Il doit s'agir de Floy. Elle était née avec une marque semblable sur le dos, à gauche, je crois. Assez grande et tout à fait la forme d'une fraise. Je me rappelle la description amusante que son père m'en avait faite.

— Vous étiez là à ce moment ?

— A Montana ? Pas du tout ! Il me l'avait écrit.

— Et il a dû l'écrire à Van Vliet aussi ?

— Oui, c'est probable.

Un bref sourire passa sur les lèvres du juge Peck.

— Bonne nuit, Michaël, dit-il.

Michaël Narracong s'assura qu'il avait regagné sa chambre avant de rentrer dans la sienne. Il verrouilla sa porte, plaça une chaise derrière pour plus de sûreté et se remit au lit où le sommeil le gagna, enfin, au moment où l'aurore commençait à poindre à l'horizon.

CHAPITRE VIII

LUNCH AVEC LE DOCTEUR METZER

De bon matin, vers sept heures, le juge Peck frappa à la porte de Kay Narracong. Il pensait l'éveiller, mais non, elle ne dormait pas, car elle répondit tout de suite :

— Qui est là ?

— Le juge Peck. Je suis sur le point de sortir et je voudrais vous voir d'abord — si vous êtes toujours disposée à travailler avec moi.

— Mais, certainement. Entrez donc.

Il ouvrit la porte et la trouva assise dans son lit, un magazine et un papier devant elle, un crayon à la main, ne songeant pas à s'excuser du négligé de sa toilette de nuit.

— Enfant sans vergogne, dit le juge Peck, un peu pris au dépourvu.

— Homme à préjugés, répondit-elle en lui montrant une chaise.

Entre partenaires, nous n'avons pas le temps d'instituer un débat sur les convenances. Venez au fait, monsieur. Qu'y a-t-il ?

— Je me suis pris d'intérêt pour votre cousine Floy.

— Honte à vos cheveux gris. Qu'y a-t-il à son sujet ?

— Elle a une marque de naissance m'a-t-on dit sur le dos, à gauche. Cela ressemble à une fraise assez grande... Je voudrais que vous puissiez vérifier et me rendre compte.

Elle le regarda un moment interloquée.

— Etes-vous sérieux ? demanda-t-elle.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Elle fronça les sourcils et devint songeuse.

— En dépit de ses habitudes dissipées, comme dit tante Gisela, elle est réellement réservée. Je n'ai jamais eu l'occasion de la voir décolletée si bas, je l'avoue. Mais une marque en forme de fraise ? Qui vous en a parlé ?

— Votre oncle Michaël. Et feu votre oncle Van Vliet avait griffonné un mot à ce sujet sur un livre qu'il lisait au moment de sa mort.

— Bien. Je ferai de mon mieux. Mais vous ne comptez pas, j'espère, que j'usurai de violence ?

— Je crois que je puis vous en dispenser, dit le juge Peck en souriant.

— Mais dites-moi, est-ce vraiment indispensable ?

— Je ne puis vous l'affirmer. C'est un rien, pour être franc. En commençant, nous devons nous accrocher à des riens, ma chère amie.

— Très bien. C'est une mission.

— Je compte sur vous, dit le juge en se levant.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous allez faire de votre côté ?

— J'ai diverses petites choses à mettre au point ce matin, rien de particulièrement important. A midi, je dois aller dîner avec le docteur Metzger au club de l'Université.

Il sortit, tandis que Kay le considérait d'un regard un peu étonné. En bas, Mrs Hentson avait préparé un breakfast pour lui, non pas dans la cuisine comme il le lui avait demandé, mais à la salle à manger où elle l'attendait.

Au milieu de son repas, le juge Peck appela Miss Wilberforce qui paraissait, ce matin-là, plus déprimé que de coutume. Thomas s'approcha docilement.

— Y a-t-il quelqu'un ici, à part vous, qui soit sujet à se promener la nuit ?

— Il n'y a que moi, répondit piteusement Thomas.

— Mais j'ai entendu quelqu'un la nuit dernière. Ce n'était pas vous ?

— Non.

— Quelqu'un est-il entré récemment dans la chambre close ?

— Pas à ma connaissance.

— Bon. C'est tout, Thomas.

Miss Wilberforce se retira. Le juge Peck termina son déjeuner et sortit. Dans l'agréable fraîcheur du matin, il alla jusqu'au logement de Carr qu'il trouva lui aussi à table.

— Tenez-moi compagnie, juge, dit Carr. Du jambon aux fraises.

— Merci, je viens de déjeuner.

— Quel est le programme de la journée ?

— Je voudrais que vous preniez Mordecai en filature, si possible.

— Ce ne sera pas difficile, dit Carr. Je puis ne pas regarder à la dépense, je suppose ?

— Certainement, non.

— Et que faut-il observer ?

— Le petit homme barbu qu'avait remarqué Mrs. Welply Narracong l'autre nuit.

— Il y a des centaines de petits hommes barbus, dit Carr. Je ne puis pas courir après tous et leur demander leur identité. N'y a-t-il pas d'autre indice ?

— Non, malheureusement, dit le juge Peck. Mais tout petit homme barbu est suspect s'il entre en contact avec Mordecai. Il y a des chances pour que ce soit celui que nous cherchons.

— Et pourquoi tenez-vous à le découvrir ?

— Pour savoir si Mordecai jouait comme il le prétend ou s'il y a autre chose. Il n'a pas beaucoup d'argent et il est bien trop avisé pour perdre ce qu'il a, ou pour risquer de le perdre.

— Je vois.

— Pour le moment, il ne doit pas être levé et ne le sera peut-être pas d'ici quelques heures puisqu'il s'est couché tard. Mais on peut facilement surveiller la maison d'ici, ainsi que le garage au rez-de-chaussée.

Carr réfléchit :

— Le mieux serait de louer un taxi et de me mettre en observation pour le cas où il se déciderait à user de sa voiture.

— Oui. C'est une bonne idée.

— Okay. Je collerai à lui comme une sangsue.

— S'il téléphone, s'il met une lettre à la poste, s'il parle à quelqu'un, prenez-en note.

Le juge Peck le quitta pour aller, par State Street, au square voir l'attorney et demandait à Farwell de se tenir prêt à répondre.

Pendant ce temps, la demeure des Narracong commençait à s'éveiller et à reprendre son mouvement journalier. Miss Wilberforce recouvrait, à la lumière du jour, sa dignité compromise pendant la nuit, Mrs. Hutson commençait la tâche quotidienne d'élaborer le menu et de téléphoner aux fournisseurs. Guilden

était déjà attelé au nettoyage de la voiture de Mrs Welply Narracong.

Mrs Welply Narracong, elle-même, était levée. Dans la salle à manger, en train de prendre son breakfast, elle se demandait ce qui avait bien pu inciter le juge Peck à sortir de si bonne heure. Elle s'inquiétait aussi du député-sherif et ne pouvait chasser de sa pensée l'image du meurtrier de Van Vliet. Une alène de cordonnier ! Cette idée n'avait rien d'agréable : un assassin (homme ou femme) surprenant Van Vliet par derrière et l'étendant raide mort dans une chambre de la vieille maison, tandis que les échos de la fête montaient gaiement du rez-de-chaussée. Elle envisageait toutes les hypothèses possibles et se heurtait, avec dépit, à la même énigme persistante : le manque de motifs. Que Kay ait tué pour hériter d'un million n'avait pas de sens commun car Kay n'avait pas besoin d'argent ; elle-même lui aurait donné un million si elle le lui avait demandé et elle le savait.

Ayant terminé son breakfast, elle passa dans le salon où son attention fut attirée par une fougère dont les feuilles s'étaient soudainement flétries. Etonnée, elle se demandait ce qui pouvait en être cause. Mais elle n'eut pas à chercher longtemps car un relent d'alcool s'exhalait de la plante. Quelqu'un, l'autre nuit, avait versé de la vodka dans le vase au lieu de la boire. Elle pensa, d'abord, à Drogeur mais elle se souvint qu'il avait refusé brusquement un second verre après avoir seulement tâté du premier pour la forme. En regardant mieux, il lui parut qu'il avait certainement fallu plus d'un verre de vodka pour tuer la plante car elle était mourante... Plus d'une personne avait dû avoir la même idée. Elle soupira et se dit qu'il fallait bien tolérer des choses semblables.

Kay, descendue pour le breakfast, aperçut sa tante et l'appela :

— Venez vous asseoir avec moi, tante Gisela.

Mrs Welply Narracong revint à la salle à manger.

— Pourquoi cet air de résignation sur votre visage ? demanda

Kay.

— Ah ! Un de vos bons amis a versé de la vodka dans mes fougères et il y en a une qui est en train de périr.

— Oh ! quelle honte ! Je ne puis concevoir que personne se soit permis pareille chose. C'est inconcevable.

— Peut-être bien, mais c'est un fait. Respirez ces relents d'alcool ! C'est fâcheux, mais je dois en prendre mon parti.

— Je vous en donnerai une autre.

— Si vous voulez, mais ce n'est pas nécessaire. Je suis sûre que je la choisirai mieux.

— Faites-le et mettez-la à mon compte, tante Gisela.

— Absurde, mon enfant.

La vieille dame se retourna et se mit à considérer Kay comme si elle voyait pour la première fois, son regard pénétrant dardé sur elle, sa bouche dédaigneuse, toute sa figure attentive.

— Y a-t-il quelque chose ? demanda Kay d'un ton faussement alarmé.

— Kay, vous n'avez pas besoin d'argent, au moins ?

— Moi ? Dieu me pardonne, vous allez me suspecter d'avoir tué l'oncle Van Vliet.

— En avez-vous besoin ?

— Avec trente-cinq mille dollars ou quelque chose comme cela ? Je ne suis pas dépensière ni désordonnée. Et, si j'en avais besoin, je n'aurais qu'à vous en demander. Je vous connais bien, allez, malgré vos airs sévères.

— Vraiment ? La vieille dame eut un sourire.

A ce moment, Miss Wilberforce entra dans le salon, d'un air à la fois empressé et hésitant comme s'il craignait d'outrepasser les bornes des convenances. Il portait un objet soigneusement enveloppé dans une serviette et le déposa, sur la table, devant la vieille dame.

— Qu'est-ce que c'est, Thomas ? demanda-t-elle.

— Oh ! quelle chance ! s'écria Kay en se dressant à demi. Miss Wilberforce a trouvé l'alène.

C'était vrai. C'était bien le manche de l'outil auquel adhérerait encore un petit morceau d'acier d'un pouce environ et dont l'autre bout était resté dans la tête de Van Vliet. L'instrument avec son manche noir et le reflet brun de l'acier ressortant nettement sur la blancheur de la serviette.

Mrs Welply Narracong fit le geste de le toucher à la terreur de Miss Wilberforce, mais Kay l'arrêta.

— Non, non, tante Gisela, il ne faut pas y toucher. Il peut y avoir des empreintes.

— C'est juste, dit la vieille dame.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda Kay.

— C'est Guilder qui l'a trouvé, Miss Kay, il était presque invisible dans le buisson des lilas. Il m'a appelé et nous l'avons ramassé.

— Devant la fenêtre de la chambre de l'attique, de ce côté-ci ?

— Oui, Miss Kay.

Et il a été, probablement, jeté là cette nuit.

Une ride plissa le front de Mrs Welply Narracong et elle murmura :

— Mais pourquoi ?

A midi, le juge Peck était à table à l'Université Club avec le docteur Metzer celui-ci, criminologiste distingué, offrait un visage bienveillant éclairé par des yeux pleins de vivacité. Remarquable

blement intelligent, il s'exprimait avec une grande précision, d'une façon prompte et aisée. Il venait d'entendre l'exposé du juge Peck et était en train d'y réfléchir, sans se laisser distraire par le flot des professeurs, des étudiants et des autres amis qui le saluaient en passant.

— De ce que vous m'avez exposé, dit-il au bout d'un moment, il ressort que vous concentrez presque exclusivement vos recherches sur les membres de la maisonnée à l'exclusion des invités de la soirée.

Le juge Peck haussa les épaules.

— Je l'admets. Mais il faut aller doucement et je suis sur le point de les réunir de nouveau, sous prétexte d'une autre invitation, pour me donner l'occasion de les étudier tous de près quoique je sois convaincu qu'un petit nombre d'entre eux seulement peut être considéré comme capable d'un meurtre à l'occasion.

— C'est une bonne idée.

— Mais c'est le mobile qui m'échappe, mon ami. J'avais pensé à un crime passionnel, mais cela ne tient pas devant les faits. J'entends bien que c'était un homme irritant, mais non pas haïssable. Ses frasques datent de trop loin pour entrer en ligne de compte et, de toutes façons, cette réunion mondaine rendait difficile à un étranger de pénétrer dans la place sans être vu. Toute idée de vengeance ou d'autre motif du même genre étant ainsi écartée, restait l'intérêt. Mais, là encore, je me heurte aux termes du testament.

— Cependant, je ne serais pas porté à abandonner ce motif, dit doucement le docteur.

— Pourquoi ?

— Vous m'avez dit que les termes du testament étaient connus de Miss Narracong. Dès lors, il est tout à fait possible qu'ils l'aient été de quelqu'un d'autre. Il ne serait pas étonnant, de la part de Van Vliet, qu'il ait pris plaisir à se moquer ouvertement de ceux qu'il avait déshérités et qu'il ait ainsi provoqué leur colère. Supposez que quelque chose arrive maintenant à Miss Kay Narracong ? Qui hériterait d'elle ?

— Hum... je n'y ai guère songé mais je suppose qu'elle n'a pas fait de testament et que la fortune qui vient de lui échoir se partagerait entre ses plus proches parents par égales parts.

— Cela ferait cinq parts, n'est-ce pas ?

— Oh ! non. Les parents les plus proches sont seulement sa tante, Mrs Welply, et son oncle, Lovien. Michaël est le fils de son grand-oncle Van Daamen et Floy et Mordecai sont des cousins éloignés.

— Alors, comme il est difficile de croire que Mrs Welply Narracong ou Lovien soient capables de tuer par intérêt, il faut s'en

tenir simplement à ceci : quelqu'un avait intérêt, un intérêt quelconque, à la disparition de Van Vliet.

— Oui, dit le juge Peck, j'en suis arrivé là, moi aussi. Mais quel intérêt ? C'est ce qui m'échappe. A en juger par l'apparence, il semblerait que Van Vliet — si l'on accepte le récit de Michaël Narracong — était au courant d'une chose qui menaçait la vie de ce dernier et que c'est parce qu'il savait cela qu'il a été tué.

— Ou bien était-ce parce qu'il connaissait quelque chose qui pouvait entraîner un danger pour Michaël et qu'il s'était mis en travers pour en arrêter les suites.

— La marque en forme de fraise ?

— Oui.

— C'est possible. Mais que faisait-il dans l'attique avec tous ces papiers ? S'il soupçonnait que quelque chose allait de travers, pourquoi ne pas aller directement à Floy et demander à voir la marque.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Ah ! pardon. Maintenant, il y a meurtre et c'est une autre affaire. Et puis, je ne vois pas le rapport outre la présence ou l'absence de cette marque et un motif pour la mort de Van Vliet.

— Moi, non plus. Il y a pourtant un fait tangible et qui ne peut être une simple coïncidence. Van Vliet est tué au milieu de ses papiers où il cherchait probablement quelque chose. Quelques nuits après, nous découvrons qu'un paquet de lettres appartenant à Michaël a été volé. Ces lettres ne contenaient rien d'important, mais elles mentionnaient la marque en forme de fraise, ce qui constitue un lien avec les préoccupations de Van Vliet. Qu'espérez-vous trouver au sujet de cette marque ?

— De trois choses, l'une. Elle peut y être, ou ne pas y être, ou il y aura une cicatrice si on l'a enlevée.

— Et si elle n'y est pas ?

— Ne serait-ce pas une indication, en dernière analyse ?

Le docteur Metzger eut un sourire sceptique.

— J'ai peur que non, dit-il. Ces marques de naissance disparaissent, parfois, toutes seules, quoiqu'elles persistent aussi souvent. Tout compte fait, s'il y a quelque chose de fondé dans cette théorie, une cicatrice prouverait davantage.

— C'est mon impression. Cette jeune fille, Floy, a paru troublée dès qu'elle m'a vu et, particulièrement, depuis qu'elle a su ma profession. C'est si évident que j'en suis frappé chaque fois que je la rencontre.

— L'arme a percé la moelle, je crois. Même à cet endroit, l'os n'est pas une simple enveloppe. Cela requiert une certaine vigueur pour enfoncer une alène dans le crâne d'un homme et cette enfant ne peut guère en avoir été capable.

— Je ne pense pas à l'incriminer du meurtre.

— Surprise, alors?

— C'est possible, mais alors où est le motif? Et, de plus, il était à peu près complètement ivre, cette nuit, au témoignage de Mrs Narracong.

— Voilà qui le met hors de cause, je suppose. Tout montre qu'il y a eu préméditation, et très soigneusement calculée. A-t-on découvert la provenance de l'alène?

— Non. Mais il y a une boutique de cordonnier tout près. Elle vient probablement de là. Le plus simple est généralement le vrai, sauf dans les romans, bien qu'il faille reconnaître que la réalité offre parfois des cas étranges et incroyables.

Le juge Peck acquiesça.

— Que faites-vous du petit homme barbu? demanda alors le docteur.

— Je pense qu'il s'agit de quelque chose de plus grave que le jeu.

— Pourquoi?

— Parce que connaissant sa tante et son horreur pour le jeu, Mordecai n'aurait pas confessé pareille chose si ce n'avait été pour détourner son attention de l'homme lui-même. Elle ne s'y est pas laissé prendre. Il a parlé de chevaux et ça a été son erreur.

Le docteur regarda tout à coup sa montre.

— Mon cher, dit-il, c'est l'heure de mon cours et les étudiants aujourd'hui sont si indépendants qu'ils ne vous donnent que cinq minutes pour monter en chaire, dès que la cloche a sonné.

— Je vous reverrai, dit le juge.

Ils sortirent tranquillement du club pour se retrouver sur le pavé de State Street et, là, se séparèrent. Le juge Peck alla retrouver la demeure des Narracong, isolée et énigmatique, dans la pleine lumière du midi.

CHAPITRE IX

LA MARQUE EN FORME DE FRAISE

Kay Narracong, le visage empourpré par la joie, se précipita dans la maison par la porte donnant dans Langdon Street et se dirigea vers le hall d'entrée, à la rencontre du juge Peck dont elle avait reconnu le pas.

Elle brandissait l'alène retrouvée, encore enveloppée dans la serviette.

— Voyez! dit-elle d'un air de triomphe.

— Ah! ah! où l'a-t-on trouvée? demanda-t-il.

Elle le lui expliqua et ajouta :

— Et j'ai trouvé d'où elle venait. De la cordonnerie au bas de la rue. Le manche est fendu, vous voyez, ils l'ont reconnu à cela. Elle était dans un coin de la boutique, dans une caisse, avec d'autres objets de rebut et c'est probablement là qu'elle a été volée.

— Encore une preuve de la préméditation, dit le juge Peck assis dans le grand fauteuil près de la cheminée.

Kay s'assit sans façon sur les marches de l'escalier, tenant toujours l'âlène.

— Et maintenant? demanda-t-elle.

Le juge la regarda :

— Avez-vous fait un testament? demanda-t-il brusquement.

— Moi? dit-elle surprise. Oh! non. Je suis trop jeune.

— Mais en cas d'accident?

— Un accident! s'écria-t-elle.

Puis, pâlisant un peu :

— Voulez-vous dire que vous me croyez en danger?

Le juge Peck fit un signe négatif.

— Non, si vous n'avez pas fait de testament, non. Laissons cela pour le moment. Mais quels sont les placements que vous avez faits?

— Quels placements? Elle parut embarrassée pour répondre, cherchant à gagner du temps.

— Pour arriver à perdre soixante-cinq mille dollars.

— Mais je ne les ai pas perdus, précisément. C'était une sorte d'avance que j'avais faite et, maintenant, je n'ai même pas l'intention de les réclamer avec tout cet argent de l'oncle Van Vliet qui m'arrive.

— Je vois. Vous avez prêté à quelqu'un. A qui?

— Mais je ne puis pas vous le dire. C'est une dette personnelle. Je ne crois pas qu'il y ait aucun rapport... En voyez-vous un?

— Peut-être non, aussi je ne vous presserai pas là-dessus. Mais il y a quelque chose que je voudrais vous voir faire peut-être la nuit prochaine.

— Et c'est?

— De recommencer votre soirée.

— Recommencer ma soirée?

— Oui. Rassembler, de nouveau, tout le monde. Je voudrais les mieux connaître.

— Vous ne suspectez aucun d'entre eux, sûrement?

— Je ne suspecte personne tant que je n'ai pas de raisons pour

cela, mon enfant. Mais je les ai négligés jusqu'à présent et, après tout, je dois les passer au crible, eux aussi, à parler net.

— Oui, sans doute, admit-elle avec quelque répugnance.

— Voulez-vous le faire?

— C'est nécessaire, vraiment?

— Je crois que oui.

— Alors, c'est entendu.

— Et n'admettez pas d'excuses. Il faut que tous viennent.

— J'essaierai.

— Très bien. Arrivons maintenant à Floy. Où en êtes-vous avec elle?

— Au même point.

— Vous n'avez rien vu?

— Je n'ai pas trouvé l'occasion. Mais j'y arriverai. Seulement, donnez-moi le temps. Après tout, est-ce tellement important que cela ne puisse pas attendre?

— Certainement non.

— Je m'arrangerai pour passer la soirée avec elle et je vous aviserai dès que je saurai quelque chose.

Elle s'arrêta, afin de lui donner le temps de parler s'il avait quelque chose à dire, puis elle demanda :

— Rien d'autre pour le moment?

— Non, rien qui presse.

Elle se leva pour sortir mais en fut empêchée par la brusque entrée de Mordecai, suave et souriant, suivant sa coutume. Il fit mine de s'arrêter un instant, jetant négligemment sa canne sur la table près de laquelle était assis le juge Peck.

— Ah! dit-il d'un ton plaisant, l'investigateur et la jeune fille sont en conférence. Comment cela va-t-il? Bien ou mal ou ni l'un ni l'autre?

— A la perfection, dit Kay.

Le juge sourit froidement.

— Si tante Gisela me demande, je ne sais pas si je rentrerai pour dîner, dit Mordecai à Kay.

— Etourneau! s'écria Mrs Welply Narracong surgissant magiquement au seuil du salon. Adressez-vous à moi personnellement, jeune homme.

— Vous m'avez entendu, dit Mordecai.

— Mais, demain soir, il ne faut pas manquer d'être ici, dit alors Kay, la mémoire lui revenant soudain. Parce que je recommence ma soirée — avec un fâcheux mépris des conventions — (après tout, je ne vais pas porter le deuil pendant des mois, l'oncle Van Vliet rirait dans sa tombe) et il faut que vous soyez là comme précédemment.

Un petit ricanement passa sur les lèvres de Mordecai derrière un sourire moqueur.

— Le détective reconstitue la scène du crime, n'est-ce pas ?

— Vous ferez attention à ne pas vous saouler encore de vodka, dit Mrs Welply Narracong, d'un ton acide.

— Soyez tranquille, ma tante.

Là-dessus, il remonta à sa chambre. Mrs Welply Narracong, avec un sourire serein, se retira de nouveau dans le salon, appelant le juge à la suivre. Kay monta gaiement à sa chambre s'habiller pour sa promenade à cheval.

— Maintenant, dit Mrs Welply Narracong, quelle est cette invitation ? Je suppose que cela a quelque chose à voir avec la mort de Van Vliet ?

Le juge Peck haussa les épaules :

— Rien d'autre que de me permettre de faire un peu mieux leur connaissance. Après tout, je les ai négligés pour ainsi dire et il faut que je les examine d'un peu près. Tous ont eu la possibilité matérielle de commettre le meurtre, cette nuit, quoique les motifs continuent à faire défaut.

La vieille lady fit de la tête un geste d'approbation, tandis que ses pendants d'oreilles vacillaient sur son cou.

— Oui, c'est juste, il faut le faire.

Là-dessus, montrant la fougère mourante, elle ajouta :

— Seulement, je mettrai mes plantes à l'abri. A la réunion de l'autre nuit, on a versé dans le vase de la vodka en telle quantité que la plante va périr. Les fougères font mon orgueil, mais celle-ci est flétrie et perdue.

— Oui, elle est trop atteinte, admit le juge.

La sonnette de la porte d'entrée retentit avec insistance et Miss Wilberforce apparut avec une soudaineté inexplicable. Mrs Welply Narracong eut un sourire indulgent et attendit.

Miss Wilberforce ouvrit la porte et l'on entendit quelqu'un réclamer le juge Peck. Celui-ci reconnut la voix de Carr.

— Passez par l'entrée de service, dit Miss Wilberforce d'un ton imperturbable.

Mrs Welply Narracong allait intervenir, mais le juge, d'un geste, l'invita au silence, aimant mieux laisser libre cours aux protestations véhémentes de Carr et à l'insistance correcte mais indomptable de Miss Wilberforce.

— Nous n'avons pas l'habitude de faire passer les fournisseurs par cette porte, dit Miss Wilberforce, d'une voix pleine d'onction. Je vais faire aviser le juge Peck tout de suite.

La porte se ferma et au bout d'un instant Miss Wilberforce apparut sur le seuil du salon, hésitant et avec un air de s'excuser.

— Un individu demande à vous voir, dit-il au juge, avec un

regard mélancolique et dégoûté, de sorte que le juge se demanda quel accoutrement Carr avait bien pu prendre. J'ai dû le faire passer par la porte du personnel.

Le juge Peck ne tarda pas à être fixé. Il trouva Carr l'attendant dans la cuisine où Mrs Henson jetait sur lui des regards soupçonneux. Carr portait un costume de mitron avec un tablier et le bonnet professionnel et balançait un plateau chargé de pâtisserie.

— Pourquoi cette mascarade? demanda le juge amusé.

— Parce que je ne voulais pas qu'il pût suspecter aucun rapport entre vous et moi. Il m'a vu une fois.

— Je vois. Et votre filature a été fructueuse?

— Pas trop. J'ai eu quelque difficulté à le suivre en ville en diverses maisons privées: il y a là des femmes à qui il s'intéresse et il a fait diverses petites commissions. Il a lancé un appel téléphonique à grande distance, mais je n'ai pas pu en avoir communication parce que je ne pouvais pas le lâcher. Pourtant, je crois que ça n'a pas dû marcher, car il est sorti tout de suite.

— Comment avez-vous su que c'était à longue distance?

— A la caisse. Par l'argent qu'il a versé.

— Combien était-ce? Avez-vous pu voir?

— Environ soixante cents, davantage, peut-être.

— Cela représente une belle distance alors, supputa le juge. Je me demande si c'est Milwaukee ou une ville hors du Wisconsin?

— Comme je vous l'ai dit, je n'ai pu le savoir. Mais, ensuite, il a envoyé un télégramme à un ami dans le nord et cela peut bien avoir remplacé l'appel téléphonique à longue distance.

— Rien d'important?

— Pas en apparence. Il demandait qu'on lui dise si Mrs Shelby Burke viendrait à Madison demain comme convenu.

— Continuez.

— Il n'y a réellement pas grand'chose de plus.

— Est-il rentré pour le lunch?

— Non, il a déjeuné au « Memorial Union » avec une jeune femme.

— Je vois.

Il regarda sa montre.

— Il est près de trois heures. Où était-il après le lunch?

— Sur la terrasse de l'« Union » où il a laissé sa compagne puis, il est entré ici.

— Vous auriez pu vous épargner l'embarras de ce déguisement et me téléphoner pour me donner rendez-vous n'importe où.

Carr parut assombri.

— Je n'aurais pas pu agir sans ce déguisement. Ce n'est pas une plaisanterie.

— Vous devenez trop fin, jeune homme, dit le juge en riant.

— Et maintenant?

— Tout ce que je vous demande est d'avoir Mordecai à l'œil. C'est votre mission. Tenez-vous à l'extérieur et surveillez la maison, de sorte qu'il ne puisse vous échapper.

— Et qu'en pensez-vous? Est-ce votre homme ou non?

— Pas l'ombre d'une preuve.

— Alors, pourquoi tout cela?

— Coup de sonde, pas plus.

— C'est ennuyeux, grommela Carr.

— Que voudriez-vous? Une arme au poing pour une grande bataille, sans savoir de quelle bataille il s'agit. Non, sortez maintenant et ne venez me rendre compte que quand vous aurez quelque chose.

Carr fit une grimace et il disparut. Il traversa impudemment au pas de l'oie, son plateau sur la tête, State Street, où un heureux hasard l'empêcha seul de répandre sa marchandise par terre.

Le juge Peck alla à la recherche de Michaël Narracong et le trouva, à la fin, dans la chambre close au milieu de la poussière, devant sa malle, pestant à propos des lettres volées. Il avait défait les ficelles et les paquets et en parcourait le contenu en évoquant le passé, évidemment en proie à l'idée d'un danger qu'un voleur faisait courir à ces reliques.

— Pourquoi toutes ces plaintes et cette mauvaise humeur, s'enquit le juge.

Celui-ci leva la tête :

— Je déteste ce petit voleur sournois. Plus j'y pense, plus je lui en veux.

Il rejeta d'un geste de colère un paquet dans la malle et demanda tout à coup :

— Et cette marque en forme de fraise? Vous m'avez affirmé que c'était ce que Van Vliet avait dans l'esprit et qui, peut-être, l'a finalement conduit à la mort?

— Pas nécessairement. Peut-être que non. C'est une coïncidence, voilà tout et, en principe, je ne me fie pas aux coïncidences. Si c'est autre chose, je perds mon temps, mais, au cas contraire, c'est un pas vers la lumière.

— Je vois.

— Maintenant, écoutez. J'ai un plan. Si vous pouvez laisser un moment ces lettres de côté et consentir à m'écouter...

— Un plan? Quel genre de plan?

— Un plan destiné à assurer votre sécurité.

Michaël le considéra la bouche bée avec une expression d'alarme dans les yeux.

Il resta un moment silencieux puis, demanda d'un ton embarrassé :

— Pensez-vous à cette tentative d'ouvrir ma porte cette nuit ou à autre chose?

— Peut-être, répondit le juge. Mais si cela se reproduit cette nuit, vous n'y serez pas.

— Comment cela?

— Vous serez dans ma chambre et moi dans la vôtre.

Michaël écouta et dit nerveusement :

— Peut-être, ferais-je mieux de retourner droit en Virginie si le danger est si près. Puis, il secoua la tête d'un air résigné.

— Mais bah! ce serait une fuite et un gentleman ne doit pas fuir.

— Discretion, vous comprenez, dit le juge Peck.

Michaël dirigea un regard interrogateur sur les étranges yeux du juge Peck.

— Suggérez-vous que je m'en aille?

— Pas à présent, en aucun cas.

— Ah! je suis encore suspect, je suppose, à propos de la mort de Van Vliet.

— En partie, oui, mais seulement à la surface. Je suis heureux que vous n'y soyez pour rien.

Michaël inclina la tête.

— Bien obligé, dit-il.

— Cette combinaison ne vous dérange pas?

— Pas du tout.

— Alors, pas un mot à personne. Arrangez-vous pour monter à votre chambre comme d'ordinaire; vous irez dans la mienne quand le hall sera désert.

— Je vois.

— Bien. (Il s'écarta de la malle.) Je vous laisse avec vos lettres.

Michaël fit un signe distrait, retourna un moment à ses lettres, puis, tout d'un coup, courut après le juge, fut sur le point de l'appeler, se ravisa et, de nouveau, inconsolé, contempla de nouveau ses lettres, comme des choses funèbres.

La journée s'écoula et la nuit retomba dans la maison pour la troisième fois depuis l'arrivée du juge Peck. Il monta de bonne heure à sa chambre et était occupé à lire quand un coup frappé à sa porte par Kay l'amena sur le seuil.

Elle se glissa à l'intérieur en robe de chambre, pantoufles et négligé.

— Je l'ai trouvé, dit-elle.

— Quoi?

— Ce qui reste de la marque en forme de fraise.

— Ah! vous avez vu?

— Oui. Une cicatrice là où la marque avait dû se trouver.

Le juge Peck s'assit et Kay en fit autant, le buste penché en avant comme pour une confidence.

— Racontez-moi.

— C'était pendant qu'elle se déshabillait. Avec précaution, comme d'habitude. Quelque chose s'est accroché, un bouton dans sa brassière, je me suis avancée pour l'aider et je me suis arrangée pour baisser sa robe assez pour voir. Et que croyez-vous? La marque a été enlevée tout récemment. La cicatrice est fraîche, elle n'est pas encore tout à fait refermée. Sa voix frémissait d'excitation.

— Oui, dit le juge Peck, se remémorant ce qu'avait dit le docteur Metzger.

— Est-ce une coïncidence ou non?

— Peut-être. De quand pensez-vous que puisse dater cette cicatrice?

— De dix jours, peut-être. Probablement de huit.

— Bon. (Il se leva.) Maintenant, écoutez-moi. Pas un mot de cela à personne. J'ai remarqué, ce matin, un téléphone dans votre chambre et je voudrais m'en servir tout de suite. Est-ce que je peux?

— Bien entendu.

— Très bien.

Il jeta d'abord un coup d'œil dans le hall et puis le traversa rapidement, Kay sur ses talons.

Au téléphone, il demanda la maison du district Attorney.

— Farwell? Ici, le juge Peck. J'ai du travail à donner à votre bureau si vous le voulez bien.

— A votre disposition, répondit Farwell.

— Enquêtez auprès de tous les médecins de Madison et de toutes les villes et hôpitaux voisins et voyez s'il y en a un qui a enlevé une marque de naissance en forme de fraise du dos d'une jeune fille dans le courant des dix derniers jours. La marque était placée assez bas du côté gauche. Vous y êtes?

Farwell répéta :

— Est-ce cela? dit-il en terminant.

— Parfait. Je suis à Narracong House et vous pouvez m'appeler. Mais ne parlez qu'à moi, je vous prie.

Le juge Peck abandonna l'écoute et se retourna vers Kay.

— Voilà. Si elle se l'est fait enlever, ce ne peut être que dans le voisinage de Madison, sinon à Madison même. Dans ce cas, on peut retrouver la piste.

— Mais puisqu'il y a une cicatrice, il est sûr que...

— Oh! non, dit le juge en secouant la tête. Pas du tout. Je ne serai sûr qu'il y avait une marque que si quelqu'un peut affirmer

l'avoir vue auparavant. La cicatrice par elle-même n'est pas une preuve.

Là-dessus il se leva, complimentant Kay Narracong sur sa découverte et quitta sa chambre juste à temps pour voir Michaël Narracong entrer dans la sienne.

CHAPITRE X

UNE NUIT DANS LA CHAMBRE DE MICHAEL

La nuit était chaude et la chambre de Michaël inconfortable par cette chaleur. Quelque part dans les arbres autour de la maison, une cigale faisait entendre ses stridentes modulations, et, de beaucoup plus loin, le bruit du trafic de la rue arrivait extrêmement atténué. Plus d'une fois, le juge regretta son premier gîte. Mais il n'y fallait plus songer. Il restait étendu, assez inconfortablement, en pyjama, une couverture à demi déployée sur lui.

Il entendit Mordecai Narracong rentrer vers minuit fort gai à en juger par le bruit qu'il fit en traversant le hall. Après quoi, il resta étendu longtemps, épiant un bruit, un pas feutré dans le hall, le craquement d'une porte, quelque chose enfin, mais rien n'arriva.

L'horloge sonna une heure, puis deux; il ne sentait pas la fatigue et se tenait à l'écoute de bruits qui ne se produisaient pas. Etendu dans l'obscurité et le silence, il lui vint à l'esprit qu'il avait oublié de regarder dans le cabinet de l'attique les papiers et documents que Van Vliet examinait au moment de sa mort. Il se leva, sans bruit, pour y aller de suite.

A moitié chemin de la porte, il se souvint de la garde qu'il montait, revint vers le lit et avec des couvertures et des traversins arrangea un mannequin ayant l'apparence d'un homme endormi. Dans l'obscurité de la chambre, la vague silhouette sous la couverture faisait illusion. Le juge la contempla un moment, ajouta une fausse tête et se glissa sans bruit de sa chambre dans le hall.

L'attique n'était pas fermé à clef. Dès qu'il eut fermé la porte derrière lui, le juge Peck n'hésita pas à allumer l'électricité. C'était une chambre assez agréable, avec des fenêtres sur les deux côtés et même un lit dans un coin éloigné. Elle était meublée, comme l'avait dit Mrs Welply Narracong. Voyant une trappe dans le plafond incliné, le juge Peck s'avança et la souleva, se demandant à quelle chambre elle pouvait mener et se trouva devant la lune et les étoiles.

Il la referma doucement et alla au cabinet. Celui-ci aussi était ouvert. Sur de nombreux rayons, il y avait des magazines, des livres et des journaux, mais, sur les deux derniers proches du plancher, des lettres et des documents étaient entassés, les uns soigneusement liassés, les autres en assez grand nombre en désordre. C'était, sans doute, ceux-là, pensa le juge, que Van Vliet était en train d'examiner.

Il se mit à genoux et finalement s'assit sur le plancher, tirant à lui les lettres qui gisaient pêle-mêle, car c'était principalement des lettres; il le vit d'un coup d'œil. Elles avaient dégringolé d'un rayon pour s'étaler en éventail sur le plancher. Certaines étaient dactylographiées mais la plupart émanaient d'écritures différentes. Il en ouvrit une au hasard.

« Cher Monsieur Narracong, je viens vous informer de l'élection de Henry Peabody à la présidence de Board... »

Le juge Peck sourit. C'était son propre oncle Henry, mort depuis longtemps. Il s'agissait, probablement, de la compagnie de Navigation de l'Ouest. Il prit une autre lettre.

« Cher Van Vliet. Je réponds à votre lettre du mois dernier. Nous allons bien. Il fait horriblement chaud et nous avons quelques petites difficultés avec certains Indiens qui deviennent arrogants. Rebecca a des espérances; je suis heureux de vous l'annoncer et je voudrais que ce soit un garçon rien que pour le voir grandir et apporter un peu de bon sens à Mordy. Cet enfant est insupportablement fier et dédaigneux pour son âge et je serais porté à sévir pour ses nombreux petits méfaits, n'était que je ne veux pas contrister Rebecca. Mais, après tout, ce sera probablement une fille qui sera bientôt dominée et gouvernée par Mordy. »

Le juge Peck alla vite à la signature. C'était d'Holmann Day, le père de Floy. Cette lettre devait se référer à elle, à moins qu'il n'y ait eu un autre enfant mort depuis, et, dans ce cas, il devait bientôt trouver une allusion à sa naissance, si les lettres étaient en ordre, ce dont il doutait. La suivante était datée de Montana, un mois après. Il l'ouvrit avec empressement et la lut, mais quelques lignes lui apprirent que l'enfant n'était pas encore né quoique la chose fût imminente.

Il prit une autre lettre, mais celle-ci venait de Virginie, évidemment de Michaël à Van Vliet. Une autre encore de son demi-frère Lovien.

La lettre suivante de Holman Dar Narracong était datée de deux mois après. Dans l'intervalle, l'enfant était née et la façon familière dont Holman parlait de sa fille montrait que Van Vliet avait été déjà informé de sa naissance. Le juge Peck en conclut que la lettre d'Holman Dar annonçant la naissance de l'enfant devait se

trouver quelque part dans ces lettres en désordre, à moins qu'on ne l'eût dérobée.

Il se mit à les examiner patiemment, une à une, poussant la précaution jusqu'à supposer que la lettre avait pu être glissée dans une enveloppe qui n'était pas la sienne, ce qui doublait sa tâche. Mai il finit par avoir l'impression qu'il ne trouverait rien, et, en effet, il ne trouva rien. La lettre concernant la naissance de Floy et sa marque en forme de fraise n'était pas là.

Il replaça les lettres dans le cabinet et resta, un moment, à réfléchir sur la signification possible de cette marque, puisqu'il était maintenant hors de doute qu'elle était pour quelque chose dans l'imbroglio du meurtre de Van Vliet et que la même main qui avait pris cette lettre était vraisemblablement celle qui avait tué Van Vliet et dérobé dans la malle de Michaël tout un paquet de lettres concernant la même information. Il s'ensuivait, alors, qu'il fallait l'identifier avec le visiteur nocturne de la veille, homme ou femme, et que les intentions meurtrières étaient certaines.

Mais sur quel point portait le rapport entre Van Vliet et Michaël? A première vue, il n'y en avait aucun... Et, tout d'un coup, dans un éclair, le juge Peck sentit qu'il tenait un des fils.

Van Vliet avait écrit sur le livre qu'il lisait : *La marque en forme de fraise*. Pourquoi? N'aurait-il pas par hasard aperçu le dos de Floy dépourvu de marque, sans y prêter attention, jusqu'au moment où, en relisant ces lettres, il s'était souvenu de son existence. Avait-il commis alors l'imprudence d'interroger Floy ou de laisser échapper, devant elle, une allusion? Certainement; de toute façon, un mot était parvenu aux oreilles de l'intéressé.

Le motif était donc qu'il connaissait une chose qui dérangeait les plans de celui qui était devenu son meurtrier.

Mais, ici, le juge Peck hésita. Quel était ce plan si important qu'on était allé jusqu'au meurtre pour en sauvegarder l'exécution? Après tout, si la marque n'avait pas été là, cela ne présupposait rien. Le docteur Metzger avait expliqué que, parfois, ces marques de naissance disparaissent complètement. Mais le meurtrier pouvait l'ignorer et, si la curiosité de Van Vliet, à ce sujet, avait amené sa mort, c'est qu'il y avait dans cette marque un danger pour l'auteur du meurtre.

Et une conclusion s'ensuivait : Floy Narracong n'était pas la fille de Day si la marque n'existait pas.

Tout de suite, surgit un doute : comment se faisait-il que personne dans la maison, sauf Van Vliet, ne discutât l'identité de Floy.

Il se dressa aussitôt, éteignit les lumières dans l'attique et ouvrit la porte avec précaution. L'horloge sonnait trois heures.

Il descendit, traversa le hall et alla frapper discrètement à la porte de Mrs Welply Narracong.

Il l'entendit répondre aussitôt :

— Qui est là ?

— Ephraïm, répondit-il. Puis-je entrer ?

— Si vous pouvez tolérer ma vue.

Il ouvrit la porte et pénétra dans la chambre où il la trouva, la face sur son oreiller, en toilette de nuit, une lampe de chevet à côté d'elle, dont la lumière, tombant de haut sur sa figure, lui donnait un aspect bizarre.

— Singulier moment pour une visite, dit-elle. Pourquoi êtes-vous monté vous coucher si tôt ?

— J'avais à réfléchir.

— C'est une excuse. Et qu'est-ce qui occupait votre esprit ?

— La mort de Van Vliet. Dites-moi une chose : depuis combien de temps Floy est-elle ici ?

— Floy ? Mais elle est venue tout de suite après la mort de son père.

— A quel moment ?

— Il y a deux mois.

— Pas davantage ?

— Non. Qu'y a-t-il dans l'air ?

— Ceci seulement : êtes-vous sûre que ce *soit* Floy ?

La vieille dame le regarda, stupéfaite.

— Comment, j'en suis sûre ? Mais je n'en suis pas sûre. Je ne suis sûre de rien au monde. Croyez-vous que ce ne soit pas elle ?

— Je ne sais pas. Vous rappelez-vous ma demande au sujet de sa marque de naissance ?

— Oui.

— Y avez-vous pensé depuis ?

— Non.

Elle fit une pause, fermant à demi les yeux et dit :

— Mais je vois ce que vous voulez dire. Floy doit avoir sur le dos une marque en forme de fraise, une marque de naissance. Holman Day nous l'avait écrit.

— Et si elle n'y est pas ?

— Alors ce ne peut pas être Floy.

— Le docteur Metzer dit que ces sortes de taches peuvent disparaître.

— Malgré le docteur Metzer, je ne puis croire que celle-là se soit complètement effacée. Elle était très grande.

— Alors, vous l'avez vue ?

— Oui, au cours d'une visite à Montana, il y a des années.

— Quel âge avait alors Floy ?

Elle s'arrêta un instant pour calculer.

— Laissez-moi voir. Il y a quinze ou seize ans. Elle devait avoir de neuf à dix ans.

— Et, dans l'intervalle, elle a pu changer beaucoup?

— Certainement.

— Ses yeux? De quelle couleur?

— Je ne puis pas me rappeler.

— Je vois. Vous pensez que c'est Floy simplement parce qu'elle est venue avec Mordecai.

— Certainement, c'est assez concevable, Ephraïm, protesta-t-elle. Elle est venue après lui, d'ailleurs.

— Oui, certainement. Je ne sais pas si je suis sur la bonne piste, mais quelque chose me dit que oui.

— Mais le motif, alors?

— Pour le meurtre de Van Vliet : le fait qu'il suspectait que quelque chose allait de travers. De là, sa préoccupation au sujet de la marque.

Elle s'étendit dans son lit, fronçant les sourcils. Mais la raison de cette alarme? Si Floy n'a pas la marque, elle n'est pas Floy, mais si elle n'est pas Floy qui est-elle et pourquoi se trouve-t-elle ici?

— C'est ce que je cherche à tirer au clair.

Il lui raconta, ensuite, ce qu'il savait du vol des lettres faisant mention de la marque.

— C'est quelque chose, admit-elle. Pourquoi n'a-t-on pas pris la mienne? Et Lovien devait en avoir une aussi. Non, j'y pense, il détruit sa correspondance systématiquement.

— Comment savez-vous si on n'a pas pris la vôtre? demanda le juge.

— Oh! non, certainement, on ne l'a pas prise.

Mais, rencontrant le regard malicieux du juge Peck, elle hésita, s'arrêta, puis, insoucieuse de sa présence, souleva ses couvertures et se leva en costume de nuit.

— Allumez l'électricité du milieu, Ephraïm, dit-elle d'une voix pressante.

Le juge Peck traversa la chambre et tourna le bouton.

Elle alla à son cabinet de toilette et ouvrit la porte.

— Donnez-moi un coup de main, Ephraïm.

Il obéit et transporta dans la chambre une petite malle.

— La serrure est brisée, dit-il.

— Elle l'a toujours été. C'est sans importance.

Elle leva le couvercle.

— Mais ce désordre n'est sûrement pas de votre fait, dit le juge avec un sourire.

— Non, fit-elle d'un ton vexé.

Les lettres et documents étaient dispersés pêle-mêle, quoiqu'il

parût qu'on avait maladroitement essayé de déguiser l'intervention d'une main étrangère. Elle était à genoux devant la malle, examinant rapidement les paquets de lettres les uns après les autres.

— Je ne pense pas qu'il vous faille chercher longtemps, dit le juge Peck. Elle n'y est pas, je le crains bien.

Elle secoua la tête :

— Tout un paquet de Holman a disparu. Elle y était, sans aucun doute.

— Fermez-vous votre chambre le jour?

La question parut l'étonner.

— Fermer ma chambre? Jamais de la vie.

— De sorte que tout le monde peut y entrer?

— Tout le monde.

— Mais qui fait le nettoyage?

— Il y a deux femmes chaque jour.

Elle ferma la malle et il la remit en place pendant qu'elle regagnait son lit, non sans lui demander d'éteindre l'électricité du milieu. Ce qu'il fit. Après quoi il revint s'asseoir auprès d'elle.

— Alors, Floy est venue après son frère, dit-il.

— Oui, il y a deux semaines environ. La fortune avait été laissée plus ou moins à sa garde — quoiqu'il n'y ait pas grand chose à garder, ajouta-t-elle comme malgré elle.

— Mordecai, d'abord, Floy, ensuite, murmura le juge Peck. Je n'ai pas bonne impression. Il s'arrêta un peu, tirant le lobe de son oreille d'un air pensif. Il reprit :

— Qui a vu ces deux enfants pour la dernière fois ? Floy spécialement ?

— Michaël, je crois. Il a été les voir en dix-neuf cent vingt-deux.

— Donc, ils n'avaient pas beaucoup changé ?

— Non. Elle se pencha. Mais, si ce n'est pas Floy (supposons-le pour le moment), si ce n'est même pas Mordecai, que pensent-ils avoir à gagner ? Ils vivent plus ou moins de nos libéralités. Alors pourquoi cela ?

— De vos libéralités, s'étonna le juge. Dites-moi ceci : savez-vous quels placements a fait Kay ?

La vieille dame le regarda avec indignation et étonnement :

— Qu'allez-vous chercher, Ephraïm. Elle ne connaît rien aux placements.

— Elle se plaint d'avoir perdu soixante-cinq mille dollars dans un mauvais placement.

Mrs Welply Narracong eut un sourire navré.

— C'est bien simple, il n'y a aucun doute. C'est une avance qu'elle a faite à Mordecai sur son héritage.

— Quel héritage ?

— Oui, il aura quelque chose de Michaël à sa mort, c'est certain.

— Qu'appellez-vous quelque chose ?

— Oh ! assez pour couvrir ses dettes, mais pas beaucoup plus. Elle rit de sa mine préoccupée.

— Si vous cherchez là un motif, tout simplement il n'existe pas.

— Peut-être non, dit-il, mais Floy ?

— Oh ! là, dit la vieille dame, il pourrait y avoir quelque chose. Elle doit être l'héritière de Michaël.

— Ce qui signifie des millions ?

— Oui.

— Cela vaut la peine d'y réfléchir.

— Mais, autre chose, s'il vous plaît, Ephraïm : j'aimerais finir cette nuit par un somme.

Il sourit et se glissa hors de la chambre.

Une fois dans le hall et à moitié chemin de sa chambre, il se ressouvint qu'il occupait celle de Michaël pour cette nuit. Il s'avança pour écouter à la porte de sa propre chambre. Il pesa doucement sur le loquet, mais la porte ne s'ouvrit pas. Satisfait d'avoir perçu la respiration régulière de Michaël, il retourna à la chambre de ce dernier devant laquelle il s'arrêta un moment le dos appuyé au mur, mis instinctivement en défiance car il venait de remarquer que le paillason devant la porte avait été dérangé de sa place.

Il donna la lumière sans hésiter. Il n'y avait rien que le paillason déplacé, comme si quelqu'un de pressé s'y était pris les pieds et l'avait poussé. Il jeta un coup d'œil sur le lit.

Ce ne fut que, quand il en fut tout à fait près qu'il vit une large entaille semblable à un coup de poignard dans la couverture et le mannequin qu'elle recouvrait.

CHAPITRE VI

LA DÉTRESSE DE FLOY NARRACONG

Au rez-de-chaussée, les invités de Kay Narracong arrivaient, tantôt seuls, tantôt pas groupes de deux ou trois, accueillis à l'entrée par le mélancolique Miss Wilberforce, ayant derrière lui Mrs Welply Narracong et le juge Peck.

Floy Narracong était seule dans sa chambre devant la glace, la figure inquiète, ses yeux verts agrandis par la crainte, une main

tapotant machinalement sa table de toilette. Elle savait pourquoi Kay avait recommencé sa soirée, pourquoi cette réunion au lendemain de la mort de Van Vliet et ne pouvait se dissimuler que c'était l'œuvre du vieil homme. La présence de ce détective la troublait. Elle avait vraiment peur. Trouverait-il ? se demandait-elle.

Elle tâta légèrement la cicatrice avec un peu de crainte.

En somme, elle était tranquille de ce côté, se dit-elle. Mais pourquoi cette hâte, cette résolution subite, tout ce secret ?

Elle se dit que la façon dont le vieil homme l'avait regardée, l'autre matin, était sans doute calculée pour la troubler mais que le soupçon ne la concernait pas elle seule. Depuis lors, il avait à peine jeté les yeux deux ou trois fois sur elle, et, pourtant, elle avait peur.

Elle se regarda dans le miroir pour se donner une assurance qu'elle n'avait pas. Ses lèvres d'un beau rouge, ses yeux étranges, ses beaux cheveux dorés donnaient confiance, mais à la surface seulement et elle tremblait de défaillir. Mais elle ne défaillerait pas. Rien ne pourrait la toucher, personne non plus. Elle tâta encore la cicatrice, comme si sa présence la fortifiait.

Elle se dressa, étroitement drapée dans sa robe verte, un peu étrange parce qu'elle remontait trop haut et n'était pas décolletée comme elle aurait pu l'être. Mais il fallait passer là-dessus. Il fallait bien, après tout, sacrifier quelque chose. Elle se sourit complaisamment, consciente de son charme, pencha un peu la tête pour se regarder de nouveau, les lèvres un peu entr'ouvertes, les yeux provocants, sa belle chevelure tombant harmonieusement sur ses épaules, la gorge palpitante.

Mais, à l'instant, la peur la ressaisit et elle se laissa retomber de nouveau sur sa chaise, lasse d'avance d'avoir à sourire et à rire encore, terrifiée à l'idée de se trouver devant cet étrange vieil homme qui ne l'avait regardée qu'une fois et qui semblait avoir lu jusqu'au fond de sa pensée sans avoir besoin de la regarder encore. Elle n'avait pas besoin de descendre, non, ce n'était pas nécessaire. Mais, si elle ne le faisait pas, que penseraient-ils ?

Qu'importait ce qu'ils penseraient !

Ce qu'ils penseraient n'importait pas mais bien ce que le vieil homme avait dans l'esprit. Que savait-il ? Qu'avait-il deviné ? L'angoisse de l'incertitude la ressaisit et sa main se crispa de colère et d'angoisse sur le manche de sa brosse à cheveux.

Mais il ne fallait pas se laisser aller. Il fallait descendre et avoir la force de sourire à tous, de rire avec tous, stupides ou non, en se fiant à l'armure de sécurité qu'elle avait dressée autour d'elle.

Elle se leva et se dirigea vers la porte sans hésitation.

Le juge Peck et Mrs Welply Narracong étaient, depuis une

heure, assis dans le salon dans l'ombre des fougères, observant l'entrée des hôtes.

Le superbe aplomb de Kay Narracong (un peu exagéré, murmura, à part elle, la vieille dame) mettait en relief l'étonnement des invités. Mordecai était déjà là, venu de l'extérieur et, déjà, un verre de vodka à la main.

La société s'était divisée en petits groupes.

Drogeur, qui continuait à ne pas boire, formait cercle avec Kay Narracong, Fran Witman et Ann Holby autour du docteur Grandison discourant gravement sur certaines croyances des Thibétains, avec des digressions sur l'hypnotisme. Le juge prêta momentanément l'oreille à ses paroles.

— Ne serait-il pas intéressant, disait le docteur Grandison, d'écrire un roman policier ayant pour motif : le cannibalisme ?

— J'en doute, dit Drogeur, sujet répugnant.

— Mais je suis certain que la chair humaine a un bon goût, analogue à celui du porc, un peu fade seulement, dit le docteur Grandison avec un sourire équivoque. J'imagine qu'un corps découvert avec une notable partie manquante pourrait jeter quelque perplexité chez les enquêteurs. On pourrait en conclure qu'on a affaire à un anthropologiste qui, ayant tâté de la chair humaine, dans ses voyages, y a pris goût et s'est pris d'une irrésistible passion pour elle.

— Oui, c'est une possibilité, dit Drogeur, qui parut intéressé.

Ann Holby eut un léger haussement d'épaules, et Fran Whitman fit une grimace de dégoût définitive. Kay continua à sourire, comme elle le faisait depuis le commencement de la soirée. Le juge Peck fut légèrement amusé ; il n'avait pas perdu de vue son objet en faisant recommencer cette réunion mais il lui fallait avouer que les gens qu'il avait devant lui ne donnaient guère l'idée de meurtriers.

Et, pourtant, dans ce groupe, se trouvaient deux de ceux que le juge Peck jugeait théoriquement capables de meurtre : Hugh Drogeur et le docteur Grandison. S'il excluait Drogeur, sur ce fait que sa propre opinion sur l'homicide permis ne s'appliquait pas au cas de la mort de Van Vliet, il ne lui restait que Grandison. Et, même en supposant que le docteur Grandison se fût absenté un moment pour aller tuer Van Vliet, quel motif pouvait-on bien lui attribuer ? Pas même, en allant chercher aussi loin que possible, le désir de faire une expérience. A moins que, par quelque chance invraisemblable, le docteur eût persuadé Michaël de laisser sa fortune à un Institut de recherches anthropologiques et, résolu de hâter l'échéance, qu'il eût envoyé Van Vliet à la mort parce que celui-ci aurait découvert son projet. Le juge Peck se demanda s'il y avait là une possibilité, si vague qu'elle fût. Il réfléchit

qu'il aurait dû, depuis longtemps, s'informer des termes du testament de Michaël et résolut de le faire à la première occasion.

Il tourna alors son attention sur les frères Vasti qui, une fois de plus, se racontaient d'amusantes anecdotes dans leur langue, tandis que Harriett Mellomer les suivait avec une attention passionnée, assise sur un coussin bas, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, les couvant de ses gros yeux d'oiseau de proie et guettant anxieusement, au passage, quelques mots anglais bien accentués que Vadim Vasti laissait échapper, de temps en temps, à son adresse.

Il entendit Harriet demander, tout à coup, en toute simplicité :

— Dites-moi, Monsieur Vasti, aviez-vous été déjà en Amérique ?

Il n'y eut pas, tout de suite, une réponse à une question aussi claire. Puis, tous deux éclatèrent de rire, s'envoyant l'un à l'autre ainsi qu'à Harriet des exclamations en polonais. Harriet restait étourdie, sa figure candide à la fois choquée et surprise et ne sachant si elle devait encore partager leur hilarité.

Le rire cessa aussi brusquement qu'il avait commencé et Vadim s'inclina courtoisement :

— Mais non, dit-il. Et nous y sommes depuis peu de temps. Sans quoi nous n'aurions pas cet accent, comment dites-vous ? abracadabrant.

— Certainement, dit Harriet, commençant à comprendre et s'épanouissant de plaisir comme si elle avait fait elle-même cette belle découverte.

De ces trois personnes, Vladim, seul, pouvait être capable de meurtre. Le juge Peck se moqua intérieurement de lui-même. Comme l'avait dit le docteur Metzger, dans la vie réelle ce sont ordinairement les choses les plus simples qu'on oublie. Vladim n'avait certainement jamais connu Van Vliet auparavant, s'il venait d'arriver en Amérique, en tout cas, il en fut bientôt certain.

Le juge fit un signe discret à Kay.

— Qu'y a-t-il ? demanda Mrs Welply Narracong.

— Rien qu'un petit renseignement très simple.

Kay, ayant demandé la permission de s'absenter un instant, vint les trouver.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Vladim Vasti ? lui demanda le juge.

— Seulement depuis cette réunion, la dernière réunion, dit-elle. Il venait seulement d'arriver. Antonin, lui, je le connais depuis plus longtemps.

— C'est tout.

Elle se dirigea alors vers le groupe qui entourait Vaslau Lachanski et sa femme Malda, les Fellows et Mordecai, empressé

et condescendant, paraissant déjà assez échauffé. Ayant réussi à enlever à Hester le monopole de la conversation, Vaslav parlait avec volubilité, répandant, à la ronde, la contagion de son éternel sourire, ses chauds yeux bruns brillants de passion et d'intérêt.

— Kay et moi avons songé à lancer un petit magazine. Quelque chose dans le genre de *The Rocking Horse*, mais meilleur. La question est, maintenant, de savoir si nous réunirons un capital suffisant. Nous n'avons pas une idée, nous-mêmes, du coût d'un numéro d'essai.

— Drogeur doit le savoir, dit Hester Fellows. Et elle l'appela.

Drogeur les rejoignit et ils lui exposèrent leur plan :

— Environ de deux à quatre cents dollars, dit-il. Cela dépend du format, de l'impression, etc. Vous ne pouvez guère mettre sur pied un magazine avec une présentation décente à moins de deux cents dollars le numéro.

— Ce n'est pas exagéré, dit Lachanski en réfléchissant.

— Collaboreriez-vous, Drogeur ?

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Ce que vous aurez de prêt.

— Je vous enverrai quelque chose, oui. Si vous voulez, je pourrai vous trouver d'autres collaborateurs parmi mes amis. Mais pourquoi créer encore une nouvelle petite revue. Il y en a tant. Elles pullulent de tous côtés comme les souris, quoique intéressantes et utiles. Pourquoi ne pas créer à Wisconsin un magazine de l'ordre de *The Wale Review* ou *Virginia Quaterley* ?

— C'est une idée, dit Malda.

— Mais il faudrait beaucoup plus de capitaux, protesta Vaslav.

— Je le crains, dit Drogeur.

Le juge n'avait là que deux suspects éventuels. Or, le déploiement de force exigé pour le maniement de l'alène fatale rendait improbable que le coup ait été porté par une femme. De plus, l'absence de motifs rendait la supposition ridicule.

En somme, si bref qu'eût été son contact avec les invités, le juge Peck sentit qu'il était déjà arrivé à une conclusion : la mise hors de cause de tous, avec une exception, à la rigueur, pour le docteur Grandison. Il lui fallait, maintenant, se livrer à une autre tâche : déterminer, par des questions adroites, le comportement des membres de la famille au moment du crime, tel que l'avait à peu près fixé le docteur Phetteplace. Cela allait venir.

A ce moment, Floy Narracong fit son entrée. Elle parcourut aussitôt du regard toute l'assemblée et ne découvrit qu'en dernier lieu le juge Peck et la vieille dame dans leur coin : elle baissa aussitôt les yeux, ce qui n'échappa pas au juge. Il toucha le bras de la vieille dame et lui dit :

— Floy n'est pas à l'aise.

Elle fit un signe d'assentiment.

Floy s'avança, le sourire aux lèvres, mais son anxiété se trahissait dans ses mains prêtes à s'appuyer sur un bras, dans son empressement à se mêler à la conversation, comme pour échapper au trouble soudain qui s'était emparé d'elle en voyant le juge Peck l'examiner dans l'ombre. Elle alla du groupe réuni autour du docteur Grandison à celui qui entourait les frères Vasti et, finalement, à celui de Vaslau Lachanski où se trouvait son frère. Là, elle s'arrêta, agitant un petit éventail car il commençait à faire assez chaud et l'atmosphère de la vieille maison s'alourdisait encore de l'odeur des plantes et des relents d'alcool émanant d'une demi-douzaine de verres de vodka.

— Si elle s'inquiète, elle le cache bien, fit observer la vieille dame.

Le juge Peck hocha la tête :

— Ce n'est qu'un entrain factice et qui ne peut tromper un œil clairvoyant.

— Et qu'est-ce qui peut l'inquiéter ?

— C'est simple et tout à fait élémentaire, Gisela. Elle a porté, deux fois, la main à la place où devrait être la marque et où est maintenant la cicatrice. Voilà !

— Comme vous l'aviez pensé cette nuit alors, cela signifie ?...

— Quelque chose qui sera bientôt clair, je pense.

Miss Wilberforce apparut sur le seuil et s'avança avec déférence à travers les groupes et parvint près du juge Peck.

— Le jeune homme qui vous a demandé hier est encore là, dit-il. Mais pas en pâtissier, pourtant, crut-il devoir ajouter.

Le juge Peck le remercia d'un geste et se tourna vers Mrs Welply Narracong pour s'excuser. Miss Wilberforce le conduisit vers l'extérieur.

Carr se tenait dans le hall.

Le juge renvoya Miss Wilberforce à la cuisine et s'assit dans le grand fauteuil devant l'escalier. Carr, lui-même, s'installa sur les marches.

— Quelles nouvelles ?

Carr haussa les épaules.

— Rien de plus. Mordecai a l'air d'avoir passé la journée d'une façon tout à fait normale.

— J'aurais voulu savoir quelque chose sur ce télégramme d'hier et ce que Mordecai attendait. A qui avait-il été envoyé et où ?

Carr sortit un petit carnet et le consulta :

— A Mr Shelby Burke, à Sayler, Wisconsin.

— C'est la région des lacs, je crois, murmura le juge. Pays isolé. En somme, je me demande...

— Si c'était une invitation après tout ?

— Oui.

— Evidemment, il n'y a aucun moyen de le savoir.

Miss Wilberforce fit à nouveau son apparition :

— Le téléphone, monsieur, dit-il au juge.

— Très bien, dit celui-ci, j'y vais.

— Voulez-vous le prendre dans la cuisine ?

Le juge Peck, suivi de Carr, alla dans la cuisine. Miss Wilberforce, cette fois, resta à côté d'eux. C'était un appel de l'attorney du district.

— Le juge Peck ?

— Hello, Farwell.

— On vient de me remettre le rapport au sujet de cette marque. Il n'y a pas trace d'une opération faite pour l'enlever, mais le docteur Alfred Birch, chemin de Middleton, se rappelle avoir fait une scarification dans le dos d'une jeune fille, il y a environ cinq jours. J'ai le docteur au bout du fil, voulez-vous que je vous le passe ?

— Passez-le-moi.

— Très bien. Le voici.

— Hello, docteur.

— Hello.

— C'est au sujet de cette scarification que vous avez faite, il y a cinq jours, à une jeune fille. Pouvez-vous me décrire cette personne ?

— Certainement. Des yeux verts, la bouche grande, environ cinq pieds six pouces de taille, cheveux blonds, plutôt dorés, très mince.

— Cela suffit, docteur. Quelle est la place de la marque ?

— Assez bas à gauche sur le dos, près de la taille.

— Quelle raison vous a-t-elle donnée pour justifier cette intervention ?

— Elle a expliqué qu'elle avait eu autrefois une marque de naissance en forme de fraise à cet endroit, qu'elle s'était effacée depuis et que cela pouvait lui valoir des ennuis s'il n'y avait pas cicatrice à la place.

— Et, en examinant le dos de cette personne, avez-vous trouvé quelque trace de cette marque ?

— Aucune.

— Vous pourriez affirmer la chose sous serment, si c'était nécessaire ?

— Certainement.

— Très bien. C'est tout, docteur. Je vous remercie.

Il se tourna vers Carr et sortit de la cuisine. Hors de la portée des oreilles de la cuisinière et de Miss Wilberforce :

— Voilà une question tranchée, dit-il.

— De quoi s'agit-il ? demanda Carr.

Le juge lui expliqua l'histoire de la marque et l'importance qu'elle prenait de plus en plus dans l'affaire.

— Donc, voilà qui met Floy Narracong en cause.

— J'inclinerai à le croire, oui. Mais le docteur Metzger affirme que ces marques peuvent disparaître. Et elle a donné au docteur une explication parfaitement plausible. Elle aurait pu inventer une douzaine d'autres raisons moins vraisemblables.

— Cette jeune fille ne semble pas assez forte pour avoir porté un coup d'une pareille violence.

— Non.

— Cela suppose un complice.

— Oui. C'est ce que je crois. Ce qui m'embarrasse, c'est de déterminer jusqu'à quel point elle est au courant. Quelle part, au juste, a-t-elle prise là-dedans ?

Il se retourna tout d'un coup et appela :

— Thomas.

Miss Wilberforce apparut, très empressé, sur le seuil de la cuisine.

— Voulez-vous demander à Monsieur Michaël Narracong de venir me trouver ?

— Certainement, monsieur, dit Thomas, qui se dirigea vers le salon.

Carr eut un geste d'interrogation :

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il est la victime idéale et que tout le complot le vise. Il faut que je connaisse les termes de son testament. Vous ferez mieux de disparaître.

— Il faut toujours surveiller Mordecai ?

— Plus que jamais.

— Je file.

Quelques instants après le départ de Carr, Michaël, légèrement mis en gaieté par l'effet de la vodka, mais au demeurant fort calme, rejoignait le juge Peck dans le hall.

— Vous n'allez pas m'apprendre qu'on a planté un autre couteau dans mon lit, dit-il.

— Non. Mais la raison pour laquelle on en a planté un commence à devenir claire. Il faut que je connaisse les termes de votre testament.

— Cinquante mille dollars à Mordecai et tout le reste à Floy.

— Imaginez que la vraie Floy Narracong soit morte et qu'une autre ait pris sa place ?

— Si cela réussissait, je suppose qu'elle hériterait, dit Michaël en soupirant. Mais où voulez-vous en venir ?

— Ou supposons... mais, non, dites-moi, qui connaît les termes de votre testament ?

— Gisela et Lovien. Van Vliet les connaissait aussi.

— C'est tout ?

— Tout. Mais tout le monde pouvait deviner facilement quelles étaient mes intentions.

Le juge Peck prit le bras du vieil homme et se dirigea avec lui vers le salon.

— Vous n'allez pas me dire que vous savez maintenant qui a tué Van Vliet ? demanda soudain Michaël.

— Mais si, répondit tranquillement le juge. Je m'en doutais depuis quelque temps, mais je n'en suis sûr que maintenant. Je suis encore incertain sur le rôle qu'a pu jouer un petit homme barbu. Avez-vous jamais entendu parler d'un nommé Shelby Burke ?

Michaël s'arrêta pour réfléchir.

— Shelby Burke ? Oui, je crois. Il avait quelque chose à faire avec mon frère à Montana. Avant sa mort, bien entendu. Un sale oiseau, je crois.

— Bien. Cela correspond parfaitement.

— Mais qui ?...

— Vous trouverez, vous devez trouver, si vous examiner soigneusement la question.

— Et comment ?

Ils étaient maintenant arrivés au seuil du salon. Le juge Peck sourit mystérieusement et montrant du doigt la fougère qui achevait de se faner :

— C'est cette plante qui me l'a dit.

Ils traversèrent le salon pour aller rejoindre la vieille dame qui trônait solitaire.

— Je vais leur parler maintenant, Gisela, dit le juge.

— Très bien.

Elle se leva et, à cette vue, Kay vint, tout de suite, se placer à son côté. Derrière elle, se tenait le juge Peck, attendant. En quelques instants, les rires et les conversations cessèrent, devant le silence impressionnant que gardaient ces trois personnages, chacun pressentant, à l'expression de leur physionomie, qu'il allait se passer quelque chose de grave.

— Je suis au regret, dit Mrs Welply Narracong avec simplicité. Un étrange concours de circonstances a rendu cette réunion nécessaire et rend inévitables certaines explications désagréables auxquelles nous ne pouvons nous soustraire.

Elle s'arrêta, au milieu d'un profond silence. Le juge Peck s'avança et vint se placer à son côté. Elle le présenta :

— Ce gentleman est le juge Peck dont quelques-uns d'entre vous ont entendu parler. Il poursuit une enquête et a reçu tous pouvoirs du District Attorney pour nous poser les questions qu'il juge à propos.

Le silence persista. Vaslav Lachanski posa son verre et essuya ses lèvres avec son mouchoir. Le docteur Grandison regardait le juge Peck tranquillement, froidement.

Le juge Peck prit la parole :

— Peut-être est-il regrettable, comme l'a indiqué Mrs Narracong, qu'il ait fallu procéder à cette formalité. Certains incidents, qu'on n'a pas jusqu'à présent rendus publics, nous obligent à obtenir de vous les renseignements utiles. Vous étiez tous présents à la dernière réunion donnée par Miss Kay Narracong, le quatre juin dernier. Nous désirons que chacun de vous rende compte de ses mouvements entre dix et onze heures cette nuit.

Il y eut un mouvement de malaise général. On entendit quelqu'un tousser pour s'éclaircir la gorge comme s'il allait parler. Puis une voix s'éleva, tranchante :

— Attendez un instant !

C'était Vaslav Lachanski. Il s'arrêta devant le juge Peck :

— Il faudrait savoir si cet interrogatoire est légal, dit-il. Personne de nous n'a reçu d'assignation pour être interrogé.

— Légalement non, dit le juge Peck.

— Alors de quel droit nous demanderez-vous quelque chose ? insista Lachanski. Comprenez-moi bien. Je ne fais pas d'opposition systématique et je ne m'insurge pas contre l'autorité. Mais je voudrais satisfaire une légitime curiosité et savoir pourquoi cette enquête.

Mrs Welply Narracong, avec un soupir de résignation, se tourna vers le juge Peck :

— Dites-le-leur, Ephraïm.

— Pourquoi cette heure est-elle particulièrement importante ? insista Lachanski.

— Vous avez le droit de le savoir, oui, dit le juge Peck. Et, d'ailleurs, vous l'auriez su à la fin. Je vais vous le dire. C'est parce que, au cours de la dernière réunion, Van Vliet a été assassiné dans une pièce de cette maison.

Pendant un long moment, il y eut un silence de stupéfaction puis, quelques exclamations étouffées de protestation.

Puis, tout d'un coup, un grand soupir angoissé et, dans le bruissement d'une robe du soir, la chute d'un corps sur le plancher.

C'était Floy Narracong.

Le juge Peck et Kay Narracong fendirent la foule et se trouvèrent aussitôt à son côté. Mrs Welply Narracong se précipita vers une fenêtre et l'ouvrit tandis que le docteur Grandison allait à la recherche d'un cordial.

En levant les yeux, le juge Peck aperçut Carr qui se tenait derrière le groupe, comme figé, agitant machinalement ses mains, la bouche prête à s'ouvrir.

Rencontrant le regard du juge, il lui lança dans un souffle :

— L'homme barbu. Il est arrivé, il y a cinq minutes.

L'effet sensationnel de cette révélation fut perdu pour le juge Peck absorbé par la réaction autrement intéressante de Floy. Il dit seulement :

— Attendez, et se tourna de nouveau vers cette dernière.

Carr ne put que secouer la tête, faire une moue et partir en bousculant Miss Wilberforce pour gagner l'escalier.

Miss Wilberforce le contempla, muet :

— Je m'en souviendrai, se promit-il.

CHAPITRE XII

L'HOMME BARBU

Le docteur M. C. Pond, dentiste de son état, se réveilla cette nuit-là, ressentant, dans sa mâchoire inférieure, le même genre de douleur lancinante qu'il avait si souvent traitée chez ses clients. Il procéda à l'examen de la dent et, finalement, se convainquit, bien malgré lui, que les seuls remèdes qu'il pouvait s'appliquer se trouvaient dans son cabinet de consultation en ville. En conséquence, bien qu'il fût près de minuit, il se leva, s'habilla, alla chercher son auto et partit.

Il constata, sans y prendre grand intérêt, qu'il devait y avoir une réception à Narracong House car il y avait de la lumière à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée et une file de voitures devant la maison, dans la rue où il avait son cabinet au troisième étage. D'assez mauvaise humeur, il mena son auto jusqu'au garage voisin, l'y remisa et, au moment d'entrer chez lui, fut presque renversé par l'irruption brutale d'un jeune homme sans chapeau sortant de chez Narracong. Il s'arrêta et le regarda avec colère mais, d'un naturel timide et un peu craintif, il retint sa première impulsion de courir sus à l'imprudent qui, au bout de quelques secondes, disparut dans un taxi.

Il n'eut pas l'occasion de jeter un second coup d'œil sur la maison des Narracong car il était déjà entré dans la maison où se trouvait son cabinet de consultations. Il monta lentement les escaliers, tiraillé par les élancements de sa dent et, une fois entré chez lui, alluma l'électricité et s'examina soigneusement dans la glace placée devant son fauteuil d'opération. S'étant armé du matériel nécessaire, il procéda au pansement approprié.

Après quoi il rangea ses instruments dans un stérilisateur, éteignit la lumière et se mit à la fenêtre d'où sa vue plongeait sur le domaine des Narracong. C'était une belle soirée de juin, la lumière de la lune se glissant à travers les épaisses frondaisons des arbres dessinait nettement tous les accidents du terrain. La maison, sans les lumières émanant du rez-de-chaussée, aurait pu paraître une relique de temps très ancien, pâle sous la lune et entourée d'ombre.

La toiture du vieil édifice était éclairée par la lumière avec, çà et là, des flaques d'ombre provenant de branches supérieures des arbres, des cheminées et des pinacles. Ses yeux parcoururent l'ensemble de la toiture, cherchant à reconnaître l'objet qui lui avait fait une impression fugitive. Après un moment de recherche, il finit par le découvrir.

C'était un soulier avec un pied dedans. Ensuite, venait une jambe.

Le docteur Pond se tâta le crâne, convaincu qu'il était victime d'une hallucination.

Mais rien n'était plus réel et, après une bonne minute d'examen, il se retourna décidé à aller à la maison pour s'informer.

Dans le grand salon des Narracong, cependant, Floy était revenue à elle. Elle jetait un regard désolé sur le juge Peck et sur Mrs Welply Narracong. Le juge la pressait de parler et, du regard, elle demandait grâce.

Le juge Peck se leva, la laissant aux mains de Mrs Welply Narracong, imposante et sévère, reine des Narracong de la tête aux pieds.

— Où est Carr ? demanda le juge.

Miss Wilberforce répondit :

— Il est parti avec M. Lachanski, il y a seulement quelques minutes.

— Lachanski ? s'écria le juge.

— Il s'agissait de quelque chose en rapport avec l'avion de M. Lachanski, se permit de suggérer Miss Wilberforce.

Le juge se tourna de nouveau vers Floy :

— Qu'est-ce que c'est que cet homme barbu ? demanda-t-il. Qui est-il ?

Elle secoua la tête et l'étonnement se peignit sur sa figure.

— Je ne sais pas, dit-elle. Vous ne croyez pas que j'aie fait cela. Je ne l'ai pas fait.

Le juge ignora la question.

— Connaissez-vous Shelby Burke ?

— Shelby Burke ? Mais il... il est à Montana.

— Vous le connaissez alors ? C'est bien un petit homme barbu ?

Elle fit signe que oui, la parole coupée par l'étonnement et répéta :

— Mais il est à Montana.

Le juge la regarda avec une sévérité inaccoutumée :

— Vous n'êtes pas Floy Narracong. Qui êtes-vous ?

Elle rassembla ses forces et, soudain, se détournant de lui, appela, tandis que tous les yeux étaient braqués sur elle :

— Mordecai !

Pour la première fois, le juge Peck se rendit compte que Mordecai n'était pas là. Il repoussa aussitôt Floy, disant à Mrs Welply Narracong :

— Conduisez-la dans sa chambre et restez avec elle jusqu'à ce que je l'envoie chercher.

Il passa aussitôt dans le hall, tout yeux pour Mordecai Narracong.

A ce moment, la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre timidement.

Miss Wilberforce s'avança et, derrière lui, les invités se pressèrent dans le hall. Le juge Peck, qui s'était arrêté au milieu de l'escalier, vit la porte s'ouvrir pour donner passage à un petit homme timide paraissant fort troublé. Il l'entendit qui disait :

— Bonsoir. J'espère que je n'apporte pas de mauvaise nouvelle. Je suis le docteur Pond, votre voisin. Je crois qu'il y a un homme mort sur votre toit.

Pendant quelques secondes, rien ne vint rompre le silence. Le docteur Pond, s'étant ainsi acquitté de son devoir, remit son chapeau sur sa tête et reprit gravement son chemin à travers l'allée jusqu'à la rue sans être même tenté de se retourner pour jeter un regard furtif sur la maison.

Un mouvement se dessinait parmi ceux qui entouraient le juge Peck. Le juge l'arrêta de sa main levée.

— Mrs Welply Narracong va mener Floy à sa chambre. Je prie le reste de la compagnie de rester ici ou de passer au salon. Si Thomas veut m'amener Guilder, nous pourrons aviser.

Il se retourna alors et monta seul.

Il y avait, dans l'attique, une échelle petite mais solide permettant de monter sur le toit et le vasistas était ouvert.

Un rayon de lune passait au travers du vasistas qui s'évanouit seulement quand le juge Peck eut donné l'électricité. Sans hésiter, le vieil homme monta, par l'échelle, sur le toit où les recherches n'étaient pas sans danger.

Il vit presque aussitôt le corps, appuyé contre une cheminée, une jambe pendante dans le vide. Il s'approcha et vit qu'un coup d'une certaine violence avait brisé le crâne du mort, car il était mort. Sa terrible immobilité l'indiquait assez. Il souleva un peu

la tête et le torse s'écroula tandis que le juge avait un léger mouvement de recul à son contact.

Il regarda la face, les yeux éteints maintenant, tournés vers la lune et les étoiles, la bouche béante, l'abandon de la mort dans chaque trait. C'était le petit homme barbu.

Guilden surgit derrière lui et, à son tour, le butler montra sa tête au-dessus du vasistas.

— Je crois que nous pouvons l'emporter, Guilden, dit le juge.

— Très bien, monsieur, dit Guilden impassible.

Thomas Scattersall descendit de son échelle pour se trouver en face de Mrs Welply Narracong qui arrivait elle-même au moment où Guilden descendait le corps entre ses bras.

— Où pouvons-nous le mettre, Gisela ? demanda le juge Peck.

— Dans la chambre de Van Vliet, dit-elle d'une voix un peu hésitante, mais sans manifester autrement son émotion.

Ils l'emportèrent dans la chambre de Van Vliet. La vieille dame les y suivit et s'arrêta à considérer la face du mort.

Elle fit un signe négatif :

— C'est le petit homme barbu, dit-elle. Voilà ce que je sais ; mais je ne le connais pas.

Kay arriva alors, hors d'haleine. Elle vit le corps mais, sans le regarder, tout yeux pour le juge Peck :

— Puis-je les laisser venir ?

Il ne saisit pas tout de suite ce qu'elle voulait dire :

— Ah ! les invités, oui, je veux bien. J'aurai besoin de certains d'entre eux ; mais cela peut attendre jusqu'à demain matin. Vous pourriez profiter de l'occasion pour leur demander si personne n'a vu quelqu'un vidant des verres de vodka dans les pots de fougères de votre tante, lors de la première réunion.

— Bien.

Elle partit et, à ce moment, Michaël arriva pour voir le cadavre.

— Oui, je le reconnais, dit-il. C'est bien cet homme, Shelby Burke, que mon frère Holman mit à la porte de son ranch parce qu'il avait une mauvaise influence sur Mordecai.

— C'est bien ce que je pensais, dit le juge Peck avec un sourire.

Il s'adressa à la vieille dame qui paraissait étonnée et le regardait d'un air interrogateur :

— Voulez-vous m'amener Floy ? demanda-t-il.

— Certainement, répondit-elle.

Et elle partit à sa recherche.

Le juge se retourna vers Michaël :

— Quel âge croyez-vous qu'il a ?

— Plus de quarante ans.

— Et il a été, autrefois, l'ami intime de Mordecai ?

— Oui.

Mrs Welply Narracong apparut sur le seuil avec Floy. Les yeux de la jeune fille étaient rouges et remplis de larmes, elle serrait étroitement un mouchoir dans sa main. Elle répugnait à entrer dans la chambre. Quand ses yeux tombèrent sur le corps, elle réprima un mouvement convulsif et détourna les yeux.

— Regardez-le, commanda le juge Peck.

— Non.

— Gisela, amenez-la devant.

La vieille dame la saisit par les épaules et la força à se tenir debout devant le corps. D'un geste rapide, elle lui arracha le mouchoir qu'elle tenait devant ses yeux. Le juge lui saisit les mains.

— Maintenant, regardez, dit-il.

Elle regarda et ouvrit alors de grands yeux comme si elle ne pouvait croire à ce qu'elle voyait. Elle promena autour d'elle un regard abasourdi puis, soudain, inexplicablement, toute sa frayeur disparut.

— Mais c'est Shelby Burke !

— Que fait-il ici ? demanda le juge Peck. Vous nous avez dit qu'il était à Montana.

— Je n'en sais rien.

Sa sincérité ne faisait pas de doute.

— Savez-vous qui l'a tué ? demanda le juge.

Elle le regarda avec des yeux agrandis par la frayeur mais ne répondit pas.

— C'est le même homme qui a tué Van Vliet, dit le juge.

Elle poussa un profond soupir et se couvrit encore les yeux de sa main mais garda le silence jusqu'à la fin. Elle demanda :

— Puis-je détourner les yeux maintenant ?

— Oui, dit le juge. Voulez-vous parler à présent ?

Elle secoua la tête.

— Vous voyez ce qui en est, continua-t-il. Vous n'êtes pas seulement associée à une entreprise frauduleuse mais, à présent, vous voilà complice d'un meurtre.

— Oh ! non.

— Alors, vous maintenez que vous ne saviez rien des meurtres projetés ? Vous n'avez pas su que Van Vliet a été tué, que deux tentatives ont été faites pour tuer Michaël Narracong et que, finalement, Shelby Burke devait être tué ?

— Non, non, non.

— Mais si vous ne dites pas tout, vous pouvez être considérée comme complice. Vous savez ce que vous risquez ?

Elle commença à trembler violemment mais ne laissa pas autrement entendre qu'elle eût compris.

— 'Où est Floy Narracong ? demanda-t-il alors.

Pour la première fois, elle leva franchement les yeux sur lui. Tout son visage trahissait une immense lassitude.

— Elle est morte.

— Depuis quand ?

— Mordecai m'a dit que c'était tout de suite après la mort de son père.

— Mais son père a été enterré ici dans le caveau de famille et il n'a jamais été question de l'enterrement de Floy. Au lieu de cela, c'est vous qui êtes arrivée ici sous le nom de Floy; cette substitution, elle au moins, ne pouvait avoir lieu qu'avec votre complicité.

Ici apparut Miss Wilberforce tendant d'urgence un télégramme.

— Pour qui ? demanda la vieille dame.

— Pour le juge Peck.

Le juge s'avanca, le prit et l'ouvrit d'un geste rapide. Il était de Carr. Il lut :

« Tenez tout en état. Stop. Vais par avion à Sayler. Stop. Serai de retour ce matin. »

Il regarda Floy.

— Que savez-vous de Sayler, dans le Wisconsin ?

— Mordecai y a des amis, dit-elle sans se faire prier.

— Shelby Burke y vivait ?

Elle fronça le sourcil.

— Mais son appartement est à Montana, dit-elle, laissant percer un léger agacement d'être contredite sur une chose qu'elle était à même de savoir mieux que son interlocuteur.

— Le vôtre aussi est à Montana, puisque vous êtes si au courant ?

Elle fit signe que oui.

— Comment vous appelez-vous ? Pas Floy ?

— Sybil, dit-elle capitulant.

Il acquiesça brièvement d'un geste et lui fit signe de sortir.

— Ramenez-la à sa chambre, dit-il à la vieille dame et dites à Thomas de veiller sur elle. Elle peut en avoir besoin.

Mrs Welply Narracong sortit et Sybil la suivit sans résistance. Le juge Peck prit une couverture et en couvrit le corps.

— Il faut que quelqu'un téléphone au docteur Phetteplace, dit-il, et à l'attorney.

— Je m'en charge, dit Michaël qui partit aussitôt.

La vieille dame réapparut.

— Et maintenant, Ephraïm, est-ce fini ?

— Oui, sauf la capture ?

— C'était ?...

— Mordecai, oui. Lorsque nous le tiendrons, ce ne sera qu'une affaire de temps pour l'obliger à avouer.

— Mais où est-il ?

Michaël apparut de nouveau sur le seuil et il dit avec un sourire entendu :

— Si vous voulez jeter un coup d'œil dans la chambre de Lovien, je crois que vous serez fixés.

Et il disparut tout de suite.

CHAPITRE XIII

LOVIEN DONNE UN COUP DE MAIN

Ils laissèrent le corps et se hâtèrent vers la chambre de Lovien Narracong, devant laquelle ils rejoignirent Michaël Narracong qui s'était arrêté, un instant, pour écouter la voix de Lovien. La porte une fois ouverte, ils virent aussitôt la silhouette de Mordecai, allongé sur le sol, et Lovien, debout devant lui, un bâton à la main, l'air farouche, sa moustache doublement hérissée et ses cheveux blancs en désordre. Mordecai était attaché par des liens assez lâches.

— J'ai été obligé de taper dessus une fois, dit Lovien avec un grand calme.

— Comment cela est-il arrivé, Lovien ? demanda Mrs Welply Narracong.

Le vieil homme examina soigneusement Mordecai pour s'assurer s'il pouvait bouger puis se tourna vers le juge et sa sœur :

— Vous savez combien les réunions m'ennuient, dit-il. Je suis resté dans ma chambre, ces dernières heures, lisant ce livre de Marcel Proust. Je ne faisais aucune attention au bruit qui venait d'en bas. Puis, j'ai eu, soudain, conscience d'avoir entendu deux personnes traverser le hall. Sur le moment, je n'y ai pas prêté attention mais, retourné à mon livre, je les entendis monter les escaliers qui conduisent à la chambre de l'attique et, me rappelant la mort de Van Vliet, j'ai été aussitôt en alerte.

Alors, au-dessus de moi, dans l'attique, j'entendis du bruit : deux hommes qui marchaient, s'arrêtaient, repartaient. Puis, soudain, ce fut un coup terrible et quelque chose qui tombait lourdement. Après quoi j'ai entendu ouvrir le vasistas et le roulement de l'échelle qu'on mettait en place. Pendant tout ce temps je n'ai pas bougé, ne comprenant rien à ce qui se passait et, aussi,

parce que je venais d'entendre une autre personne qui circulait, au-dessous, dans le hall, examinant toutes les chambres, les unes après les autres.

Ensuite, j'ai entendu le pas d'un homme seul au-dessus de moi et celui d'un autre qui paraissait se cacher dans le hall derrière cette porte; puis quelqu'un qui descendait l'escalier de l'attique en ayant soin de fermer la porte derrière lui. Mais, arrivé presque au bas, il s'arrêta et j'entendis sa voix. C'était celle de Mordecai.

— Ainsi vous avez quitté votre costume de pâtissier, jeune homme, dit-il. Sortez-moi de derrière ce fauteuil. Je vous ai vu vous cacher.

Je crus que je lisais un roman policier — et un mauvais — et j'écoutai, stupéfait. L'autre s'avança et parla :

— Qu'avez-vous fait de Burke ? demanda-t-il.

— Il est parti.

— Vous l'avez tué parce qu'il était votre complice ? Qu'avez-vous comploté à Sayler ?

Il y eut encore une pause, ce genre de pause qui donne froid dans le dos, et je me levai. Le jeune homme était en train de reculer sous la menace de l'arme de Mordecai, le son des voix me le disait :

— Vous en savez trop, vous en devinez trop, dit Mordecai d'un ton que pourrait prendre un bandit de grand chemin.

— Qu'avez-vous fait de Floy Narracong ? L'avez-vous tuée aussi ?

— Vous êtes un homme mort, dit alors Mordecai.

Je pensai que c'était le moment d'intervenir. J'empoignai ce bâton, je tournai le loquet et l'aperçus dans le hall juste derrière ma porte. J'ouvris celle-ci toute grande, m'avançai et tapai sur sa caboche. Naturellement, il s'écroula.

Et le jeune homme — votre homme, juge — prit cela comme une chose toute simple. Il s'avança, prit son revolver, me demanda une corde et je l'entendis grommeler :

— Avec sa moustache, sa peau noire (probablement un peu de sang mexicain), il se croyait un matador. Ma parole, il ricanait même.

Nous l'avons attaché avec la cordelière de ma robe de chambre. Nous l'avons traîné ici, parce que tout ce que votre jeune homme avait en tête était un voyage en avion qu'il avait à faire hors de la province. Il me parlait de ce monsieur Lachanski qui en pilote un et il est descendu, à ce que j'ai cru comprendre, pour aller le chercher. De sorte que je suis resté là, hésitant à laisser mon homme parce que cette corde n'est pas trop faite pour cet usage, elle se relâche constamment, qu'on la noue ou non, et je ne pouvais pas courir le risque de le laisser s'échapper. J'ai eu, malheureu-

sement, le regret d'être obligé de taper dessus, une fois ou deux, depuis lors. Pour le moment, je crois qu'il est proprement arrangé. J'ai appelé sans avoir d'abord de réponse et, finalement, Michaël m'a entendu.

— Quel est l'homme qu'il a tué ?

Le juge Peck le lui expliqua.

Lovien désigna du pied Mordecai toujours étendu par terre.

— Donc, c'est lui l'assassin de Van Vliet. Mais pourquoi ce meurtre sur le toit ?

— Il a probablement pensé que c'était l'endroit le plus commode pour mettre le corps jusqu'à ce qu'il puisse s'en débarrasser, conjectura le juge. Il n'y avait guère d'autre place sûre avec tout ce monde dans la maison et, sans le voisinage du docteur Pond, il aurait bien pu s'en tirer.

— Et quel était le rôle de ce petit homme ? demanda Mrs Welply Narracong.

— Sachant qui il est, nous pouvons supposer qu'il était d'accord avec Mordecai et que, soit à la suite d'un chantage, soit en paiement de services rendus, il a eu peut-être une part des soixante-cinq mille dollars prêtés à Mordecai par Kay. Mais, si l'on considère sa mort, on inclinerait plutôt à croire au chantage. Mordecai, harcelé par lui, l'aurait tué pour y échapper. Mais Sybil paraît bien ne rien savoir des agissements de Burke, quels qu'ils soient, et cela paraît infirmer la théorie du chantage ou quoi que ce soit qui l'implique.

Michaël apparut alors très excité :

— C'est votre affaire, Gissy, dit-il. Les reporters sont en troupe en bas.

— Cette fois, on ne peut les éviter, dit le juge Peck.

Elle acquiesça sans enthousiasme et quitta la pièce.

Derrière elle, le docteur Phetteplace et le jeune attorney Farwell, drapé dans sa dignité et avec son éternelle canne à la main, firent leur entrée suivis de la police.

— Voici le prisonnier, dit le juge faisant un pas en avant et montrant Mordecai par terre.

— Prenez-le, dit Farwell à ses hommes. Et l'ayant reconnu :

— Le jeune Narracong ? Eh ! quelle fête pour les journaux !

— Oui, dit le juge Peck, c'est malheureux, mais on ne peut pas éviter plus longtemps le scandale. Toute l'affaire va être maintenant publique. Comme le docteur Phetteplace peut vous le dire, Van Vliet Narracong a été également assassiné et de la même main.

— Ah ! Phetteplace était sur l'affaire avec vous ?

Le coroner fit signe que oui et demanda :

— Où est le corps ? Fichue heure pour me déranger, au milieu de la nuit. La police a examiné ?

— Pas encore. Le corps est dans la chambre qui ouvre sur le hall.

On avait emmené Mordecai. Lovien se joignit à eux et ils se rendirent dans la chambre où gisait le corps de Shelby Burke. Un opérateur de la police était en train de prendre des photographies.

— Qui est-ce ? demanda l'attorney.

— Un nommé Shelby Burke. Il vient de Montana avec une fâcheuse réputation.

— Cela ne nous dit pas grand'chose, dit l'attorney. Savez-vous quelque chose des motifs du jeune Narracong pour cet attentat ?

— Crainte d'un chantage peut-être, mais j'en doute. Je crois plutôt à un meurtre non prémédité. Cela a été le cas pour Van Vliet, tout tournant autour de la mort de Michaël, qui devait faire passer ses millions sur la tête de la prétendue Floy; après quoi, Mordecai aurait mis la main dessus.

— Je n'y comprends rien, dit Farwell. Qu'est-ce que c'est ? Si nous commençons par le commencement ?

Le juge Peck secoua la tête :

— Pas encore. Attendez un peu.

Farwell eut un geste négligent pour acquiescer :

— Okay ! Prenez tout le temps que vous voudrez. Vous pourrez m'envoyer un rapport à Sac Prairie.

Le docteur Phetteplace considéra le cadavre.

— Un coup porté avec la dernière violence par un instrument contondant, diagnostiqua-t-il. A-t-on trouvé l'arme ?

— Pas encore, dit le juge Peck. Mais elle doit se trouver probablement dans l'attique, à moins que Mordecai n'ait eu le temps de s'en débarrasser. D'après ce qu'à dit Lovien, c'est peu probable.

Le coroner se remit à examiner le corps et l'attorney questionna le juge Peck :

— Et ce jeune Carr que j'ai assermenté ?

— Il est parti pour une expédition hors de la province à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un. En avion avec Vaslav Lachanski.

— Oh ! Lachanski, une tête légère. De quoi s'agit-il ?

— Carr a levé un lièvre. Je soupçonne ce que c'est, mais je n'en suis pas sûr et je préfère n'en rien dire pour le moment.

— Bon. Quelqu'un réclame-t-il le corps ?

— Vous attendez votre jeune adjoint, juge ? demanda Farwell.

— Oui, je l'attends.

— Alors, je vais prendre congé, si vous le permettez. Je veux entreprendre Mordecai avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître assez pour embrouiller les choses, s'il le peut.

L'heure suivante vit le juge Peck installé dans le salon avec Mrs Welply Narracong, Michaël, Lovien et Kay. La jeune Sybil était encore dans sa chambre sous la garde de Thomas qui devait être bientôt relevé par Guilden.

— Je crois que j'aurais embrassé la carrière de détective, dit Kay, si je n'avais pas fait l'héritage de l'oncle Van Vliet.

— Oui, c'est un empêchement, dit en riant le juge.

— Maintenant que tout est fini, Ephraïm, dit Mrs Welply Narracong, voulez-vous me faire le plaisir de rester un peu comme invité ?

— Mais tout n'est pas fini, Gisela. Carr n'est pas encore là et le procès va commencer. Après tout, je dois avoir quelques connaissances de la loi.

Une heure plus tard, et alors que Michaël et Lovien étaient allés se coucher, l'attorney réapparut, de fort mauvaise humeur, flanqué d'une sténographe.

— Mordecai est buté, je n'en puis rien tirer, dit-il. Et les journalistes réclament des renseignements. De sorte que je vais être obligé maintenant de vous demander tous les détails.

— A une pareille heure ! protesta Mrs Welply Narracong.

— Oui, même à pareille heure, dit Farwell en supprimant lui-même un bâillement.

CHAPITRE XIV

TOUT EST ÉCLAIRCI

— Puisqu'il le faut, dit le juge Peck, commençons, bien que je n'aie pas tous les éléments de l'affaire. Il aurait fallu attendre Carr.

— Cela ne nous dit pas quand il arrivera, dit Farwell, hochant la tête. Je voudrais voir aussi la personne qui s'est donnée pour Floy Narracong. Mais vous, d'abord.

— Par où commencerai-je ? dit le juge. Qu'est-ce que vous désirez savoir ?

— Prenez les choses du début, dit Farwell.

Le juge Peck eut un petit gloussement.

— En d'autres termes, vous voulez que je rédige l'acte d'accusation à votre place ?

Farwell ricana :

— Allez-y ! Mon sténographe est prêt à prendre vos paroles au vol pour aussi vite que vous irez.

— Fort bien, commença le juge. Les faits sont très simples maintenant que la lumière est faite.

Cela commence par le meurtre de Van Vliet Narracong qui a eu lieu entre dix et onze heures de la nuit du quatre juin dernier. Il a été exécuté au moyen d'une vieille alène de cordonnier, enfoncée dans la tête à la base du crâne; trois pouces environ de cet instrument ont pénétré dans le cerveau. On a trouvé Van Vliet gisant au milieu de papiers et de lettres qu'il gardait dans une chambre de cette maison et on a cru que sa mort avait été la conséquence d'un arrêt du cœur, car il souffrait depuis quelque temps de troubles cardiaques. Ce n'est que le six au matin, que Mrs Welply Narracong, en voulant arranger les cheveux du mort, rencontra le bout de l'arme qui faisait saillie.

Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi on ne l'avait pas découvert d'abord, notamment au moment de la mise en bière. Van Vliet avait, à la base du crâne, une abondante chevelure blanche; l'arme, après avoir été enfoncée, avait été sectionnée au niveau de la peau et, même probablement, poussée encore plus profondément à l'intérieur, de sorte que, en effet, la blessure était fermée et ne pouvait pas saigner. Dans ces conditions, la masse épaisse des cheveux la dissimulait et elle ne pouvait être découverte que par hasard. Mais, après la mort, par l'effet de la rigidité cadavérique, le morceau de fer a fait saillie suffisamment pour heurter le peigne que Mrs Welply Narracong passait dans les cheveux du vieillard.

— Vous vous en êtes rendu compte, tout de suite, Mrs Narracong, dit l'attorney en se tournant vers la vieille dame.

— Certainement, dit-elle, je compris tout de suite que Van Vliet avait été assassiné et je décidai d'appeler à l'aide le juge Peck, convaincu qu'il saurait faire le nécessaire.

— Bien, dit Farwell, qui se retourna vers le juge. C'est alors que vous êtes entré en scène?

— Oui; j'arrivai le soir. Certains faits me parurent évidents, d'abord. Le meurtre avait été certainement improvisé mais, pourtant, avec une certaine dose de préméditation. Improvisé, parce qu'autrement, on n'aurait pas choisi le moment où une réunion mondaine se tenait dans la maison; avec préméditation, parce que la nature de l'arme et la façon de procéder supposaient un calcul préalable.

Au moment du crime, il y avait à la maison tous les membres immédiats de la famille : Michaël, Lovien, Mrs Welply, Mordecai, Floy et Kay Narracong, les trois domestiques, Guilden, Thomas

Scattersall et Mrs Hentson; et les invités de Kay Narracong, les Lachanski, les Fellows, Harriet Mellomer, Ann Holby, les Vastis, le docteur Grandison, Fran Withman et Hugh Drogeur, en tout vingt personnes qui pouvaient avoir saisi l'occasion de tuer Van Vliet Narracong.

La question du motif m'embarrassait car il n'y avait aucune raison apparente pour ce meurtre. Le défunt était généralement assez peu aimé à raison de son manque d'égard pour les autres, de son humeur bilieuse et contrariante et, dans le temps, avait été coureur, mais c'était passé. J'écartai l'idée d'une vengeance féminine parce que c'était dépasser toutes les bornes de la vraisemblance de supposer qu'une femme ait choisi un pareil moment pour tuer. D'ailleurs, les meurtres passionnels excluent généralement la préméditation.

Le crime passionnel étant hors de question, il fallait que le meurtrier eût été poussé soit par une considération d'opportunité, soit par un désir de gain. Ce dernier point dépendait des dispositions testamentaires du défunt. C'était fort simple, mais, en fait, ne nous donnait aucune indication sur le meurtrier car, aux termes de son testament, Van Vliet avait laissé toute sa fortune, sans conditions d'aucune sorte, à Kay Narracong, et celle-ci, à ce que j'avais appris, était déjà riche de cent mille dollars. Elle m'apprit, par la suite, qu'elle en avait perdu soixante-cinq mille en mauvais placements, ce qui n'était pas tout à fait exact, car elle n'avait pas à proprement parlé placé cet argent, mais consenti un prêt.

Ceci fut dit avec un sourire à l'adresse de Kay et le juge Peck fit une pause.

L'attorney la regarda d'un air fort étonné :

— Est-ce vrai, Miss Narracong?

— Tout à fait, répondit-elle. J'ai avancé cet argent, en trois fois, à mon cousin Mordecai. Il semblait pressé.

— Il l'était, dit sèchement le juge Peck.

— Cela signifie? demanda Farwell.

— Nous allons y venir, dit le juge. Tout compte fait, puisque le mobile immédiat du gain était écarté, il restait, seulement, l'opportunité avec, peut-être, un mobile de gain au second plan, ce qui, à la vérité, se trouva être le cas.

Maintenant, un des indices les plus caractéristiques sur lesquels je tombai, fut une note griffonnée au dos de la couverture d'un livre que lisait Van Vliet peu avant sa mort. Le livre est encore dans sa chambre et il y aura lieu de le comprendre parmi les pièces à conviction lors du procès. A une époque probablement voisine de sa mort, Van Vliet avait écrit, sur cette page, ces mots caractéristiques : *La marque en forme de fraise*. Au premier abord, cette note ne dit rien à Mrs Narracong mais celle-ci, de son côté,

apportait un renseignement intéressant. Elle avait vu son neveu Mordecai verser de mauvaise grâce de l'argent à un petit homme barbu qui l'attendait, cette nuit, près du mur en face de la maison, dans State Street. Mrs Narracong l'ayant questionné à ce sujet, il répondit qu'il jouait aux courses, ce qu'elle savait inexact. Sur le moment, ce détail ne fit pas, non plus, une grande impression sur moi, de sorte que je ne rattachai pas cet incident à mon enquête.

Vers ce moment, j'étais en état de grouper un petit nombre de faits, savoir :

1° Découverte de la lame de l'alène dans le crâne de Van Vliet.

2° Découverte du manche de cette alène qui paraissait avoir été jetée du haut de la fenêtre de l'attique dans le jardin.

3° Découverte que l'un des hôtes de Kay Narracong avait versé sa vodka dans le vase contenant une des fougères de Mrs Narracong, laquelle plante est en train de mourir.

Farwell avança le cou et Mrs Narracong lui indiqua du doigt la plante :

— Voilà une pièce à conviction, dit-elle à l'attorney avec satisfaction. Continuez, juge.

4° Une tentative avait été faite pour pénétrer, la nuit, chez Michaël Narracong.

5° Et quelqu'un avait dérobé un paquet de lettres appartenant à Michaël dans la chambre au bout du hall du second étage.

Ce sont ces deux derniers faits qui m'ont mis sur les traces du meurtrier, avec un troisième les confirmant. C'était la deuxième fois, que des papiers et des lettres paraissaient avoir joué un rôle dans le mystère, puisque Van Vliet avait été trouvé mort au milieu de ses papiers et il me vint à l'esprit que Van Vliet pouvait bien être en train de rechercher dans les lettres en question quelque chose ayant trait à la marque en forme de fraise. Je demandai à Michaël s'il savait quelque chose à ce sujet.

Il put me renseigner. Floy Narracong, la fille de son frère Holman Day, était née avec une marque en forme de fraise sur le dos à gauche. L'examen immédiat des lettres de Michaël montra que le paquet dérobé se composait des lettres de Holman et comprenait, notamment, toutes celles qui avaient été écrites au moment de la naissance de Floy.

Je procédai à l'examen des lettres qui restaient dans le cabinet de Van Vliet et constatai que, bien qu'Holman lui eût écrit un peu avant et un peu après la naissance de sa fille, il n'y avait pas de lettre mentionnant la marque en question. Il y avait manifestement là plus qu'une coïncidence et il était clair que cette marque avait joué un rôle dans le mystère de la mort de Van Vliet Narracong.

Je jugeai nécessaire que Kay Narracong s'arrangeât pour voir si Floy portait ou non une pareille marque; mon raisonnement était que, si Van Vliet avait soudainement désiré constater la présence de cette marque, il devait avoir quelque raison de supposer qu'elle n'y était plus. Le docteur Metzger m'apprit que ces marques disparaissent parfois naturellement. Mais, s'il en était ainsi, quel rapport son absence pouvait-elle avoir avec le meurtre? Ce que je pourrais trouver de plus significatif, de l'avis du docteur Metzger, serait une cicatrice relativement récente, et c'est précisément ce que Kay Narracong découvrit sur le dos de Floy.

J'étais, dès alors, presque certain que la personne passant pour Floy n'était pas la fille de feu Holman Day Narracong, mais il était également certain qu'elle aurait eu difficilement la force de tuer Van Vliet Narracong, car elle se montrait tellement craintive en ma présence qu'elle ne pouvait avoir eu l'énergie de commettre un pareil crime. Tout cela conduisait clairement à cette conclusion autrement importante que son associé était son demi-frère, ou prétendu tel, Mordecai Narracong.

Tous les faits subséquents ont corroboré cette théorie.

1° Le rapport de Carr indiquant que Mordecai avait envoyé un télégramme à Shelby Burke à Saylor, Wisconsin.

2° Le fait que Michaël avait identifié Shelby Burke comme un associé de Mordecai, homme de mauvaise réputation qui avait été renvoyé, par Holman Day, de son ranch.

3° Le second attentat contre Michaël, attentat qui avait été perpétré sur un mannequin; après quoi, son auteur ayant découvert son erreur s'était enfui pendant que j'étais occupé à l'examen des papiers de Van Vliet; rien ne pouvait indiquer plus clairement que c'était la mort de Michaël qu'on cherchait et nous pénétrions ainsi au cœur du mystère.

4° Le témoignage du docteur Birch, attestant qu'il avait pratiqué une scarification dans le dos d'une jeune fille répondant au signalement de la prétendue Floy, sur la demande de cette dernière.

5° Le fait que personne de la famille n'avait eu l'occasion de voir Floy Narracong depuis l'âge de dix ou douze ans et qu'on n'avait cru à son identité que parce qu'elle avait accompagné ici Mordecai.

6° Les dispositions testamentaires de Michaël qui, dans son testament, léguait cinquante mille dollars à Mordecai, trois millions à Floy, somme dont Mordecai se serait emparé une fois que lui et la fausse Floy seraient partis d'ici après la mort de Michaël. Voilà les faits positifs, le reste est supposition.

— Et Shelby Burke? demanda l'attorney.

— Jusqu'à présent, son rôle n'était pas défini. Mais on peut

faire quelques suppositions vraisemblables. On sait qu'il avait une mauvaise réputation et avait eu une fâcheuse influence sur Mordecai, déjà porté par lui-même au mal. Au premier abord, on pouvait croire que ce n'était qu'un homme de main, employé occasionnellement. Mais en creusant la question, il me sembla qu'il y avait là quelque chose qui sentait le chantage et je mis Carr aux trousses de Mordecai, mission dont il s'acquitta consciencieusement. Dès lors, il apparut que les rapports de Mordecai et de Burke étaient plus compliqués que cela et qu'il y avait entre eux une véritable complicité de longue date. Il semble que Mordecai payait volontairement Burke, comme un employeur paye son employé, jusqu'au moment où celui-ci haussa ses prétentions et fit entendre des menaces, ce qui amena sa mort. Si c'est le cas, les conclusions sont faciles à tirer. Nous serons définitivement fixés au retour de Carr.

En attendant, vous admettez, je crois, en ce qui concerne la période qui se place avant la mort de Van Vliet, que, par quelque hasard, celui-ci avait eu l'occasion d'apercevoir le dos de Floy Narracong et avait été frappé de voir que quelque chose ne s'y trouvait pas qui aurait dû s'y trouver. Plus tard, pendant qu'il lisait, il s'était rappelé ce que c'était, une marque en forme de fraise. Van Vliet était, apparemment, un homme extraordinairement pénétrant et il était arrivé, ainsi, à soupçonner la vérité avant que personne ne s'en doutât. Nous le savons, sans aucun doute, par l'allusion voilée qu'il fit à Michaël pour l'avertir indirectement que sa vie était en danger. Mais il commit une grande erreur qui permit à Mordecai d'apprendre qu'il avait eu connaissance de la marque. Il n'est pas téméraire de supposer qu'il laissa échapper une allusion devant Floy et celle-ci, déjà mal à l'aise dans le rôle qu'elle jouait, s'empressa d'en faire part à Mordecai. C'était l'arrêt de mort de Van Vliet.

— Nous pouvons éclaircir cela dans une minute, dit Farwell. Je vais faire appeler Sybil.

Il n'avait pas achevé de parler qu'il s'élançait hors de la chambre et on l'entendit monter l'escalier.

— J'ai pitié de cette fille, dit Mrs Welpy Narracong.

Le juge Peck lui lança un regard moqueur.

— Nous pouvons faire quelque chose pour elle, tante Gisela, dit Kay.

— Elle ne sera pas poursuivie si vous ne portez pas plainte, expliqua le juge Peck. Nous savons qu'elle n'a pas pris part au meurtre; certainement, elle n'a rien à voir avec la mort de Floy si, toutefois, celle-ci est morte et il n'est indispensable de la mettre en cause que comme témoin contre Mordecai. Naturellement, la première charge à examiner est le meurtre de

Burke. Peut-être si on lui explique tout cela elle se décidera à parler.

Farwell fit son entrée tenant rudement Sybil par l'épaule. Sybil était pâle et terrorisée, sa blonde chevelure toute en désordre.

— Parlez, ma fille, dit Farwell la plantant carrément sur une chaise devant lui.

Elle le regarda puis leva silencieusement les yeux sur Mrs Welply Narracong et Kay et les baissa aussitôt tandis que le rouge de la honte montait à ses joues.

— Nous tenons votre frère, dit Farwell.

— Ce n'est pas mon frère, dit-elle, c'est mon cousin.

— Expliquez-vous, dit Farwell.

Elle secoua la tête.

— Ecoutez, ma fille, dit-il, la justice arrivera toujours à vous faire parler. Pourquoi ne pas vous expliquer tout de suite.

Kay s'avança et se pencha vers Sybil.

— C'est le moins que vous puissiez faire maintenant, n'est-ce pas, Sybil?

— Oui, je le crois, dit Sybil.

— Etes-vous orpheline, Sybil? demanda Mrs Welply Narracong, tout à coup.

— Oui.

— Et mortellement désolée, je suppose. Mais ne vous désolez pas trop. Ce qui nous intéresse, ce sont les meurtres commis, non le complot qui a échoué et nous inclinons à l'indulgence en ce qui vous concerne. Mais vous rendez l'indulgence même difficile.

— Oh! je veux bien, dit Sybil surprise. Mais je ne sais pas grand'chose. Mordecai me tenait dans l'ignorance.

— Bon! dit le juge Peck! D'abord où est Floy?

Sa réponse fut plutôt un cri.

— Mais elle est morte, je vous l'ai dit.

— L'avez-vous vue, de vos yeux, morte? insista le juge Peck.

Elle parut étonnée.

— Mordecai me l'a dit.

— Ah! ah! Le juge sourit. A propos, votre nom de famille?

— C'est Hobson. C'est, d'ailleurs, le vrai nom de Mordecai aussi. C'était le nom de ma mère avant qu'elle eût épousé Mr Narracong.

— Venons à Mordecai. Qu'est-ce que vous connaissiez de ses projets?

— Il vint me voir après la mort de son beau-père et me dit de me tenir prête à venir ici. Floy était morte, m'annonça-t-il, d'une maladie infectieuse et il avait fallu l'enterrer en hâte. On devait transporter ici le corps de son père et nous devons l'accompagner. Il m'expliqua que je devais me faire passer pour Floy et qu'il n'y avait guère de danger pour que je sois découverte, car

on ne l'avait pas vue depuis plus de dix ans. Il me dit que Floy devait hériter de millions et qu'il ne voulait pas être frustré de cette somme par sa mort accidentelle. Il me promettait de partager avec moi.

— Et vous avez accepté sans vous faire prier, ne nous dites pas le contraire, dit l'attorney sarcastique.

— Mais non, protesta-t-elle blessée. Je ne voulais pas. Mais quand je lui dis que je ne voulais pas priver quelqu'un de son héritage, Mordecai insista en disant que tous les autres étaient déjà riches, tous millionnaires, et je pensai que puisque tel était le cas, je pouvais courir le risque. Je n'ai pas de respect pour l'argent, ajouta-t-elle naïvement.

— Et Shelby Burke? demanda le juge Peck.

— Je ne sais pas, dit-elle d'un ton sincère. Je n'ai jamais su s'il était venu avec Mordecai, car je suis arrivée après celui-ci. Mais je les avais vus causer souvent ensemble avant la mort de l'oncle Holman Day. Je ne l'aimais pas, ni Floy non plus.

— Vous connaissiez Floy? dit Kay brusquement.

Elle fit signe que oui.

— Et la marque de naissance? demanda le juge. Comment Mordecai a-t-il su que Van Vliet était au courant?

— C'est moi qui le lui ai dit, mais je ne savais pas ce que cela voulait dire. Mordecai avait oublié de me renseigner à ce sujet. Un jour, il vint, je veux dire Mr Van Vliet Narracong, il vint dans ma chambre, j'étais en train de lire et il me dit : « Comment va la marque en forme de fraise? » Je ne compris pas, d'abord, ce qu'il voulait dire et je crus que, peut-être, je ne l'avais pas compris. Il m'avait vu quelque temps avant manger une assiette de baies, j'ai cru qu'il les avait prises pour des fraises, d'où sa question. Aussi, je répondis : « Elles sont toutes parties. » Il prit alors un air étrange, hésita un peu et finit par me dire : « Pourtant vous devriez l'avoir! » Je ne savais que penser. « J'ai glissé un regard sur vous, dit-il, et je n'ai pas vu la marque. Mais, peut-être, s'effacent-elles. » Après son départ, j'ai réfléchi à cela, et, quand je vis Mordecai un peu après, je lui racontai ce qui s'était passé. Il m'expliqua alors ce que c'était, mais il était très excité, persuadé que Van Vliet soupçonnait quelque chose. Après que... après la mort de Van Vliet, Mordecai m'envoya faire scarifier mon dos pour le cas où quelqu'un le verrait. Je devais dire alors que je m'étais fait enlever la tache.

— Est-ce tout? demanda Farwell.

— Oui.

— Alors vous pouvez vous retirer dans votre chambre, dit le juge Peck.

— Je veux aller avec elle, dit Kay en se levant.

Miss Wilberforce qui était resté dans le hall surgit devant elles au moment où elles mettaient le pied sur l'escalier.

— Ah! Ah! fidèle Miss Wilberforce, dit, tout à coup, Mrs Welply Narracong, tout oreilles à votre habitude. Vous pouvez aller au lit.

— Très bien, madame, dit-il, et il tourna les talons. Mais, brusquement, il revint vers le seuil.

— Madame, dit-il, ai-je bien entendu. Vous m'avez appelé Miss Wil...

— Thomas, vos oreilles se font vieilles, dit la vicille dame.

Là-dessus, il disparut et l'attorney se tourna encore une fois vers le juge Peck.

— Nous tenons maintenant toutes les preuves. Quoique nous manquions d'éclaircissement pour ce dernier meurtre. Mais, en ce qui concerne Van Vliet, tout le crime peut être facilement reconstitué. Les soupçons de Van Vliet ont poussé Mordecai à bout. Il a ramassé l'arme du crime dans un lot d'outils au rebut devant la boutique du cordonnier voisin, et a attendu une occasion. Elle s'est présentée durant la soirée de l'autre jour où il avait simulé l'ivresse, versant sa vodka dans le pot de fougères. Il a suivi Van Vliet en haut au moment où celui-ci, plus ou moins vexé des propos du docteur Grandison sur les coupeurs de têtes, s'était retiré. Mordecai a trouvé Van Vliet dans l'attique, ce qui servait ses desseins, car il ne risquait guère d'être entendu. Là, il l'a tué et coupé soigneusement le bout de l'arme et a laissé le corps exactement dans la position où il était tombé parce qu'il savait Van Vliet, atteint d'une maladie de cœur, et tablaît sur le fait qu'on attribuerait le décès à une crise d'angine de poitrine. Il jeta négligemment le manche de l'alène par la fenêtre dans le massif de lilas où Guilder l'a retrouvé plus tard. Je n'ai pas réussi à retrouver l'instrument avec lequel il a cassé l'alène mais, sans aucun doute, on le découvrira quelque part dans l'attique. Je crois qu'un interrogatoire serré des membres de la première réunion établira la preuve de l'absence de Mordecai au moment du meurtre, quoique cela soit à peine nécessaire puisqu'il peut être si aisément convaincu du meurtre de Burke.

Ainsi, le meurtre de Van Vliet avait pour but de supprimer un obstacle à un meurtre projeté, car la mort de Michaël était décidée; après quoi, Mordecai et Sybil, la fausse Floy, auraient disparu avec leur héritage.

Naturellement, mon intervention dans l'affaire affola Mordecai et fut cause de ses tentatives ridicules contre Michaël et, indirectement aussi, du meurtre de Shelby Burke, dont la pression sur lui avait été la cause de ses emprunts à Kay. Son plan, pour

s'emparer de la fortune de Michaël par l'intermédiaire de Sybil, était menacé et finalement échoua. Maintenant, avec le témoignage de Sybil et ce que Carr aura pu découvrir, nous n'aurons aucune difficulté à établir la culpabilité de Mordecai.

— Je le crois, dit Farwell.

— Ah! mais quelle publicité! gémit Mrs Welply Narracong.

— Nous pourrions le poursuivre sous son nom de Hobson, dit Farwell, mais cela ne servira pas à grand'chose.

Un silence suivit. Il fut soudain rompu par Miss Wilberforce qui apparut sur le seuil dans une large chemise de nuit.

— Madame, dit-il, il y a une voiture... quelque difficulté, je pense...

Mais, avant qu'il eût terminé sa phrase, la porte d'entrée s'ouvrit et Carr fit son entrée, laissant la porte ouverte derrière lui.

— Nous avons tout découvert, dit-il. Mordecai payait Shelby Burke qui le faisait chanter. Ah! quelle affaire embrouillée. Mordecai avait combiné cela, depuis longtemps, et, aussitôt après la mort de son beau-père, ils l'ont enlevée et ils l'ont transportée à Sayler où ils la tenaient sous clef.

— Jeune homme, dit Mrs Welply Narracong, de qui parlez-vous?

Mais, à ce moment, deux autres personnes apparurent sur le seuil. Lachanski, sa casquette de pilote encore sur sa tête et, à son côté, une mince et pâle jeune fille aux cheveux cendrés aux yeux gris, toute sa gracieuse figure Narracong cent pour cent.

— De qui je parle, dit Carr. Eh! d'elle! Une kidnappée depuis deux mois et maintenant délivrée par la grâce de Carr, de Lachanski, de l'aéroplane de Lachanski — Miss Floy Narracong.

Floy souriait timidement.

Mrs Welply Narracong se leva lentement; sur ses lèvres à elle aussi se dessinait un sourire qui alla en s'accroissant. Elle s'avança.

— Mon enfant, dit-elle très naturellement et comme si rien n'était arrivé, vous devez être bien fatiguée et peut-être avez-vous faim. Venez avec moi.

Farwell prit la parole.

— Nous devons enregistrer son témoignage de suite. Oh! là, là! quelle nuit!

— Absurde, dit Mrs Welply Narracong. Vous pouvez revenir demain.

Là-dessus elle disparut, suivie de Floy, laissant le juge Peck se livrer à une douce hilarité devant la déconvenue de Farwell.

Mrs Wilberforce la regarda partir avec satisfaction. Puis, il revint pour dire d'un air lamentable à Farwell :

— Il est quatre heures du matin.

— Fermez ça! hurla Farwell.

Miss Wilberforce disparut dans l'obscurité du hall.

— Je vais démissionner, l'entendit-on articulier distinctement.

— Thomas! appela la vieille dame de l'étage au-dessus. Du café, pour Miss Floy.

— Oui, madame, dit Miss Wilberforce, et il se dirigea consciencieusement vers la cuisine.

FIN

LA MORT A UNE VOIX

Nouvelle par G. B. Child.

La rumeur, qui grandissait dans le dédale de ruelles entourant la sainte mosquée de Kadomain, soulevait tous les instincts criminels comme le vent du désert soulève la poussière. La raison était étouffée, la tolérance bannie et la foule en furie se répandait, hurlant des cris de mort dans les rues misérables et sombres de la ville de Bagdad.

Cette foule était composée de malheureux déguenillés et mal nourris. Individuellement, ils étaient pitoyables. Pris en masse, ils devenaient terribles. Ils étaient armés de couteaux, de pierres et de bâtons; mais leurs armes les plus terribles, c'étaient leurs mains noires et crochues. Protégés par l'obscurité d'une nuit oppressante de chaleur, ils s'élançèrent et, comme toutes les foules, celle-ci ne savait où elle allait ni ce qu'elle voulait.

Sur les confins du district de Bab-al-Sheik, se tenait la police. Les tuniques blanches des officiers se détachaient en lignes crayeuses sur les chemins et, dans les rues avoisinantes, se dissimulaient les hommes de troupe des patrouilles suburbaines dans leurs uniformes kakis, montés sur leurs chevaux bien en main. Derrière, se trouvaient les escadrons motorisés de la police mobile, lourdement armés de fusils et de mitraillettes, prêts à foncer en plein cœur de la multitude si les coups de matraques et de crosses de carabine des premières lignes ne suffisaient pas à la faire reculer.

Un petit homme agile se tenait dans une auto découverte, surveillant les préparatifs d'un air approbateur. Il était vêtu d'un costume civil de couleur claire et de bonne coupe et sa figure luisante était coiffée du *sidarah* noir du moderne Irak. Son menton pointu était surmonté par des lèvres plutôt charnues. Ses grands yeux étrangement ternes avaient des reflets olivâtres. Tout, dans son aspect, révélait qu'il était issu d'un peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps et il considérait, avec mépris, cette foule où il voyait le rebut d'une civilisation.

Il dit en arabe à son compagnon, un homme grand et maigre, en uniforme de sergent de police :

— On sent l'odeur de leur haine. Avez-vous remarqué, mon cher Abdullah, que chaque passion humaine a une odeur distinctive?

Le sergent Abdullah répondit :

— Oui, j'ai quelquefois senti la peur.

— La peur et la haine sont sœurs.

L'inspecteur Chafik, du Département de la Police criminelle, alluma une cigarette, dont il abaissa légèrement l'extrémité pour égaliser la flamme. Fixant son regard sur la foule, il laissa tomber ces mots :

— Je plains ces malheureux fous qui vont se faire casser la tête. Ce ne sont pas nos ennemis.

La figure basanée du sergent s'assombrit et il eut un geste de protestation.

— Permettez-moi d'observer, Monsieur, que ces gens sont en révolte contre la loi et par conséquent...

— Un médecin, dit posément Chafik, ne doit pas considérer ses patients comme des ennemis. C'est contre la cause du mal qu'il est en guerre et la folie des foules est aussi une maladie. — Il tira une bouffée de sa cigarette et, soudain, sa voix eut une inflexion impitoyable : « Il y a une idée directrice derrière cette émeute. C'est un cancer et j'entends l'extirper. »

Le petit homme se dressa dans sa voiture. La foule et la barrière des forces de police étaient maintenant en contact. Les hurlements insensés s'étaient tus, et il sembla, un moment, que l'aspect des rangs serrés des hommes en uniforme avait agi comme un calmant, que la foule allait pouvoir être dispersée sans heurts.

Alors, d'un endroit inconnu, une voix lança l'ancien cri de bataille du Jehid : *Thibhahum besm er rassoul!*

Cette voix avait le son aigu et criard du fanatisme, mais aussi un ton d'autorité. Elle attaquait les nerfs de la foule, et, par ce seul cri, annihilait l'effet produit par la vue des forces de police massées. Quand elle reprit : « Tuez au nom du Prophète! », la foule lui fit écho et lança une volée de pierres.

La police entra en action, mais, par-dessus le choc mat des gourdin sur les crânes, les cris de douleur, les hurlements de colère, se faisait toujours entendre la voix. Elle venait parfois du front de la cohue, parfois des côtés; dans l'obscurité et la confusion, il était impossible d'en reconnaître la source. La foule chargea avec une telle furie que la barrière de police fut enfoncée et ce fut le tour des soldats à entrer en scène. Ils pénétrèrent en coin dans le troupeau serré des fanatiques en frappant des crosses ferrées de leurs carabines, tout en manœuvrant habilement leurs chevaux pour se garer.

Mais toujours on entendait la voix : *Thibhahum besm er rassoul! Thibhahum! Thibhahum!*

L'inspecteur Chafik dit avec amertume :

— Le hashich ne les aurait pas autant affolés. Maintenant, nous avons entendu notre ennemi. — Il se tourna vers un peloton de police mobile : Amenez-moi cet homme qui blasphème le nom du Prophète, ordonna-t-il. Mais, en même temps, il se tordit les mains dans un geste de désespoir car il venait d'entendre à nouveau la voix, mais devenue lointaine.

Quel que fût cet homme, il s'était rendu compte que la foule avait perdu la bataille. Il se dérobait, vampire rassasié pour cette nuit, laissant, derrière lui, des morts, des blessés, et pire que tout cela : la haine contagieuse.



L'inspecteur-chef Ellsworth, de Bagdad, chef du C. I. D. pour le gouvernement de l'Irak, était assis devant son bureau au second étage de son quartier général sur la rue Al-Rashid, devant les comptes rendus des événements de la nuit. C'était un Anglais corpulent, à la physionomie sanguine; d'épais sourcils se rejoignaient sous son front et accentuaient le regard aigu de ses yeux.

Il dit brusquement :

— Quinze morts, vingt-trois blessés. Beaucoup de pillages. Trente arrestations seulement et de gens sans importance. Maigre butin, Chafik.

Le petit homme, perché sur le bord d'une chaise, s'agitait, mal à son aise. Il se disait qu'il n'avait aucune raison de redouter l'inspecteur-chef, mais ses mains étaient moites. Il se rendait compte qu'il avait eu une attitude trop déferente en entrant dans le bureau de son chef et sentait la colère gagner sa tête ordinairement froide. Pour cacher son trouble, il se mit à ajuster sa cravate qui n'en avait pas besoin.

Ellsworth dit sur un ton irrité :

— Laissez cette damnée cravate tranquille... Qui croyez-vous qui était derrière l'émeute, Chafik?

— Monsieur, je puis dire que son seul but était de fomenter la haine, dit-il, dans un anglais précis.

— Pour des motifs politiques? Les sourcils de l'inspecteur-chef se fronçaient vigoureusement.

Chafik tordit entre ses mains effilées son *sidarrah* replié et répondit de cette voix voilée et lointaine caractéristique d'un homme plongé dans ses réflexions :

— La haine engendre la haine. Les Arabes se lèvent contre les Juifs et les Juifs contre les Arabes. Dans l'Inde, les Musulmans et les Hindous se massacrèrent les uns les autres. Cela se passe, de même, en Europe et ailleurs. Il y a une vague de peur et de suspicion dans le monde qui fait se dresser chaque groupe politique et religieux l'un contre l'autre, comme des dogues furieux.

Ellsworth l'interrompt :

— Au diable, je ne vous demande pas un sermon.

Le petit homme sourit nerveusement.

— Veuillez m'excuser — et alors, avec une fermeté inattendue : Je suis un policeman et au service du public. En politique, je pratique le célibat. C'est pourquoi la raison de l'émeute ne m'intéresse pas. Mais c'est mon devoir d'arrêter l'homme qui l'a directement fomentée.

— Vous voulez parler de l'homme avec cette voix? demanda l'inspecteur-chef.

— Oui, Monsieur. Je suis convaincu qu'il était payé pour cette besogne, exactement comme un assassin à gages. Les morts sont ses victimes exactement comme s'il les avait poignardés lui-même. Peut-être ne pouvons-nous pas atteindre les gens qui l'ont soudoyé; il est possible qu'ils soient hors de ce pays, mais lui, doit être pendu.

Sa voix indiquait une résolution inflexible et l'Anglais le considéra curieusement, pensant : « C'est un fanatique lui aussi, il donnerait sa vie pour la loi et le maintien de l'ordre. » Tout haut, il dit :

— Avez-vous quelque indice pour identifier l'homme?

Chafik laissa aller ses mains et la lueur fugitive, qui avait animé son regard, s'éteignit :

— On a interrogé les prisonniers. Les uns décrivent l'agitateur comme un homme de haute taille, d'autres, comme un petit homme. On le dépeint aussi à la fois comme maigre et comme gros.

— En d'autres termes, un homme moyen. Nous pouvons aussi bien chercher un pois dans un boisseau. — Ellsworth tassa le tabac dans sa pipe d'un pouce vigoureux. — Et parmi les suspects?

— On continue les investigations, mais j'ai déjà éliminé la majorité des agitateurs professionnels inscrits sur nos fiches et ce doit être un étranger.

— En somme, vous recherchez un homme d'apparence banale et qui peut être Irakien ou non. Quelle chance avez-vous?

— Monsieur, je ne désespère pas. J'ai fermé les portes de Bagdad et je suis certain que notre homme se cache maintenant comme un rat dans quelque trou. Je l'en ferai sortir.

Ellsworth parut sceptique et Chafik ajouta :

— Il est vrai que je n'ai pas vu sa figure mais j'ai entendu sa voix.

L'inspecteur-chef appuya les deux mains sur son bureau et considéra le petit homme à travers la fumée de sa pipe. Il ressemblait, tout à fait, à un fox-terrier, palpitant dans l'excitation de la poursuite. Prudemment, le chef se retint de lui demander comment il comptait reconnaître une voix perçue au vol dans la confusion et le tumulte d'une émeute. Au contraire, il dit d'un ton bourru :

— Autant vaut ne pas m'expliquer vos plans. Vous êtes toujours si peu orthodoxe... Ca va bien.

C'était un congé, et l'Irakien fit le salamalec rituel en rapprochant de son front ses doigts recourbés. Quand il eut refermé la porte derrière lui, il s'arrêta et ajusta soigneusement sa cravate avec un geste d'autorité. « Pas orthodoxe, pas orthodoxe! répétait-il, ce que cet Anglais veut dire c'est qu'il ne veut pas compromettre sa conscience officielle en entendant ce que je me propose de faire. »

Chafik aspira avec plaisir l'âcre fumée de sa cigarette tout en se dirigeant vers son bureau particulier.

Ce bureau était meublé d'une table et de quelques chaises. Des casters remplis de dossiers garnissaient l'un des murs tandis que celui d'en face était occupé par un grand plan de Bagdad. Cette pièce était méticuleusement en ordre, mais Chafik fronça le sourcil et remit en place le téléphone pour qu'il fût rigoureusement vis-à-vis du plateau qui lui faisait

face. Il appuya sur la sonnette électrique et le sergent Abdullah surgit aussi soudainement qu'un djinn. Il dit :

— J'ai l'honneur de vous apporter la fin de la liste des agents spécialisés dans les émeutes.

— Ce n'est vraiment pas un honneur. Ils sont tous fils de Judas. — Chafik prit la liste, la lut soigneusement, puis la rejeta et frotta ses mains comme si elles étaient contaminées. — Cela ne peut nous servir de rien, dit-il à son assistant. Il n'y a qu'un moyen pour trouver l'homme qui criait : « Tuez au nom du Prophète ! » Les gens qu'on a arrêtés sont-ils là ?

— Nous venons de finir leur interrogatoire, mais j'ai le regret...

— Un résultat négatif ne signifie rien. — Le petit homme se leva et se mit à arpenter la pièce, puis il s'arrêta et remarqua, sur le ton de la conversation : Evidemment, il y a un certain risque. — Il rougit de colère en s'entendant penser à haute voix, et dit brièvement : Chacun de ces hommes va défiler devant moi. Il faudra qu'il crie : *Thibhahum besm er rassoul!* comme on l'a crié cette nuit.

Le sergent Abdullah fit le geste de joindre les deux mains en signe de protestation :

— Monsieur, pourrais-je me permettre d'émettre un doute sur la possibilité de reconnaître...

— N'émettez rien du tout.

Chafik se tint debout devant la fenêtre devant laquelle s'étendait le panorama de la cité enveloppée d'une buée jaunâtre. La chaleur croissante de la journée faisait couler des rigoles de sueur sur son visage, mais il ne s'en apercevait pas.

Il était absorbé dans une combinaison compliquée qui aboutissait à un résultat étrange. Mais, quand la porte s'ouvrit et que le sergent Abdullah annonça d'un ton qui ne marquait aucun enthousiasme, le premier prisonnier, il se tourna brusquement.

On poussa à l'intérieur un homme aux vêtements tachés de boue. Ses pieds nus étaient couverts de poussière et ses cheveux hufleux étaient enveloppés d'un turban en lambeaux. L'homme dit d'une voix terrorisée : « Tuez au nom du Prophète ! »

L'inspecteur alluma une cigarette.

— Vous ne criez pas avec enthousiasme, dit-il doucement. La voix qui appelait à la mort dans les rues de Bagdad n'était pas un murmure.

Il s'adressa à l'escorte qui se composait de deux officiers de police :

— Emmenez-le et rossez-le jusqu'à ce qu'il ait appris à crier.

Quand l'homme fut ramené dix minutes après, il hurlait : *Thibhahum besm er rassoul!* d'une voix à faire trembler les vitres.

Chafik dit :

— Voilà une preuve, et maintenant je sais que ce n'était pas votre voix que j'ai entendue cette nuit. — Il fit un signe au sergent Abdullah qui l'observait attentivement : Laissez partir le blasphémateur. Qu'il prenne les coups qu'il a reçus pour une juste punition. Au suivant.

Ils défilèrent, l'un après l'autre, à peu d'intervalle. Quelques-uns criaient avec conviction et tous très haut, parce que les bâtons de la police leur

inspiraient une crainte salutaire. Après chaque cri, le petit inspecteur disait :

— Ce n'est pas la voix que j'ai entendue. Laissez-le aller.

Au bout de deux heures, la porte se referma sur le dernier. Le cri de mort semblait retentir encore entre les murs et Chafik se frotta doucement les oreilles avant de quitter la fenêtre pour revenir s'asseoir à son bureau.

Le sergent Abdullah dit d'un ton plein de sympathie :

— Vous avez mal à la tête, Monsieur. Quel dommage que vous n'ayez rien découvert ! Mais il aurait fallu vraiment une coïncidence.

— C'eût été encore plus remarquable que j'aie pu reconnaître la voix.

— Monsieur ?

— Vous allez maintenant parcourir les hôtels, les bazars et les bouges, et inviter tous les gens qui ont pu prendre part à l'émeute à pousser le même cri.

Le sergent porta sa main brune à sa tunique pour se donner de l'air. Son cou était gonflé d'indignation. Il articula d'une voix rauque :

— Mais il y a quatre cent mille personnes à Bagdad. Allez trouver, là-dedans, la voix que vous avez entendue. Et vous-même, vous avez dit...

L'inspecteur Chafik ouvrit un paquet tout neuf de cigarettes Ghazi et inclina son visage luisant en en offrant une à son assistant. Il dit :

— Je n'ai pas l'intention de demander à tous ces gens de crier leur blasphème dans mes oreilles qui n'en sont déjà que trop scandalisées. Il y aurait de quoi me rendre réellement fou, comme vous le croyez en ce moment.

Ses yeux étranges parurent s'illuminer soudain et il ajouta doucement :

— Non, mon cher Abdullah, je ne cherche pas à découvrir une voix que je serais incapable de reconnaître. Je cherche à trouver l'homme à qui elle appartient, à harasser son système nerveux jusqu'à ce qu'il se brise.

— Mais, Monsieur...

— Ces gens sont en train de raconter, dans les cafés de Bagdad, que nous cherchons une voix. Et quand, pendant des semaines, peut-être, nous aurons continué l'expérience d'aujourd'hui, que pensez-vous qu'il adviendra de l'homme qui se cache ?

Abdullah se tapa le front avec ses doigts.

— J'ai une tête en bois, dit-il. Je n'avais pas compris le plan. L'homme qui a fomenté l'émeute craindra qu'on ne lui fasse subir l'épreuve. Et donc, comme une bête traquée, il s'aventurera à l'extérieur pour détruire ce qui lui fait peur...

Le maigre sergent s'arrêta et ses joues basanées pâlirent.

Chafik dit tranquillement :

— Je vois que vous commencez à comprendre.

— Vous avez fait croire à tout Bagdad que vous êtes seul à pouvoir reconnaître la voix.

Chafik fit entendre un grognement de désapprobation.

— Vous retardez. De nos jours, les généraux ne meurent pas dans leur lit. Il arrive même, quelquefois, qu'ils montent sur l'échafaud. Notez

bien ceci, Abdullah, l'homme qui bientôt va tenter de me tuer, et y réussira peut-être, est l'homme que nous recherchons pour les crimes de l'autre nuit.

Il ouvrit un nécessaire de toilette placé sur son bureau et commença à polir soigneusement ses ongles.



Cinq jours plus tard, l'inspecteur Chafik, assis à sa table favorite au Café Suisse dans la rue Al-Rashid, déclara au serveur qui lui apportait du café et des cakes au miel :

— Au fond, mourir d'une balle vaut mieux que d'être pendu.

Il ne se rendit compte qu'il avait pensé tout haut qu'en voyant le regard ébahi du serveur, et cacha sa confusion derrière son journal.

« Oui, se dit-il à lui-même, mais en silence cette fois, ce serait une excellente chose si l'on pouvait, dans les moments d'inquiétude, déposer ses nerfs comme les dents d'un râtelier... »

Il abaissa son journal et observa un étranger qui cherchait une table. Ces jours-ci, Chafik se l'avouait, il se défiait des étrangers et, dans un lieu public, choisissait toujours un siège contre le mur. L'état de ses nerfs le choquait et l'excitait en même temps. Si le chasseur était affecté à ce point, que devait-il en être du gibier ? L'homme qui avait crié à la mort devait se sentir presque à bout.

L'inspecteur regarda sa montre. Il était 7 heures et quart et c'était jeudi, le jour et l'heure où il avait l'habitude d'aller voir le nouveau spectacle à la Saa'dun Picture House. Chafik se félicitait que ses habitudes fussent assez connues pour permettre à un assassin de tirer ses plans : il était essentiel de n'y rien changer. C'était un film policier, son délassément préféré, qui passait au Saa'dun, mais il doutait qu'il pût se délasser cette nuit.

En se levant, il aperçut un de ses hommes qui épiait derrière les vitres du café. Il n'avait pas demandé une garde et devina que le sergent Abdullah avait agi de sa propre initiative.

Les hommes, chargés de sa surveillance, avaient disparu dans le temps qu'il mit à gagner la porte et il jeta un coup d'œil soupçonneux d'un côté et de l'autre de la rue. Tout ce qu'il put voir fut une mendiante accroupie contre un des piliers de l'arcade. Elle portait un bébé en haillons, le secouant pour attirer l'attention jusqu'à ce que ses bracelets se missent à tinter :

— Ayez pitié, marmonnait-elle, voyez le ventre de mon petit...

Mais le petit homme préoccupé, qui avait machinalement mis la main à sa poche n'acheva pas son geste, dans sa hâte à traverser la rue.

C'était une nuit chaude et sans air. Des particules de sable fin, charriées du désert du Sud par une récente tempête de vent, étaient suspendues sur la ville comme un brouillard. Ce sable tombait graduellement, à mesure qu'il s'imprégnait d'humidité, et donnait aux choses et aux gens une étrange apparence. L'inspecteur, cependant, ne manqua pas de voir une ombre qui s'allongeait dans une porte près du théâtre et le distributeur

de billets, à sa grande surprise, s'entendit dire : « Ce bon Abdullah ne peut pas arriver à dissimuler sa taille... » Prenant son billet, il choisit un coin et s'installa dans un fauteuil, contre le mur.

Comme il s'y attendait, il ne retrouva pas son plaisir habituel à l'imbroglio projeté sur l'écran. Il n'arrivait pas à se détendre et ce n'était pas seulement à cause de l'angoisse de ses nerfs tendus, mais parce qu'il avait la sensation qu'il avait manqué de faire quelque chose.

Il repassa en esprit les événements du jour. Alors, à l'étonnement du spectateur qui occupait le fauteuil voisin du sien, il dit :

— La chose est arrivée depuis le café. Ai-je oublié le pourboire du garçon ?

Son compagnon de hasard émit :

— Je crains que vous ne me preniez pour quelqu'un d'autre.

— Ce n'était pas le serveur. — Chafik considéra son voisin, mais sans le voir. — Je me rappelle maintenant : une femme m'a demandé l'aumône et je ne la lui ai pas donnée.

— Faire l'aumône est une bonne chose, dit le voisin, mais se taire au cinéma aussi. Je vous prie...

— J'ai toujours fait l'aumône. Evidemment, c'est cela. — Il resta silencieux, un moment, puis il frappa les bras de son fauteuil et se leva. — J'y suis, dit-il. J'étais sous l'empire de mon subconscient. Cette fois, il entendit le son de sa voix et se félicita de l'obscurité qui lui permit de sortir, en trébuchant, de la salle.

Il quitta le théâtre, par la porte de secours, et gagna la rue Al-Rashid, par une petite ruelle. D'un coup d'œil, il distingua la figure familière du sergent Abdullah émergeant du brouillard occasionné par la poussière et il s'aplatit contre le mur.

Chafik fut touché par le dévouement de son assistant, mais il pensa : « Il s'exagère la valeur de ma vie... » et, comme Abdullah se plantait devant le Saa'dun et faisait mine d'examiner les affiches, l'inspecteur en profita pour traverser la rue sans être vu par son subordonné.

C'était son habitude, les soirs où il allait au cinéma, de terminer sa soirée par une autre visite au café. Il marcha rapidement, ses pas étouffés par le tapis de sable qui maintenant couvrait le sol. Des fenêtres du café venait un halo de lumière bleue. Une sorte de paquet informe contre le mur commença à s'agiter tandis qu'il se pressait.

Ouvrant la porte, il dit tout haut au propriétaire qui siégeait à son comptoir :

— J'arrive de bonne heure parce que le film ne valait rien. Le héros avait à son côté une gourde inépuisable et il buvait encore quand je suis sorti. Je voudrais du thé.

Il ferma la porte sur la mendicante pleurarde et s'assit à sa table habituelle. Chafik alluma une cigarette et fut vexé parce que sa première allumette ne prit pas. Quand le serveur lui eut apporté un verre de thé vert, parfumé au citron, il le savoura soigneusement et s'étonna que le goût lui en parût amer. Il avait un désir irrésistible de parler, mais il se calma en se récitant silencieusement à lui-même le cent-treizième verset

du Coran qui commence par : « Je trouve mon refuge dans le Seigneur de l'Aurore », après quoi le thé lui parut plus doux.

Après un quart d'heure, il consulta sa montre. Le programme du Saa'dun devait toucher à sa fin. Il alla au bureau, demanda un jeton de téléphone et s'enferma dans la cabine au fond de la pièce. Ayant appelé le numéro du théâtre, il demanda le propriétaire :

— Ici Chafik, dit-il, Chafik, J. Chafik, C. I. D. Le sergent Abdullah que vous connaissez est devant votre porte. Ayez l'obligeance de l'appeler.

Il attendit, tirant quelques bouffées de sa cigarette.

Abdullah dit d'une voix entrecoupée, quand il fut au téléphone :

— Monsieur! Je ne comprends pas comment... Où êtes-vous?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Si je vous le disais tout de suite, vous vous précipiteriez pour me protéger. Il faut d'abord que vous écoutiez mes instructions.

— J'écoute et j'obéis, dit le sergent.

— Un navire, par moment, obéit à son ancre mais il serait un objet inutile sans un moteur indépendant. Faites bien attention à mes paroles. Je m'arrange pour que mon départ coïncide avec votre arrivée. Quelque chose arrivera certainement quand je sortirai, mais...

— Au nom du Tout-Puissant, compatissant et miséricordieux, soyez prudent!

— Au contraire, mon cher Abdullah, c'est vous qui devez procéder avec prudence, pour que l'expérience réussisse. Avancez doucement. N'entrez en action qu'au moment opportun. Toute précipitation me serait funeste. — Ses yeux étranges brillaient dans l'ombre de la cabine. — Je suis au café, ajouta-t-il, et il remit le téléphone en place avec son soin habituel.

Chafik attendit deux minutes. Quand il sortit, son pas était ferme, mais son cœur battait. Il s'arrêta sur le seuil de la porte donnant sur la rue Al-Raschid et nota que peu de gens affrontaient la pluie de sable. Il vit la mendiante contre le mur.

— Du pain pour mon petit! L'aumône, l'aumône!

Le son discordant de cette voix de crécelle accompagné du tintement des bracelets agissait comme une râpe sur les nerfs tendus de Chafik. Elle arrangeait les plis de son *chadur* en loques pour exposer l'enfant.

L'inspecteur Chafik tira quelques pièces de sa poche et dit aimablement :

— On ne peut pas repousser la prière d'une mère.

Il se pencha pour offrir la monnaie et respira mieux quand il vit le petit revolver de poche mal dissimulé sous la robe.

La mendiante dit d'une voix rauque de colère :

— Tournez-vous et avancez. Mon mari désire vous voir.

Elle se leva avec l'enfant passé sous son bras gauche et le *chadur* drapé pour couvrir le revolver.

— Je vous suis, ajouta-t-elle d'un ton farouche.

Chafik dit :

— Malheureusement pour moi, la coutume veut qu'un homme marche

devant une femme. Dans les contrées de l'Ouest, les hommes sont plus avisés et font le contraire.

Il s'inclina légèrement et s'avança à travers la rue. Ils dépassèrent quelques personnes qui se pressaient pour chercher un abri. L'inspecteur réfléchissait que, même en appelant à l'aide, il ne pouvait pas échapper à une balle. Il avait vu l'expression de cette femme, sa bouche nerveusement tordue, la haine peinte dans son regard. Elle n'était pas dépourvue de charme et, avec son habituel détachement, il se demandait ce qui avait pu la pousser à s'associer à un homme dont la profession était de tuer. — Il y a une tragédie derrière cela, annonça-t-il, et il chercha une cigarette.

La voix, derrière lui, murmura :

— Ne touchez pas à vos poches. — Puis la femme demanda : Derrière quoi cette tragédie ?

— Derrière vous, Madame. Vous êtes intelligente et pourtant vous vous mettez au service du crime.

— Je fais ce que mon homme me commande !

Chafik ne manqua pas de remarquer la note de défiance ni l'intonation de sa voix quand elle dit :

— Je ne m'inquiète pas à quoi je sers tant qu'il est avec moi.

Il entendit encore les bracelets s'entrechoquer, puis elle commanda d'une voix rauque :

— Entrez dans le prochain passage.

— L'impasse Batshat-al-Kubra ? Vous ne pourriez pas avoir choisi une meilleure place. Elle donne sur le fleuve. Les Anglais l'ont baptisée « le grand Désastre ».

— Que les chiens de l'Enfer vous dévorent.

La femme s'approcha davantage et il sentit l'arme contre son dos.

Ils arrivèrent à l'entrée du passage. D'un côté, se dressait le haut mur d'une maison ; de l'autre, était une barrière fermant un grand terrain désert. Il n'y avait d'autre bruit que le murmure sourd des eaux du Tigre dont le fort courant battait les bords.



Quelque chose bougea près du mur et un homme se dressa devant l'inspecteur. Il tenait un couteau qu'il serrait si fort que son bras frémissait comme un fil de fer tendu. Ses yeux avaient un regard de jungle. Il ne parlait pas.

Chafik dit :

— Il serait poli de vous présenter. Puis-je le faire à votre place ? Mes renseignements ne laissent rien à désirer. Ils font mention d'un certain Syrien spécialisé dans le rôle d'agitateur à la solde de puissances étrangères. On ne donne pas son signalement, mais on sait qu'il est toujours accompagné d'une femme qui a été une actrice. — Il fit un léger salut et dit à très haute voix : Je suis à vos ordres, Mohammed Khadami, et aux

vôtres, madame Zubayda. Ce sont vos plus récents pseudonymes, je crois.

— Tue-le!

La femme se dressa dans l'ombre. Chafik dit tristement :

— Madame, votre sexe devrait être un symbole de vie et non de mort.

— Assez, toi! — Zubayda étouffait de colère.

— Votre homme a de sauvages instincts, continua Chafik sur le ton de la conversation. Si votre amour n'avait pas la forme d'une obsession, vous pourriez le calmer. Vraiment, je crois que si vous lui aviez donné des enfants...

— Le tueras-tu, Mohammed? dit la femme avec violence. Ne nous a-t-il pas assez torturés?

Prenant pour la première fois la parole, l'homme dit :

— Qu'il satisfasse d'abord son désir et qu'il entende ma voix!

Il rejeta son manteau et découvrant un visage exténué et crispé par la haine, il cria :

— Maintenant, entendez ma voix et qu'elle fasse écho dans vos oreilles pendant que les flammes de l'enfer vous brûleront! *Thibhahum besm er rassoul!*

Et, dans le complet désarroi de ses nerfs et de sa raison, il hurla en portant une botte avec son arme.

Le saut en arrière de l'inspecteur Chafik fut arrêté par le mur. Il s'y colla, attendant, mais son esprit était pleinement lucide et il songea : « L'expérience a réussi : l'homme est maintenant complètement fou. »

Khadami hurlait encore horriblement, mais, comme il allait se précipiter de nouveau, une explosion retentit. Il y eut trois coups tirés à moins d'une seconde d'intervalle et le bruit des balles pénétrant dans la chair fit tressaillir Chafik. Il vit l'homme qui avait crié à la mort tourner et s'abattre en portant la main à sa poitrine percée.

Le sergent Abdullah surgit du halo de poussière, son lourd revolver de police levé pour un autre coup. Chafik dit :

— Ne gaspillez pas vos munitions, cet homme a son compte... Comme cet endroit a été bien nommé : place du Grand Désastre!

Il se tourna rapidement, saisit le poignet de Zubayda, et d'un geste adroit fit tomber son revolver levé.

— Vous rêverez de vengeance plus tard, lui dit-il et il ajouta, sans colère : Adoucir les derniers moments de votre homme serait un acte de charité.

Chafik, à travers l'obscurité, découvrit et ramena l'enfant empaqueté, abandonné par la femme au moment où ils étaient entrés dans le passage. Tandis qu'il le berçait doucement, il entendit Abdullah dire :

— Monsieur, la visibilité était exceptionnellement mauvaise et, si vous n'aviez pas fait un bond pour vous écarter de lui...

— Vous êtes venu bien lentement, Abdullah, et même je n'étais pas certain que vous fussiez là. J'ai bondi parce que je l'espérais.

Le petit homme eut soudainement une faiblesse et s'appuya au mur :

— Il n'y aurait eu aucun espoir pour moi si cette femme avait été une meilleure actrice.

Zubayda se leva. Elle dit d'une voix sans expression :

— Mohammed n'est plus, maintenant, et, puisque vous êtes le procureur de la potence, tout est pour le mieux.

Et, là-dessus, comme un enfant qui réclame son jouet favori au milieu du désastre d'une maison bombardée :

— Comment pourrais-je avoir été une meilleure actrice? demanda-t-elle.

Chafik lui dit :

— Il n'est pas à vous, en lui tendant l'enfant qui commençait à crier parce qu'il avait faim.

— Non, pas à moi.

La femme fit un mouvement comme pour le prendre, et s'arrêta.

— Evidemment, une mise en scène, dit Chafik d'une voix plus sévère. Autrement, je serais tombé aveuglément dans votre piège.

Zubayda dit :

— Je ne vous comprends pas. Je suis une bonne actrice. Je sais que je suis une bonne actrice.

Elle passa les mains devant son visage et le bracelet glissa de son bras brun.

— Madame! — L'inspecteur Chafik s'efforça de prendre un ton sévère : J'ai compris que vous jouiez la comédie quand je vous ai vue pour la première fois : une mère qui mendie pour son enfant affamé ne porte pas de bracelets.

L'AFFAIRE BOCCARMÉ

Un chimiste anglais ayant été récemment arrêté pour avoir empoisonné sa fiancée à l'aide de nicotine, devant la façon inaccoutumée de ce meurtre, un journaliste a supposé que l'assassin avait été inspiré par un roman policier récent, intitulé *Un poison nouveau*.

Poison si peu nouveau, en vérité, que, si l'on fêtait les centaines des causes illustres, la Belgique célébrerait dans quelques mois le crime du château de Bitremont :

C'était une sombre demeure féodale, munie de tous les accessoires requis pour un tel récit, tels que douves, pont-levis, meurtrières, échaugettes, grandes pièces sans lumière, bref le décor rêvé pour un crime et, d'ailleurs, en parfaite harmonie avec les maîtres de céans. Né en 1815, le comte Hippolyte de Boccardmé n'avait pas bonne réputation. Il faut noter, à sa décharge, qu'il avait passé son adolescence dans des colonies cruelles et qu'un père bizarre l'avait fort mal élevé pour autant qu'il l'eût élevé. Toujours est-il que, criblé de dettes, il avait monnayé son nom, un beau nom de Belgique. De son côté, Mlle Fougnyes, manière de muse du département, associait mal un nom roturier à ses petits succès littéraires, et fut trop heureuse d'échanger ses espérances et sa dot brillante contre le nom, alors encore sans tache, des Boccardmé, et nous verrons pour finir que, d'un point de vue strictement intéressé, peut-être ne fit-elle pas une mauvaise affaire.

Son mari, par contre, put croire, tout d'abord, n'en avoir pas fait une excellente. M. Fougnyes le père n'ayant pas accordé la dot promise, et Mme de Boccardmé ayant, par contre, accordé une descendance à son mari.

Le beau-père mort, il fallut partager l'héritage avec le beau-frère, Gustave Fougnyes, né en 1820, homme chétif et malingre, infirme même, et qui s'obstinait à vivre contre toute apparence.

La part des Boccardmé fondit, comme le fait toujours l'argent, entre les mains d'un homme sans bon sens, et qui, malheureusement, avait de l'initiative et des idées, celle par exemple d'inventer une nouvelle façon de semer.

L'héritage escompté de Gustave Fougnyes, heureusement, pouvait les soutenir dans leur vie difficile, car, s'il pouvait paraître regrettable aux époux qu'il résistât si bizarrement à la mort, en un sens, c'était une bonne

chose, car l'infirme accroissait sa fortune avec l'astuce d'un homme qui n'avait point d'autre plaisir.

A l'époque qui nous intéresse, cependant, les Boccarmé trouvaient bien longue l'espèce de survie de ce cadavre avant la lettre, car ils étaient vraiment aux abois.

Ils apprirent, soudain, que Gustave Fougny offrait à une jeune fille sans fortune ces millions que, depuis longtemps, ils considéraient déjà comme à eux. Les Boccarmé atterrés firent ce qu'ils pouvaient, mais leurs lettres anonymes n'eurent pas un effet suffisant. Le mariage fut décidé.

Le 20 novembre 1850, ils réussirent à persuader Gustave de venir passer la journée au château de Bitremont. On était brouillé jusqu'à ce jour, sans doute, mais il fallait se réconcilier maintenant que la famille allait s'accroître. Bien sûr, l'infirme se méfiait de son beau-frère, mais non pas au point de refuser de se rendre dans le sinistre château.

Mais ne dirait-on pas que les hommes, inconsciemment, modèlent leurs actions sur les livres de leur temps? Tout, dans la mort de Gustave fut romanesque, comme dans les romans noirs qui faisaient encore fureur.

D'abord, le sombre décor dont nous avons parlé, puis, la lampe que Mme de Boccarmé interdit à la domestique d'allumer à la fin du dîner, enfin d'horribles plaintes que celle-ci entendit : « Pardonne, Gustave, pardonne... »

C'est cette fille qui eut le triste privilège de recevoir le corps du malheureux tandis que le comte lui aspergeait le visage de vinaigre sous prétexte de le ranimer. Toute la nuit, on brûla ses papiers dans la cheminée, on lava les vêtements du comte, on gratta le plancher.

Malgré mille autres détails bizarres et que d'ailleurs on ne connut pas tout d'abord, tout faillit bien s'arranger pour les époux et ils purent, un instant, supputer un avenir brillant grâce aux millions de leur frère et beau-frère.

La mort soudaine de Gustave Fougny chez son beau-frère n'aurait pas eu de suite sans la rumeur publique, que voulut calmer le Parquet par une visite au château, visite de pure forme, bien entendu; mais il fallait bien rassurer l'opinion, n'est-ce pas? Les gens sont si mauvaises langues! Malgré tout, le juge d'instruction, trop méfiant, s'avisa de jeter un regard sur le visage du malheureux : cette langue toute noire et boursoufflée, qui saillait entre les lèvres, l'intrigua; il posa des questions indiscrètes qui menèrent le comte et la comtesse jusqu'en prison.

Mais l'instruction, qui relevait bien des présomptions contre les époux, ne pouvant découvrir la cause de la mort, s'en remit à un chimiste, M. Stas, professeur à l'Ecole militaire de Bruxelles.

Stas reçut donc mission de chercher dans les viscères du mort s'il n'y aurait pas un poison, notamment de l'acide sulfurique, auquel faisaient penser les lèvres, la bouche et l'œsophage tout brûlés. N'ayant découvert que de l'acide acétique (en fait le vinaigre utilisé par le comte pour « ranimer son beau-frère »), il cherchait, en vain, la trace d'alcaloïdes végétaux, quand, versant plutôt par hasard de la potasse, il sentit une odeur âcre. Avec une pénétration étonnante, il soupçonna la présence d'un alcaloïde volatil. Quelques jours après, il l'avait isolé, mettant au point une méthode connue encore aujourd'hui en toxicologie sous le nom de méthode de Stas. Il crut, d'abord, être en présence de conicine, mais ayant

préparé sulfate et nitrate, il reconnut, enfin, la nicotine. Des habits de Fougny et des planches du parquet de la salle à manger, il put extraire, par sa méthode, le dangereux alcaloïde.

Un garçon de Bitremont, nommé Debliequy, qui avait servi d'aide au comte dans ses recherches chimiques, reconnut, lui, l'odeur de « l'eau de Cologne de M. le Comte ». C'est ainsi, en effet, qu'Hippolyte de Boccarmé donnait le change à ses familiers. Il ajouta que le comte la tirait du tabac.

« J'ai ressenti alors, dit Stas, une de ces douces émotions que l'homme de science seul peut éprouver et qui sont généralement aussi les seules qu'il ambitionne. »

De son côté, la gendarmerie découvrit, alors, que le prévenu, sous divers faux noms avait longtemps interrogé des chimistes puis, finalement, acheté des cornues et une balle de tabac. Dans un double plafond, on retrouva l'attirail du crime.

La découverte de Stas produisit une grande sensation dans le monde, mais, sans doute, ne frappa personne autant que le comte de Boccarmé, qu'elle mena à l'échafaud, et que le célèbre toxicologue Orfila, frappé dans son orgueil de savant. C'est, en effet, pour avoir lu dans son traité de 1843 qu'il n'y avait point de réactif pour déceler la nicotine que le comte de Boccarmé avait choisi ce poison. Lorsqu'il se vit ainsi démenti et de quelle éclatante façon, Orfila écrivit à Stas. Celui-ci, homme très obligeant, communiqua à son confrère français les détails de sa découverte, et eut la grande surprise de les lire, peu de temps après, dans les « Annales d'Hygiène Publique et de la Médecine légale », sous la signature d'Orfila ! Ce dernier prétendait, contre toute vraisemblance, avoir fait des recherches sur la nicotine qu'il soupçonnait être le poison du comte de Boccarmé. Stas se défendit noblement, déclarant : « J'ai voulu revendiquer, pour mon pays, le fait d'avoir constaté le premier, au lieu même des organes de la victime d'un crime affreux, un alcaloïde volatil qui tue d'une manière foudroyante et dont l'action sur l'homme par les lésions des tissus était complètement inconnue jusqu'à ce jour. »

La déposition de Stas au procès fit grande impression. Le comtesse, fort bien défendue par le célèbre avocat Lachaud, et qui était grande, pâle, et parlait d'une voix douce, dut sembler intéressante au jury et fut acquittée. Elle quitta le prétoire sans un regard pour son mari. Condamné à mort, celui-ci, après avoir aussi accusé sa femme, s'était pourtant écrié en entendant le verdict qui l'innocentait : « Merci, messieurs les Jurés », montrant ainsi qu'un très grand scélérat ne l'est jamais tout à fait. Il mourut le vendredi 18 juillet.

L'histoire ne dit pas ce que devint Mme de Boccarmé. La fortune du frère dont elle avait au moins encouragé et caché l'assassinat, dut l'aider à porter un nom alors assez tristement célèbre.

Qui se souvient aujourd'hui de ce crime ? C'est pourtant grâce à lui que Stas a ajouté son nom à ceux des grands chimistes belges. Et, à l'époque, bien des chansons s'inspirèrent de ce fait-divers :

*Né sur les flots, en proie à l'ouragan,
D'un nom titré qui porte une couronne,
De Boccarmé, rejeton d'un vieux sang,
Célébrité dont mu muse frissonne.*

*Mais à l'aspect du lugubre tableau
La plume ici vient venger la morale
Le cœur en deuil et la voix sépulcrale,
Devant le crime et le sombre tombeau...*

Voici encore, extrait du « Chat gris du château » :

*Mais Boccarmé, quelle rage!
Rien que pour faire un essai
Occit ce chat si parfait.
Sur qui n'a point d'héritage,
Il éprouv', noire action,
Sa poudre d' Succession...*

(C'est en effet sur son chat que le criminel avait expérimenté son poison.)

Ainsi, tout finit par des chansons, et si l'une d'elles eût été meilleure, les enfants d'aujourd'hui chanteraient « Le chat gris du château » comme encore, en France, le charmant « Compère Guilléri » sans savoir que « le petit homme tout habillé de gris » fut, il y a trois cents ans, un horrible bandit de grand chemin.

R. DE SAINT-JUNIN.

La source de documentation la plus précieuse sur cette affaire est le livre si vivant et intéressant de M. Bouchardon, paru chez Albin Michel en 1925 sous le titre « Le Crime du château de Bitremont », malheureusement épuisé.

* Nous y avons puisé bien des renseignements utiles.

Le Cinéma

LE TROISIÈME HOMME

par Carlo Reed. scénario de Graham Green.

On l'a dit : il existe un *merveilleux* policier, mais je crois qu'aucun mode d'expression n'est mieux fait que le cinéma pour nous le rendre sensible. Pour servir ce *merveilleux* et pour se servir de lui, de son envoûtante poésie, de sa magie propre. Pour lui donner tous ses prolongements, pour lui acquérir droit de cité dans le domaine de l'art et l'illustrer par des chefs-d'œuvre.

Il y aura toujours quelque paradoxe à soutenir que les tragédies grecques ne sont rien d'autre que des histoires policières. Et, si l'on me demandait si *Le Crime de Mouchette* est un roman policier, je répondrais que je pense que non. Avec le *Troisième Homme*, il n'y a pas place pour la discussion. Il s'agit bien d'un film policier et l'on ne peut douter d'être en présence d'un chef-d'œuvre. Le scénario de Graham Green est sans fioritures. Simple et dramatique. Divisé en deux parties bien nettes, la seconde partie étant amenée par un coup de théâtre qui donne à l'action un rythme nouveau et, parallèlement, justifie un nouvel éclairage psychologique.

Peu de personnages et exactement à leur place. D'un dessin juste, vigoureux, ils sont toujours émouvants parce qu'ils ne sont jamais hors du drame, et ne cèdent jamais à la tentation de venir chanter leur petit solo sur le devant de la scène. Tous dépendant strictement les uns des autres et de l'action générale.

Il s'agit, nous l'avons dit, d'une intrigue policière. Elle se situe dans la Vienne d'après la guerre. Je ne vous la raconterai pas, mais vous ne serez pas étonnés si je vous signale l'art avec lequel Graham Green a su l'élever, la baigner d'une atmosphère de tendresse humaine et de vérité psychologique qui lui donne des prolongements inattendus. Façonnés par le drame et ne faisant qu'un avec lui — mais à la manière des flammes dansant au-dessus d'un foyer, — des visages apparaissent, des visages qui souffrent, espèrent, aiment, hésitent ou s'abandonnent. Et

lorsque le châtement est venu et que l'affaire est close, nous voyons encore un homme qui attend et une femme qui passe, dont on se demande si elle fera le signe qui est seul capable de donner une conclusion au drame sentimental qui, né de l'autre, se prolonge après lui. Tout cela est sobre et poignant, dépourvu de tout artifice.

Cette sobriété est même le caractère qui donne sans doute à la mise en scène son incomparable efficacité. Tout porte, il n'est pas une image qui n'ait sa densité, qui n'exprime vraiment quelque chose — sans insistance, sans redite — mais avec une sorte d'hallucinante vérité.

En présence du scénario qu'il avait à illustrer, Carlo Reed a fait, lui aussi, œuvre de transposition, c'est-à-dire fait œuvre d'art. Il ne décrit pas, il ne commente pas, il crée un mouvement, une vie plus vraie que la vie. Son choix ne se porte pas seulement sur le détail significatif mais sur celui qui aura le plus grand pouvoir de suggestion et, comme pour lui donner une plus saisissante portée, il le doublera souvent d'une image poétique qui accentuera l'effet et, sans redondance, lui ménagera une sorte d'écho dans un autre monde. Tout ce décor de ville bombardée, de rues désertes, d'architecture blessée lui offre de nombreuses et d'étranges possibilités et je pense en particulier aux scènes finales : réalisme et poésie s'y mêlent de façon à créer un dépaysement auquel on ne résiste pas.

Ce sont d'abord les visages des policiers qui attendent, dissimulés dans l'ombre, attentifs, si vrais avec leur haleine visible dans le froid de la nuit alors que, parmi les ruines, au-dessus d'eux, des formes gracieuses et maniérées continuent leurs gestes parfois tronqués, leur danse dérisoire dans le ciel d'hiver. Puis c'est le petit café où l'homme traqué doit apparaître : sordide et banal décor aux détails pris sur le vif, mais qui semble ne pas appartenir au reste du paysage et qui, seul éclairé, demeure suspendu dans un monde hostile, irréel, un monde au milieu duquel tout à coup se dresse la silhouette de celui qu'on attendait.

Enfin c'est la poursuite dans les égouts de Vienne, le visage haletant du criminel, son souffle apeuré, puis son ombre minuscule au bout de ces immenses voûtes grondantes d'eau et où les pas des poursuivants, leurs ordres brefs résonnent aux oreilles du malheureux, se brouillent, se répercutent, comme d'incessants arrêts de mort venus d'on ne sait où, qui l'affolent et le torturent plus qu'un danger précis auquel il pourrait faire face. Tout cela atteint à une véritable grandeur. Orson Welles, dans un style allusif et avec une économie de moyens remarquable, atteint au cours de ces scènes à l'excellence. Du reste, on ne saurait trop le dire, interprétation, photos, découpages, rythme général, tout concourt à faire de ce film un ouvrage parfait.

SAMMY 

SUITE DE LA PAGE 2

ambition qui donc, à notre avis, reste un peu à mi-chemin entre deux genres. Le côté proprement policier de l'action est alourdi par l'importance donnée par l'auteur — accentuée peut-être par l'adaptateur — à un aspect de violente satire sociale. Je crois qu'il eût été d'autant plus prudent de voiler un peu la dureté de ces critiques que l'intrigue policière, pour attachante et bien agencée qu'elle soit, ne peut vraiment nous arracher à nous-mêmes par la présence d'un grand mystère à élucider. En poussant très au noir la peinture de ce milieu égoïste, plein de préjugés et de dureté de cœur, l'auteur est amené à faire de l'inspecteur un personnage vengeur manquant un peu de l'ironie bon enfant qui est un des charmes de Priestley romancier.

Ceci dit, il ne faut pas boudier notre plaisir. Pourquoi ne pas savoir gré à Priestley d'avoir réussi cette difficile entreprise qu'est une pièce policière, et à Pierre Valde de l'avoir vraiment excellemment mise en scène? Chaque personnage, Mad Herenne, la mère, Guervil, le père, Denoël, le fils, Croft, le fiancé, et même Nadine Christophe, la bonne, sont bien chacun dans leur rôle. Constant Rémy fait un inspecteur tour à tour bonhomme, sarcastique, enflammé d'une sainte colère, qui remporte tous les suffrages d'un public qu'il aime souvent prendre à témoin. Quant à la fiancée, Catherine Damet, elle est charmante et c'est elle qui dessine le personnage le plus convaincant, le plus cohérent et le plus vivant.

Le décor d'Henri Labussière, dans un beau gris, est simple, ne sombre pas dans un réalisme exagéré et est parfaitement à sa place.

Claude RÉGAT.

... Et voici les derniers policiers parus

* Peut-être lu par tous. ** Pour adultes.

*** Pour lecteurs avertis.

*** L'ECUYERE DE DAUMIER, par Jypé Carraud (Albin Michel).

Je suppose que la charmante couverture de *L'écuyère de Daumier* n'inspirera à personne de la terreur. Ce petit hôtel peint aux tendres couleurs du rêve se présente sans mystère. C'est un petit hôtel de chanson, un décor d'opérette, et cette impression d'ironique légèreté qu'il dégage, le lecteur la retrouvera dès le premier chapitre. J'alais dire dès le premier couplet du livre.

Elle ne le quittera pas, du reste, tout au long de l'histoire où il entendra chanter le couplet du vieux marchand d'estampes, celui des Rues de Paris (l'action se passe justement près de la place Maubert!), le couplet des amoureux qui roucoulent, le couplet du Bon Clochard, et j'en passe.

Mais, direz-vous, il y a bien un mort dans tout cela. Certes, il y en a un. Mais c'est un mort de romance lui aussi, un mort aussi peu mort que possible, un fantôme de jours abolis, un pauvre artiste sans génie, un peu faussaire bien sûr, mais auquel on pense comme à une ombre tendre qu'on aurait aimé connaître et regarder peindre lorsque ses doigts essayaient de fixer sur la toile les traits de son petit rossignol de voisine. (C'était justement Mimi Pinson!)

Oui, il y a un mort, et il n'y a pas seulement un mort, il y a un coupable et des suspects. Mais les suspects sont si pittoresques avec leurs voix de théâtre, leur allure, leurs clins d'œil qui ont tout le temps l'air de quêter des applaudissements, qu'on ne saurait penser un seul instant à les accuser de quoi que ce soit, tant on aurait peur qu'ils vous faussent compagnie et rentrent dans leur cadre. (Ce sont justement des personnages de Daumier.)

Il y a aussi, par-dessus tout cela, un peu, et même beaucoup de cette

sauce piquante dont certaines histoires policières, on ne sait pourquoi, croient ne pas pouvoir se passer. L'atmosphère trouble qu'elle apporte n'ajoute absolument rien à la vérité des personnages.

On a deviné que la vérité de caractères et la puissance dramatique ne sont pas les qualités majeures de ce récit ingénieusement découpé. Mais le talent y abonde, le talent et l'habileté. De plus il faut signaler une préoccupation fort louable chez son auteur : celle de ne pas ennuyer le lecteur. Celui-ci, certainement, lui en sera reconnaissant.

SAMMY.

*** JEUX POUR MOURIR, par Veran (Le Portulan).

La collection de la Mauvaise Chance a la main heureuse. Elle nous offre ce mois-ci un nouveau romancier français. C'est une aventure heureusement agencée, mais il semble que M. Véran attache moins d'importance aux astuces de l'intrigue qu'à dépeindre une atmosphère et surtout à peindre des personnages vivants.

L'auteur n'a pas visé à l'originalité. Ce qu'on pourrait peut-être lui reprocher, c'est d'avoir pris son bien dans l'air du temps. Il y a un policier corrompu, méchant et ivrogne, une bande d'adolescents criminels, presque des enfants. L'idylle qui se noue entre le principal de ces enfants tarés et une petite jeune fille sans vertu n'est malheureusement pas bien différente des aventures dont le roman noir américain est si généreux.

Il me semble que M. Véran a bien assez de qualités personnelles et solides pour pouvoir se passer de modèles. Qu'il vole complètement de ses propres ailes et il ajoutera un nom à la liste, trop courte, des très bons romanciers policiers français.

J. E.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

“ **LE YARD** ”

Magazine policier mensuel

La Publication policière

la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception — **“LE YARD”** —

vivante et inédite

publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — **Une Nouvelle** — des **Récits** — **Une Chronique des Livres**, du **Cinéma**, du **Théâtre** — **Les Actualités**, etc...

par son format

commode

Semblable à celui des **publications américaines**, aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix

imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs